

1 an de
Saynètes

Illustration de couverture :

Thorn Bulle

https://twitter.com/Thorn_Bulle

Licence CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>



Illustrations noir et blanc internes :

Sam Trouillas Guillem

<https://artstation.com/woodchuckmaudevan>

Licence CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>



Textes :

Timothée

Licence CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>



AVANT-PROPOS

En 2021, Boulet se lance le défi de redonner vie à son blog BD en faisant une mini-histoire par jour. Je suis l'aventure pendant les mois qu'elle dure – et je ris beaucoup. Cela va résulter en un superbe ouvrage de compilation, appelé *Rogations* (deux tomes hilarants maintenant, disponibles aux éditions Exemple, super maison d'édition également).

Prenons donc cela, et laissons mijoter dans la petite caboche de quelqu'un qui a déjà essayé plusieurs fois d'écrire de manière régulière, sans jamais y arriver – oui, on parle bien de la mienne. Un an plus tard, cela donne donc ce défi, celui d'écrire une saynète par jour. Oui parce que, moi, je ne sais pas dessiner, alors je fais ce que je peux avec ce que j'ai. Mais c'est un défi qui a bien fonctionné, finalement, et j'ai pu l'accomplir pendant toute une année.

Petit interlude, une saynète est un terme bien précis de théâtre. Ce que j'ai écrit, ce ne sont donc pas des saynètes, mais plutôt

des scénettes. Mais j'aime trop l'orthographe de ce mot pour passer à côté.

J'en ai donc écrit 365. Je n'ai certainement pas la prétention de prétendre qu'elles soient bonnes – il y en a un certain nombre que je n'apprécie pas moi-même. Vous verrez qu'elles sont de qualité très variable, toujours hétéroclites, et elles n'ont jamais été retravaillées. Elles sont parfois drôles, parfois sérieuses. Parfois courtes, parfois longues. Parfois douces, parfois dramatiques. Mais il arrive qu'il y en ait dont je sois assez fier malgré tout, et j'espère qu'elles vous feront passer un bon moment, c'est leur seul objectif.

Ce livre, c'est un peu également une sorte de journal sur une année, qui rendrait compte de ma motivation, de mon inspiration, et parfois de certaines émotions ou états d'âme. Une petite plongée dans mes pensées et mes idées.

La couverture a été dessinée par l'excellente Thorn Bulle. Vous pouvez la retrouver sur Internet et admirer vous aussi son travail. Mais vous pouvez également aller dans votre librairie préférée pour commander *Pour Quelques Moutons de Plus* – encore une fois, aux éditions Exemplaire – et vous poiler devant son loup incompetent. Thorn, ce fut un réel plaisir de voir ma Tortue prendre forme en couleurs grâce à tes traits experts.

Certaines saynètes ont eu la chance de se voir gratifier d'une illustration en noir et blanc. Cela est possible grâce au talent de Sam Trouillas Guillem, avec qui j'ai adoré travailler, et j'espère que vous les apprécierez autant que moi – mes préférées sont celles pour *La Pluie* et pour *La marchande de cerfs-volants*. J'ai hâte de continuer à créer avec toi, Sam !

Place à quelques derniers remerciements (oui, c'est mon livre, alors j'ai le droit !).

Je remercie Margot, qui a tout lu, du début à la fin, au fur et à mesure que je publiais. C'est assez indispensable, pour ne pas avoir l'impression que ce qu'on fait ne sert à rien.

Merci également à Mario, qui aura pris le chemin en route, mais aura su me faire de temps en temps des retours – pas forcément utiles du point de vue littéraire mais toujours nécessaires du point de vue comique.

Merci à Amaury et Olivier, dont je sais qu'ils ont lu au moins une partie de ces saynètes. Enfin, je crois. En tout cas, m'imaginer qu'ils les lisaient m'a parfois suffi.

Merci à mon groupe d'écriture à Nantes. Même s'ils n'ont pas eu le droit de voir grand-chose de mes saynètes avant qu'elles ne soient terminées, cette émulsion m'a beaucoup aidé à rester motivé.

Enfin, un grand merci à Boulet, parce qu'il nous fait rire depuis des années, et parce que personnellement il m'a, sans le vouloir, permis de réaliser un objectif personnel auquel je tenais beaucoup.

Avertissement

Ce livre n'est pas adapté à la lecture par des enfants.

Même si une grande partie, probablement une bonne majorité, ne pose pas de soucis (toutefois, le vocabulaire n'est pas forcément le plus facile à comprendre), il y a des saynètes qui ne sont clairement pas à mettre devant de jeunes yeux. Elles peuvent aborder des thèmes sombres, voire violents. Ces saynètes ne sont pas différenciées des autres.

Si vous voulez en montrer certaines à des enfants (ce que j'apprécierais grandement, *La Tortue* par exemple), ne leur abandonnez pas le livre entre les mains sans précaution.

SAYNÈTES

TRANSPORTS PUBLICS

9 juin

Il attendait patiemment à côté du poteau de l'arrêt de bus. Se tenant droit, le regard au loin. De temps en temps, il jetait un coup d'œil autour de lui, claquant des dents pour passer le temps. Observait ce pigeon qui venait de se poser à côté de lui. Vérifiait l'inscription sur l'arrêt de bus.

Puis il regardait l'heure sur sa montre, remettait les mains dans les poches, soupirait et se balançait une fois ou deux sur ses talons avant de reprendre son attente.

D'autres oiseaux passèrent. Le vent balaya la poussière au sol. Le soleil commença lentement à décroître.

Enfin, un bus arrive. Il s'arrête devant le poteau, et la porte s'ouvre. Soudain, une voix rocailleuse et nonchalante :

– Titre de transport.

Le bus redémarre dans un vrombissement. L'âme d'Erwan reste sur place et repart hanter le monde réel.



TONY RENTRE CHEZ LUI

10 juin

Tony le lutin rentre chez lui. Le chemin est normalement agréable. Il faut passer le long du cours d'eau, traverser sur les rochers, marcher un peu à l'ombre et arriver au cœur du bois. Là, il salue ses voisins avant de faire le tour de son arbre pour en vérifier l'état, sortir ses clés et ouvrir sa petite porte.

Aujourd'hui, le cours d'eau est à sec, il fait toujours chaud à l'ombre, le bois est silencieux. Ses voisins ne sont plus là, ils sont

partis vers le nord, pour fuir les incendies qui se rapprochent et espérer avoir des fruits à cueillir, et son arbre est mort.

NEWSLETTER

11 juin

Ajustant ses lunettes, l'homme se pencha sur sa machine à écrire. Il plissa les yeux, sa langue pointant légèrement entre ses lèvres dans un effort de concentration. Il se gratta la barbe qu'il portait en bouc, avant de se remettre à taper sur les touches usées de sa machine. Une dizaine de lutins l'entouraient, l'observaient attentivement, presque sans jamais cligner des yeux. Qui sur le sol, qui sur le dossier de sa chaise, voire qui sur le bureau ou derrière la machine à écrire, les yeux rivés sur la feuille de papier qui bougeait mécaniquement.

– Et... voi-là... articula-t-il lentement, avant d'appuyer sur le point final et de s'affaler dans son fauteuil.

Aussitôt, le lutin le plus proche arracha le papier de la machine, et se précipita à toute vitesse vers un autre bureau miniature juste à côté. Il sauta sur sa chaise, et se mit à pianoter frénétiquement sur sa propre machine à écrire, recopiant l'article qu'il venait de récupérer.

Dès qu'il eut terminé, il sortit la copie et la passa à un lutin qui attendait juste à côté, avant de se remettre à rédiger un nouveau doublon, l'autre lutin courant à son tour à son bureau voisin et s'empressant de faire de même. Bientôt, ce fut une centaine de lutins qui s'activaient, chacun à son bureau, dans une cacophonie de « tic tic tic » et de « schling ».

À peine un papier sortait-il d'une machine qu'un autre lutin l'attrapait, l'enroulait, et partait en courant à l'extérieur. Il prenait par les rues, les ruelles, les chemins, sautait par des raccourcis, puis arrivait à destination. Là, il toquait à la porte, attendait qu'on lui ouvre, tendait le document, puis repartait aussi sec dans l'autre sens, avant de recommencer. Des milliers de petites jambes parcoururent fébrilement le pays dans tous les sens, avant qu'enfin le calme ne revienne.

FIGÉ EN PLEINE PAROLE

12 juin

Le monde entier ralentit avant de s'arrêter. Dans le ciel, les oiseaux sont figés en plein vol. Les passants gardent le pied en l'air, suspendus dans leur mouvement, et les voitures complètement arrêtées en pleine rue.

De même pour ce couple qui se fait face, grimaçant, les bras en l'air dans leur énervement.

De même pour cet homme qui traverse, gesticulant dans son téléphone.

De même pour cette femme qui détourne le regard, dégoûtée, en passant devant un SDF quémendant de l'argent.

De même pour celle qui tire violemment sur son chien trop distrait.

De même pour celui qui crie sur ses enfants qui ne vont pas assez vite.

Alors, elle s'avance au milieu de la foule silencieuse et immobile. Elle déroule une pochette, sort un pinceau et une palette. Et sur chacun, elle peint un sourire.

FACTEUR

13 juin

« Dring dring » fit la sonnette du vélo alors qu'il arrivait au coin de la rue, calme et arborée, de la petite ville anglaise. Le facteur fit crisser ses freins en s'arrêtant devant la boîte aux lettres. Il se pencha par-dessus son guidon et attrapa quelques enveloppes dans son panier. Après les avoir déposées rapidement, il repartit tout aussi rapidement d'un tour de pédale.

Arrivant au bout de la rue, il vira brutalement dans une ruelle, et disparut à la vue.

La porte au fond du tunnel humide s'ouvrit soudainement. En émergea un vélo monté d'un postier. Il ralentit devant deux rescapés protégés de masques à gaz, et sans s'arrêter leur jeta une grande enveloppe marron. Il tourna ensuite à un coin.

« Dring dring »

Sur une station spatiale en apesanteur. Dans un immense château empli d'échos. Au cœur d'une jungle luxuriante. Dans un désert de glace balayé par les vents.

Quand on connaît les bons chemins, par exemple quand on est postier, on peut voyager rapidement à travers les mondes.

AFTERNOON TEA

14 juin

– Allez-y ma bonne dame, asseyez-vous.

La femme s'était figée en voyant la scène. La voix du vieil homme la poussa à continuer à s'installer. En tirant sa chaise, elle observa, troublée, les autres membres de la tablée. À chaque place était installé un animal qui lui semblait majoritairement normal, à l'exception de sa couleur complètement fantaisiste.

Là un chat bleu ciel, ici un blaireau vert fluo, et quelques autres encore. Ils lui rendirent son regard.

– Oh, ne vous inquiétez pas, ce sont mes amis. C'est sûr, on n'en voit pas beaucoup comme eux, mais ils sont très gentils. Tenez, voilà votre thé.

Remerciant son hôte, elle trempa ses lèvres dans la boisson. Aussitôt, elle disparut dans un nuage de fumée. À sa place se tenait un petit ours complètement rose.

JOUEUR DE FLÛTE

15 juin

Sur les notes de musique, la mer de rats déferla dans le petit bourg. Elle envahit les rues, frottant les murs, pleine de poils et de cris. Les suivant juste derrière venait le joueur de flûte, concentré sur son instrument.

Il arriva sur la place, où étaient rassemblés les villageois. Les rongeurs se jetèrent sur eux, et les enfants disparurent sous une vague de fourrure. Ils en ressortirent en riant à gorge déployée, et continuèrent de courir partout au milieu des rats, pendant que la flûte jouait sa mélodie pour des enfants qui vivaient loin, bien loin de la côte.

EN COURANT

16 juin

Il claqua la porte derrière lui et s'enfuit en courant dans la nuit. Derrière, les cris de colère le poursuivaient. Alors il accéléra. Balançant ses bras, jetant ses jambes en avant, il courait. Ses larmes s'échappant en traînée argentée, laissant un goût de sel sur ses lèvres, il accéléra encore. La respiration lourde et saccadée, il accéléra encore. Les muscles gourds, il accéléra encore.

Il accéléra encore et encore, toujours plus vite, et soudain il était ailleurs.

INVASION

17 juin

Les chars pénétrèrent dans la ville, implacablement, leurs chenilles écrasant les gravats des bombardements. Entre eux se déplaçaient des fantassins, sur le qui-vive, l'arme pointée vers tous les recoins. L'atmosphère était écrasée par les grondements des moteurs et le fracas du béton écrasé par les tanks.

Les rues étaient vides de sons et de vie. Les oiseaux de ville, pigeons et moineaux, avaient déserté les lieux tout comme les humains. On ne trouvait ni soldat ni habitant.

La progression de l'armée était lente et prudente, mais sans interruption. Ils suivirent l'artère qu'ils empruntaient et s'enfoncèrent dans le cœur de la ville. Ils arrivèrent rapidement sur la place centrale.

Toujours aucun bruit. Aucune embuscade, personne ne fuyant en criant.

Mais là, au centre, un vieil homme était assis sur un banc, l'air triste, les attendant. Devant lui, sur de grandes tables, s'étendait le banquet qu'il avait préparé, des plats cuisinés à partir de tout ce qu'il avait pu trouver d'encore comestible.

ORIGAMI

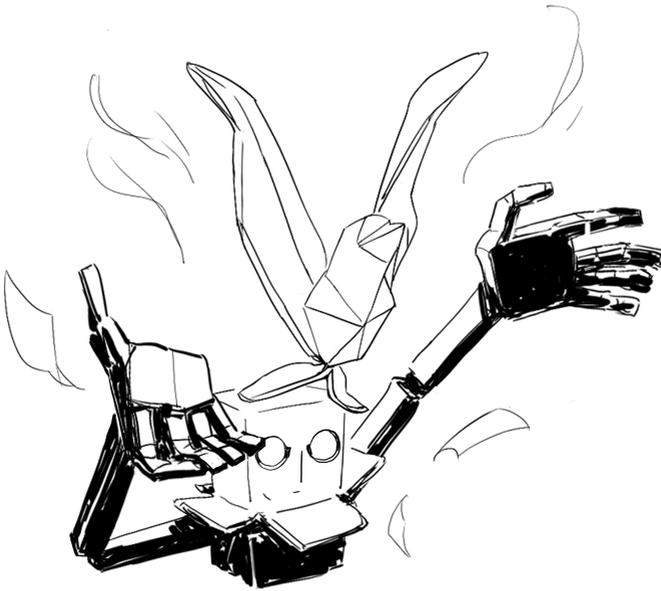
18 juin

Retournant la feuille, il fit un nouveau pli dans le papier, bien droit. Il le marqua soigneusement. Il prit quelques secondes pour vérifier qu'il l'avait bien exécuté, puis passa au pli suivant. Il continua pendant un temps, s'arrêtant de temps en temps pour éloigner son ouvrage et l'évaluer d'un regard critique.

Apparurent une tête, puis une queue, puis une aile, puis une autre aile. Finalement, il tint dans ses mains un oiseau tout de papier blanc, un ouvrage délicatement façonné par la patience et le travail minutieux.

Il se pencha, et souffla dessus. L'origami sembla prendre vie, dépliant et repliant ses ailes, penchant son cou et remuant la queue. Après quelques secondes, il prit son envol. Dans la pièce, il rejoignit une multitude d'autres créatures de papier qui s'agitaient un peu partout.

Se déliant les doigts, et se massant la nuque, le grand homme origami, tout en carton brun, attira une nouvelle feuille et réfléchit à sa prochaine pièce.



JOUEUR DE FLÛTE 2

19 juin

– Chut, maintenant il ne faut plus faire de bruit, on arrive, expliqua la petite fille.

Menant deux de ses amis, elle progressait à travers les buissons et les fougères du sous-bois, éclairée par les pâles rayons de lune. Un peu plus loin se faisait entendre des bruissements encore éloignés. Redoublant de précautions, les trois enfants levaient leurs pieds haut en l'air pour les reposer lentement sur le sol, essayant d'éviter les branches mortes.

Ils progressèrent ainsi quelques minutes, puis la meneuse s'accroupit et leur fit signe de faire de même. Écartant quelques branches, ils purent apercevoir la scène.

Dans une toute petite clairière, un feu crépitait. Ses lumières tremblotantes éclairaient une scène mouvante. Assis sur un tronc, un grand homme mince jouait d'une flûte au son clair. Sur le rythme des notes, de grandes ombres dansaient de manière fluide. Après quelques instants, ils purent distinguer le fourmillement de milliers de petits pieds qui trépiquaient en tout sens.

Enfin, il leur apparut que ces créatures étranges étaient en fait composées de milliers de rats qui s'assemblaient, se grimpaient

dessus, et ensemble sculptaient des formes qui semblaient vivantes. Étrangement, au milieu d'eux, se trouvaient deux troncs morts. Ils étaient visiblement portés par les vagues de rongeurs, mais en même temps paraissaient bouger d'eux-mêmes, accompagner les mouvements de la danse.

Au petit matin, les trois indiscrets se réveillèrent sur un tapis de mousse, abrités au creux d'un très grand tronc d'arbre, devant les braises restantes d'un feu de camp. Plus aucune trace ne subsistait de la scène de la veille.

L'OMBRE DES LOUPS

20 juin

La petite fille avance tremblotante. Ses pieds nus frottent sur le sol alors qu'elle ose à peine lever les pieds. Plus loin dans la grotte, elle entend les bruits du carnage. Sur le mur au fond, avant un coude, elle aperçoit les ombres mouvantes. On distingue les formes des loups aux oreilles pointues, aux crocs acérés, immenses et noires. Ils ouvrent leurs gueules immenses et y plongent des quantités démesurées. Elle entend sans la voir la viande se faire déchiqueter et les os craquer.

Encore et encore, leur goinfrerie semble interminable.

Elle avance toujours, presque paralysée, mue par une force qu'elle ne connaît pas. Le virage se rapproche, tout comme les ombres au sol. Enfin, elle tourne au coin. Son regard attache les formes vivaces autour de ses pieds et remonte vers là où les ombres sont attachées, là d'où vient la cacophonie effrayante.

Trois hommes se tiennent là. En costume, assis autour d'une table basse. Ils rient à gorge déployée, et commentent ce qu'ils font sur leur smartphone.

LES CHASSEURS

21 juin

Le lapin courait à toute allure, frappant le sol encore et encore de ses pattes, bondissant à un rythme effréné. Sa vie en dépendait, on entendait derrière lui les aboiements des chiens se rapprocher. Petit à petit, les chasseurs gagnaient du terrain.

Les chiens en tête apparurent alors dans l'herbe derrière lui, les cris se firent plus fort. Paniqué, au bord de la crise cardiaque, le lapin redoubla d'efforts. Presque, il y était presque !

Derrière lui, un chien se ramassa sur lui-même. La scène se déroula au ralenti, les muscles du lapin et du poursuivant se contractant en même temps, les membres se dépliant, les deux corps quittant le sol. Le soleil qui brillait avant d'être caché par

le chien, son ombre s'étalant par-dessus le fuyard. L'un après l'autre, ils s'enfoncèrent dans le trou du terrier.

Le chien resta bloqué.

Lorsque les chasseurs arrivèrent enfin, ils le trouvèrent en train de se débattre fébrilement, secouant ses pattes arrière en tout sens sans réussir à se sortir du piège dans lequel il s'était fourré. Pestant contre cette malchance, l'un d'entre eux voulut le sortir de là. Mais il tira vainement sans le faire bouger d'un pouce.

Bien évidemment, ses compagnons le moquèrent. Après quelques échanges au ton haut, un autre vint l'aider. Sans plus de résultats. Les chasseurs étaient de plus en plus surpris, et de plus en plus nombreux à tirer sur les pattes de la pauvre bestiole. Bientôt, ils furent tous dessus, à jurer et forcer.

Enfin, le chien se libéra dans un « pop » sonore. Sous leurs yeux ébahis, un vent monstrueux s'éleva depuis le trou, aspirant la terre, l'herbe, les feuilles, puis leurs armes, leurs vêtements, les arbres alentour, jusqu'aux moustaches et les poils de la meute. Bientôt, il ne resta qu'un cercle de terre, des chasseurs fort surpris, des chiens encore plus, mais tous plus nus les uns que les autres.

LA FLÛTE À MONDE

22 juin

– Voilà, et donc là, si vous bouchez à moitié le troisième trou de la main droite, vous ajoutez un peu de vie.

L'élève s'appliqua avant de souffler dans son instrument. Avec un petit plop, une minuscule petite planète sembla se gonfler au bout et se mit à flotter.

– Ah, non, vous avez fait une fausse note. Regardez bien, sur votre monde, il y a des humains.

LA MUSIQUE DES NUAGES

23 juin

Deux îles se dressent au milieu d'un océan violent. Depuis l'une, l'autre est visible, et pourtant elles paraissent éloignées de jours et de jours de traversée. Leur surface est étroite, tout juste deux rochers, très semblables. Leurs côtes sont fermées à l'accostage, il s'agit uniquement de falaises battues par les vagues. Et posé dessus, un petit plateau resserré, couvert de vents.

Sur cette petite plaine herbeuse, une tour carrée, presque identique dans chaque île. Le dernier étage de la construction est ouvert à l'extérieur et protégé de la pluie par un toit pointu.

En haut de chaque tour, un homme. Mûr, grand, et fort. Et chacun son instrument.

Le premier est entouré de tambours. Faits de bois et de peaux de chèvres. Il brandit ses baguettes, presque des marteaux, et frappe ses instruments dans une cadence sauvage. Autour de lui, les nuages se rassemblent. Ils grandissent, grossissent et s'assombrissent. Menaçants, ils font tomber une pluie féroce, avant d'éclater dans un terrible fracas de tonnerre. Ils se répandent et partent à la conquête des mers.

Alors, le second s'approche de son instrument. Une corne gigantesque, plus grande que deux hommes. Il inspire profondément, et cette inspiration lui prend plusieurs dizaines de secondes. Il gonfle, enfle, alors que ses poumons gigantesques se remplissent d'air. Quand enfin il a terminé, il se penche sur son embouchure. Et il souffle. Un son pur et puissant sort de la corne. Son souffle monte et monte, file vers le ciel, et repousse les nuages, les éparpille, les chasse de la mer.

Alors le jeu recommence.

ŒUF

24 juin

Il brandit son œuf, et vint le frapper délicatement d'un couteau. Il traça un demi-cercle brisé, avant de reposer son couvert. Puis, s'en saisissant de chaque côté de la fêlure, il poussa de ses doigts pour l'ouvrir en deux. Il en jaillit un rayon de lumière, et il vida le contenu sur la table. On y voyait un petit bout de terre, avec son soleil miniature, sa petite lune, et tout un peuple minuscule en train de s'activer pour la moisson.

ATTRAPE-RÊVE

25 juin

Comme vous le savez, les attrape-rêves ont une limite d'utilisation. À partir d'une dizaine, ou d'une vingtaine pour les meilleurs modèles, de cauchemars attrapés, ils deviennent surchargés et incapables d'intercepter quoi que ce soit. Vous êtes alors obligés de le remplacer.

Nous avons trouvé une solution, qui vous permettra, grâce à un seul achat, d'attraper des centaines voire des milliers de rêves. Grâce à nos araignées tisseuses, votre attrape-rêve est régulièrement et naturellement renouvelé pour votre protection.

Existe en plusieurs gammes, selon la fréquence de renouvellement ou la puissance désirée pour l'attrape-rêve.

CHÂTIMENT

26 juin

Il se tenait debout, tremblant. Ses pieds étaient fixés au sol par de lourds fers rivetés. Il lui était impossible de bouger un orteil, et donc de s'éloigner ou même juste de s'asseoir. Les yeux fous dans le vide, son corps était devenu émacié. Son torse se soulevait et se rabaisait sous l'effort continu qu'il fournissait.

Ses bras frêles tendus devant lui, il avait les deux mains accrochées désespérément à une corde cruellement barbelée. Le métal s'enfonçait dans ses paumes et ses doigts, creusait dans la chair, en faisait jaillir des flots de sang. Le liquide coulait alors au sol, attirant les mouches et les insectes rampants qui venaient férocement lui mordre les jambes.

Dut-il lâcher la corde, pour s'octroyer un répit, qu'elle cessait de maintenir le baquet en équilibre au-dessus de sa tête. Basculant, du métal en fusion en coulait et lui cascadaient sur le crâne, les épaules, pénétrait ses orbites, consumant la peau et les muscles en quelques instants, dans une souffrance effroyable.

Alors, vite, il rattrapait le câble devant lui, ses mains se blessaient à nouveau, les insectes revenaient, la fatigue remontait, et le cycle recommençait.

LE CRISTAL DU TEMPLE

27 juin

Il était enfin arrivé au cœur du temple. Franchissant la dernière porte, il vit la salle se révéler à lui. Vaste, ses murs étaient couverts de bas-reliefs. Une foultitude de colonnes finement sculptées soutenaient le haut plafond. Et au milieu, illuminant la pièce d'une lumière bleutée, flottait un cristal magique de la taille de sa tête.

Il s'en approcha, le fixant avec fascination. Il ne pouvait en décoller son regard. Approchant, il sortit un grand sac de cuir. Lentement, il mit ses deux mains dessus, bouche bée. Il s'en saisit.

Soudainement, la structure entière se mit à trembler, la poussière à tomber du plafond. Des fissures s'ouvrirent, et en un rien de temps tout s'effondra dans un nuage de poussière. Toussant, il finit par récupérer la vue en même temps qu'il perdait l'équilibre et tombait sur ses fesses. Il sentit le sol se soulever dans les airs.

Autour de lui, d'immenses doigts de pierre se recourbèrent, lui interdisant de sauter. Très vite, il se retrouva à des dizaines de mètres de hauteur. Une immense masse de roche se dressa devant lui. Des yeux de feu s'ouvrirent, qui le fixèrent. Sans aucune hésitation, la main sur laquelle il se trouvait se rapprocha du visage qui se dessinait devant lui. Quelques secondes avant qu'il ne s'écrase sur la façade de pierre, celle-ci s'ouvrit en une gueule d'enfer, et il fut projeté dans une bouche gigantesque, une bouche de lave et de feu. Alors, sa respiration se débloqua enfin et il hurla.

PORTRAIT À LA PEINTURE

28 juin

– Ne vous inquiétez pas, nous sommes presque terminés.

Après ces mots, le peintre se repencha sur sa toile. En face de lui, la duchesse lui sourit et hocha la tête, avant de reprendre la pose. L'artiste s'appliquait, avec une concentration extrême. Il lui fallut encore plus d'une dizaine de minutes, avant d'enfin appliquer la touche finale d'un coup de pinceau.

– Et voilà !

Soudainement, sa peau se flétrit et vira au gris, tout son corps se dessécha et s'effondra de son tabouret, ses vêtements flottant

autour. Pendant un instant, le visage de la duchesse se tordit, avant d'arborer une expression d'intense satisfaction. Elle leva les bras au-dessus de sa tête, s'étira. Puis, ses lèvres s'étendirent en un sourire mauvais alors que ses yeux brillaient d'une joie malsaine.

– Ah, enfin...

Sur le tableau, on lisait l'horreur sur le délicat visage peint de la noble femme.

TEMPS ACCÉLÉRÉ

29 juin

Elle s'avance seule au milieu de la ville déserte. Il n'y a pas d'autre son que celui de ses pas sur le bitume fondant. Sous une chape de plomb, les températures ont explosé. Le métal s'est tordu sous les rayons ardents du soleil. Le béton est brûlant.

Et face à cet enfer, il n'y a personne d'autre qu'elle.

Elle arrive au centre de la ville, entre deux immeubles aux vitres détruites et un ancien bâtiment administratif. Elle se penche et s'accroupit, et pose la main sur le sol malgré la chaleur. Elle reste là un long moment, dans l'air immobile.

Au bout d'un certain temps, des craquements se font entendre. Quelques-uns, d'abord, discrètement, puis de plus en plus

nombreux, de plus en plus sonores. Les fissures atteignent la surface, et des pousses pointent. Plus ça va, et plus le mouvement accélère. Les plantes sont plus nombreuses, et plus grosses. Elles montent dans les airs, atteignent la hauteur d'un enfant, puis des lianes apparaissent et grimpent à l'assaut des murs, et les buissons continuent de grandir, de s'étendre, et de jeunes arbres se montre avant de grandir, grandir, grandir encore.

Un peu partout, on entend des effondrements quand le poids des végétaux devient trop important pour les structures usées. Et finalement, on ne voit plus la ville sous la nouvelle végétation.

LA LETTRE

30 juin

Se penchant sur sa lettre, il se saisit de sa plume. S'appliquant, de son écriture très ronde, il fit ses salutations. Puis il se redressa, et attendit quelques instants. Des mots se mirent à apparaître à leur tour, progressivement, qui formaient une réponse. Reprenant sa plume, il continua l'échange en dessous. À bien des kilomètres de là, dans un autre bureau éclairé à la bougie, une femme patientait pendant que des lettres se dessinaient lentement sur son papier.

COMBAT DE MAGICIENS

1^{er} juillet

– Like a wreecking ball !

Les assaillants lancèrent en chœur leur sort le plus dévastateur. De l'autre côté du mur, les défenseurs contrèrent avec un puissant sort de défense :

– Résiste ! Prouve que tu existes !

UN ORC CHEZ VOUS !

2 juillet

FAITES POUSSER VOTRE ORC CHEZ VOUS

Vous aussi, adoptez un orc à faire pousser chez vous. Culture facile, plus de 85 % des plants prennent. Résultat garanti !

Mode d'emploi : Transplantez votre orc chez vous dans un sol sableux. Surtout pas d'engrais. Arrosez environ une fois par semaine, un peu plus lors des périodes de fortes chaleurs.

Pensez à la taille en fin d'hiver. Elle est indispensable pour avoir un orc docile. Les jardiniers d'orc expérimentés peuvent faire une coupe moins importante, voire s'en passer, ce qui permettra à leur orc d'être plus vigoureux. Attention : le

vendeur décline toute responsabilité en cas de problème avec un orc trop sauvage.

Nos plants sont aussi adaptés à la culture en bonsaï. L'orc bonsaï, aussi appelé goblin, est particulièrement adapté aux enfants dès lors que les parents les accompagnent dans l'apprentissage de ce loisir de patience.

L'ENTRAÎNEMENT

3 juillet

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je m'entraîne.

Le petit garçon observait, circonspect, l'étrange créature en face de lui. C'était un serpent, tout ce qu'il y a de plus normal : de forme allongée, un seul membre, plutôt écailleux, tout ce qu'on attendait d'un serpent. Seulement, il avait la gueule très, très largement ouverte, de manière impossible. Et elle était collée à un gros rocher, du genre beaucoup plus gros que le reptile entier.

Et pourtant, il semblait progresser, millimètre par millimètre, à l'engloutissement.

– Tu t'entraînes à quoi ?

– À manger des choses grosses. Au début, c'est à peine si j'arrivais à avaler une chaussure. Et maintenant, ce gros rocher. Sluuuurp.



Forcément, parler la bouche grande ouverte le faisait beaucoup baver.

– Mais pourquoi faire ?

– Bientôt, je serai capable d'avaler un éléphant entier !

Le petit garçon réfléchit quelques instants.

– Et après ?

– Et après, je continuerai de m'entraîner jusqu'à réussir à avaler le monde entier. Sluurp.

PEINTURE MURALE

4 juillet

Son œuvre lui prenait tout son temps depuis plusieurs jours. Sur les murs de la maison, elle s'appliquait à peindre une magnifique fresque colorée. Aujourd'hui, elle terminait les ultimes retouches.

Après son coup de pinceau final, elle se recula l'air satisfait. Elle s'assit dans l'herbe, s'appuyant sur ses bras tendus derrière elle, et attendit paisiblement.

Le processus fut lent. Pendant des heures, les jambes dessinées semblèrent se décoller lentement. Enfin, elles frissonnèrent un instant. La maison se dressa doucement sur ses quatre nouvelles pattes, et s'ébroua, puis s'éloigna pesamment.

LA MANUFACTURE DE RÊVES

5 juillet

– Bonjour, bienvenue dans la manufacture de rêves ! Ici, vous trouverez tous les rêves que vous cherchez ! Si vous le souhaitez,

vous pouvez remplir votre profil et nous vous orienterons vers les rêves qui sont accessibles dans vos moyens.

...

...

– Ah, je vois. Très bien, suivez-moi. Vous avez accès aux rayons « Passer les quarante ans » et « Dépression ».

BATAILLE NAVALE

6 juillet

La flotte naviguait, fendait les flots, une forêt de mâts couverte de voiles. Les bateaux étaient indénombrables, s'étendant à perte de vue dans la nuit. Prenant de la vitesse, ils s'élançèrent majestueusement dans les airs.

Ils grimpaient de plus en plus haut, ensemble, se mouvant avec grâce.

– Cible en vue !

Plus haut, descendant vers eux, apparut un monstre. Une pieuvre gigantesque, défiant l'imagination, des tentacules longs comme des fleuves et la tête grosse comme une montagne. Ses deux yeux ovales fixaient les pauvres ouvrages de bois qui osaient la défier.

- Virage à bâbord !
- Armez les canons !
- À mon commandement ! Feu !

La fumée de milliers de canons emplît l'espace, masquant la créature. On entendit le bruit des innombrables impacts sur la chair. Puis, commença le fracas du bois qui se déchire et des hurlements de douleur.

LA MARCHÉ DES MORTS

7 juillet

*Pas vraiment morts
Pas vraiment vivants
On est les zombies
Les zombies de Nuanie
On marche !
On marche !
On marche !
Sans jamais s'arrêter
Jusque dans vos foyers
On vient vous manger !
Vous allez morfler !*

Le nécromancien Ar'Thyrcrea avait quelques passions étranges. Parmi elles, faire chanter ses morts-vivants sur de très mauvaises

paroles qu'il avait écrites. Il avait bien essayé de demander à un barde décédé, mais les zombies ne gardent pas de souvenirs de leur passé.

Le plus étrange était sans doute que le vieil homme était en réalité plutôt inoffensif. Pas du tout belliqueux, il se contentait de s'occuper de son domaine, de le faire entretenir par ses serviteurs sans conscience. Il avait même mis en place un plan de secours des villages voisins en cas de catastrophe naturelle.

LA POUPÉE DE LA COUTURIÈRE

8 juillet

La poupée s'activait, fébrilement. De ses petites mains de tissu, elle maniait le fil et l'aiguille à toute allure. Experte, elle avançait très rapidement dans son travail, recousant tous les bords ensemble.

Elle finit très vite de raccommoder tous les trous, alors elle s'éloigna et regarda son résultat d'un air anxieux et impatient. Devant elle se trouvait un corps, gisant dans une mare de sang figé. Toutes les blessures étaient soigneusement refermées et maintenues par des points réguliers. Mais elle ne bougeait pas plus qu'avant.

La petite poupée comprit peu à peu qu'on ne soignait pas une humaine comme on soigne une poupée. Alors, lentement, elle s'assit sur sa créatrice, se prit la tête dans les mains, et pleura.

TELEP-HORSES

9 juillet

– Chaaaargeez !

Le chevalier de tête cria, debout sur ses étriers, l'épée brandie haut au-dessus de sa tête. Son destrier s'élança sous lui, et il rabaissa la visière de son heaume. Il atteignit un galop rapide. Derrière lui, ses hommes rugissaient, accompagnés du tonnerre de milliers de sabots.

Devant lui apparurent les troupes ennemies. À pied, ils les aperçurent arriver en trombe. Leurs officiers aboyèrent des ordres. Les soldats tentèrent de s'organiser tant bien que mal, mais la peur se lisait sur leurs visages.

Il approchait de plus en plus, sa monture bandant ses muscles sous lui. Il pouvait maintenant distinguer les yeux de ses ennemis.

Soudainement, dans un plop sonore, il disparut. Avec un nouveau plop, il réapparut en pleine forêt, où il freina des quatre fers.

– Bon sang !

Il mit pied à terre, remonta sa visière. S'accoudant à son cheval, il se passa la main sur le visage. L'air las, il s'adressa à sa monture :

– Il va vraiment falloir que tu arrêtes de faire ça !

LA CHARGE

10 juillet

Miranda hurlait avec les autres. Elle courrait à en perdre haleine. Elle était parmi les premiers à charger. Avec les autres, ils menaient l'assaut, un sursaut de rage dans leur résignation. Leurs cris étaient rejoints par ceux de la foule qui les suivait, des gens qui arrivaient de toutes parts.

Miranda fut la première à prendre un tir. Elle fut transpercée de part en part. Elle était là, puis l'instant d'après elle disparut, et fut remplacée par un étrange nuage coloré. Cela n'arrêta pas les autres autour, qui hurlèrent de plus belle.

Les tirs se multiplièrent. Ils crachotèrent de plus en plus vite. Au milieu de l'assaut, de plus en plus de nuages colorés apparurent.

L'OGRE PERSONNEL

11 juillet

- Bonjour.
- Bonjour, répondit, hésitant, le petit garçon. Qui es-tu ?
- Je suis ton ogre personnel.
- C'est quoi un ogre personnel ?
- C'est un ami. Je suis là pour t'aider, tous les jours.
- Mais ça veut dire que tu fais quoi ?
- Je suis là pour manger ce qui ne va pas. J'ai beaucoup d'appétit, alors je vais manger vraiment tout ce qui ne va pas.
- Ça veut dire que tu vas manger ceux qui sont méchants à l'école ?
- Om nom nom. Mouch mouch. Gloup. Aaaaah, ça fait du bien. Non, je ne vais pas manger les méchants à l'école. Je ne mange que ce qu'il faut vraiment manger. Là, je viens de manger tes mauvaises pensées, celles où tu disais que c'était de ta faute. Comme tu en as beaucoup, je vais rester un moment pour manger. Mais le reste, c'est à toi de gérer.
- Ah, d'accord. Tu vas rester longtemps ?

– Jusqu’à ce qu’il n’y ait plus assez à manger. Ensuite, je partirai aider quelqu’un d’autre.

– Mais s’il y a toujours à manger ?

– Oh, non, ça n’arrive jamais. On finit toujours par tomber à court de mauvaises pensées. Mais parfois, il y en a de nouvelles, ou des vieilles qui reviennent. Dans ce cas, je reviendrai aussi.



* * *

– Mais dis-moi, tu as un nom ?

– C’est à toi de m’en donner un.

– Je vais t’appeler...

LA SIESTE

12 juillet

Roulée en boule, elle se reposait. Sa respiration, lente et profonde, soulevait son torse. Elle-même était soulevée et rabaisée au même rythme, mais par l’immense flanc sur lequel elle était appuyée. Le ventre de la créature lui tenait agréablement chaud, tout rouge et tout moelleux. Elle dormait paisiblement contre son dragon-doudou.

LE CUBE

13 juillet

– Eh, regarde Romain, on a trouvé ça.

Il lui tendit un petit cube brillant. En passant dans sa main, la luminosité changea légèrement.

– C’est quoi ?

– On sait pas du tout, on l’a trouvé par terre. Mais regarde, quand je le passe à Marc.

Dès que le troisième s’en saisit, il vira au rouge, et la lumière commença à monter et descendre en luminosité.

– On sait pas du tout comment ça marche, ça a pas l’air électrique. Tu crois que c’est magique ?

– Tu sais à quoi il sert, au lieu de raconter des conneries ? Parce que là, à part détecter les connards, je vois pas.

– ’tain t’es vraiment con.

Marc, vexé, fit la moue avant de repartir, en tenant l’étrange objet.

LES BULLES

14 juillet

Elle éclata une des bulles du doigt.

– C’est en l’an 1092 que les Créons inventèrent la clouadar, un instrument à vent composé de...

Elle ouvrit de grands yeux en entendant la voix désincarnée continuer son discours. Elle fit un tour sur elle-même. Fascinée, elle contempla les milliers de bulles qui emplissaient la vaste pièce.

EXOSQUELETTE

15 juillet

L'ouvrier soulevant la lourde charge, son exosquelette s'enclencha. On le distinguait bien : d'épaisses baguettes suivaient le long de ses membres. Et à chaque articulation, un groupe de gnomes, bien musclés, qui crachèrent dans leur main, avant de caler leurs pieds d'un côté et de se saisir de la baguette de l'autre, puis de se mettre à tirer en soufflant comme des bœufs.

LE MOULIN À SEL

16 juillet

Après des années d'exploration, ils finirent par le trouver. Ils remontèrent le moulin à sel des profondeurs, couvert d'algues. Il fallut encore des décennies d'études, avec les plus grands savants du monde entier. Mais finalement, ils réussirent. En grande pompe, ils purent annoncer avoir créé un nouveau modèle, le moulin à froid.

LA GRÈVE

17 juillet

– Monseigneur, monseigneur ! Nous avons un problème, monseigneur !

- Hmm ?
- Ce sont les démons, monseigneur. Ils font grève. Ils disent qu’il fait trop chaud.
- Quoi ?! Bien sûr qu’il fait chaud ! On est en Enfer ! Il fait chaud en Enfer !
- Euh, oui certes, mais c’est-à-dire qu’avec le réchauffement climatique... La température a vraiment grimpé...
- Argh ! C’est n’importe quoi !
- Et euh... Certains disent d’ailleurs que vous, vous êtes tout le temps dans votre château, et que c’est pas très juste, parce que comme c’est de la vieille pierre très épaisse, il fait toujours plus frais...
- Arrrh ! Tais-toi ! Va-t’en !

DANS LE LIVRE
18 juillet

Il entra dans la petite pièce. Il ouvrit la fenêtre, lui permettant d’avoir un peu d’air. Il fit quelques allers-retours pour ramener un peu de matériel : un très grand filet, une scie, un bouclier rond qui luisait légèrement en son centre. Il s’assit sur la chaise installée devant un pupitre. Il vérifia qu’il avait bien ses affaires

près de lui, puis ouvrit le livre posé devant lui. Il agrippa son équipement, puis se concentra sur les pages devant lui. Soudainement, il fut aspiré à l'intérieur même du livre.

Au-dehors, le temps passa. La luminosité changea en même temps que le soleil faisait son chemin dans le ciel.

Bien des heures plus tard, une lumière jaillit du papier, et il fut projeté sur sa chaise. Il tenait toujours tout son matériel, mais maintenant s'y ajoutait deux cornes.

Il s'ébroua un instant. Regardant par la fenêtre, il s'exclama :

- Oh tiens, Christine, vous allez bien ?
- Comme tous les jours ! Et vous ? Ah, encore à revenir de la chasse au dragon, à ce que je vois ?

CHAMPIGNON

19 juillet

Fredonnant une chanson, le randonneur marchait tranquillement dans le sous-bois. Il tenait son panier en osier avec lui. Apercevant un magnifique champignon, il sortit son canif, se pencha, et le coupa à la base.

- Hey ! C'était ma maison, ça !
- Oh ! Pardon !

L'air profondément gêné, il reposa maladroitement le champignon au sol.

CELLE AUX TROIS VISAGES

20 juillet

Après avoir franchi de nombreuses épreuves, traversé de nombreux dangers, elle arriva enfin à la Caverne aux Soupirs. Brandissant sa torche, elle s'aventura à l'intérieur. L'air était moite et la lumière n'allait pas bien loin.

Après un certain temps, elle entendit du bruit. S'avançant, elle découvrit l'être qu'elle était venue voir. Celle Aux Trois Têtes se dressait devant elle, grande et difforme. Chacun des visages était laid, et chaque paire d'yeux la fixait.

NOUVELLE LUNE

21 juillet

L'enfant marchait seul dans la nuit. Il se trouvait dans un sous-bois obscur, distinguant à peine où il mettait les pieds. Étrangement, la faune nocturne ignorait son passage. Les hiboux hululaient toujours, les petits rongeurs continuaient leur fouille du terrain.

Après quelques dizaines de minutes de marche, il arriva à une petite clairière éclairée par la pleine lune. Lentement, il se dressa au milieu. Il écarta légèrement les pieds, puis brandit les bras au ciel, et s'étira. Puis s'étira, s'étira, et s'étira encore. Sous la caresse des rayons lunaires, sa peau grisa, son torse s'épaissit, ses pieds creusèrent dans le sol. En une minute, il fut remplacé par un grand arbre, dans le tronc duquel on pouvait deviner le visage d'un enfant.

LA CARTE
22 juillet

Posant la carte devant elle, saisissant un pinceau, elle traça un premier trait. À l'extérieur, à des centaines de kilomètres à l'ouest, la mer bouillonna, alors qu'un pan de terre se soulevait et émergeait. Elle traça un deuxième trait, et à l'est la terre se fractura, de l'eau jaillit et s'engouffra dans le lit du nouveau fleuve. Au troisième coup de pinceau, au sud jaillirent des montagnes dans un nuage de poussière. Et au nord, oups, elle renversa l'encrier...

LA CLOCHE

23 juillet

Le prêtre montait tout en haut du clocher. Sous ses pieds, les marches de bois grinçaient. Autour, la structure craquait. On entendait les bruits du marché, sur la place en contrebas, et les bruits de la ville, plus loin.

Il arriva devant l'immense cloche de bronze, ornementée. Il se reposa un instant, pour reprendre son souffle, puis se saisit du lourd maillet appuyé contre un mur. Il le brandit au-dessus de sa tête.

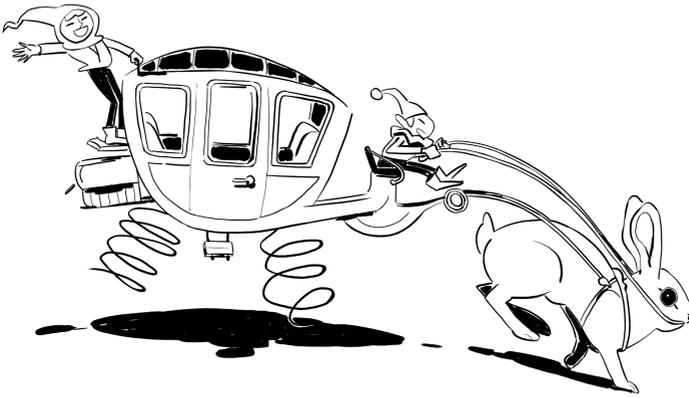
Au premier coup, les sons de la tour s'étouffèrent. On n'entendit plus la respiration lourde du prêtre, plus ni grincement ni craquement. Au second coup, les voix du marché s'évanouirent. Au troisième coup, les bruits des chevaux et des carrioles, les cris des mouettes disparurent. Au dernier coup, le rugissement des vagues, au loin, s'éteignit.

CONVOI LUTIN

24 juillet

Le convoi de marchandises passa en trombe. Les lutins dirigeaient d'une main de maître leurs carrioles. Il fallait être expert pour mener correctement une charrette à lapin. Ces

derniers sont du genre têtu et peu coopératif. Mais surtout, s'agissant d'un transport bondissant, il fallait gérer la trajectoire de l'animal et anticiper celle de l'attelage, qui était un trésor d'ingénierie lutine, équipé de solides ressorts.



LA FONTAINE DU RECOMMENCEMENT

25 juillet

Après un long périple, il arriva à la Fontaine du Recommencement. Il s'arrêta et passa un long moment à l'observer. Se décidant finalement, il se déshabilla, plia ses vêtements, et s'approcha. Il hésita un instant, alors il revint en arrière, et se saisissant de son couteau et d'une pierre, grava sa signature.

Il revint à l'eau jaillissante. Lentement, il s'immergea. Ses traits se modifièrent, en même temps que ses souvenirs s'effacèrent. Il ressortit avec un visage nouveau. Il regarda autour de lui, l'air interrogateur. Apercevant ses vêtements, il s'en saisit. Jetant un dernier regard autour de lui, il se décida et s'éloigna.

Il ne remarqua pas la pierre fraîchement gravée. Pas plus que les trois autres sous lesquelles étaient dessinées trois signatures étrangement similaires...

LE DÉMÉNAGEMENT

26 juillet

– Très bien, signez ici, et on pourra lancer le déménagement. Avec ce que vous avez choisi, vous n'aurez aucun souci à vous faire.

Le vieil homme fit comme on lui demandait, un coup de plume sur le bas de la feuille tendue devant lui. Aussitôt, l'ouvrier appela derrière lui. Une petite créature, toute ronde à l'exception de quatre pattes, sortit de la charrette. Elle s'approcha tranquillement de la vieille bicoque.

Soudainement, elle s'étira en hauteur sur ses membres, puis ouvrit une gueule immense, immense, et d'un coup goba la bicoque, le potager, et un bout de terrain en plus. Pesamment,

le ventre incroyablement distendu, elle repartit dans l'autre sens, laissant derrière elle un grand trou dans le paysage.

FENDAX

27 juillet

Fendax, l'épée qui peut tout couper ! Bois, pierre, métal ! Mais aussi les budgets, la parole, la mer en deux, les liens familiaux. 100 % satisfait ou remboursé !

À manier avec précaution, Fendax Inc et ses partenaires ne sauraient être tenus pour responsables si l'épée venait à être mal utilisée.

VIOLONISTE

28 juillet

Sa dernière raison de vivre envolée, il ne lui restait plus rien à faire. Alors il se saisit de son violon et sortit. Il s'enfonça au hasard dans la nature. Il choisit un endroit, s'installa, droit, et posa son instrument contre son menton. Inspirant profondément, il leva son archet.

Il commença à jouer. Le vent se leva et souffla dans les feuilles et les herbes hautes. Il joua une musique violente et lancinante, une musique terrible et magnifique.

Autour de lui, les plantes commencèrent à se flétrir et à se recroqueviller. La tâche se répandit, s'élargissant, attaquant les végétaux de plus en plus loin. La terre elle-même se mit à noircir au fil des notes de musique.

Il joua une musique de fin du monde.

LE GÉNIE DES LIVRES

29 juillet

– Je suis le génie des livres ! Prononce ton vœu, j'invoquerai le livre qui correspond à ton désir !

L'étrange créature, presque immatérielle, pencha un grand œil inquisiteur sur le garçon.

– Alors p'tit gars, qu'est-ce que ce sera ? Une grande aventure ? Une histoire d'amour ? Ou plus sensuelle ? Plus subtil, un guide actualisé pour devenir riche et puissant ?

– Est-ce que tu pourrais faire le livre que mon papa aurait écrit s'il était encore en vie ?

C'EST FINI

30 juillet

– C'est fini, mon ami.

– Marcus ? C'est toi ?

– Oui, c'est bien moi, répondit-il.

Bien que je ne pusse pas le distinguer correctement dans le contre-jour, je le devinai en train de sourire. Tout était soudainement silencieux.

– Mais... Et la guerre ? La guerre est finie ?

– Elle est finie pour toi, oui. Tu as fait ta part.

– Je ne comprends pas, Marcus... Est-ce qu'on a gagné ?

– Tout cela ne te concerne plus. Viens avec moi, tu as le droit de te reposer maintenant. Là où on va, l'herbe est verte, et on mange à sa faim.

J'étais fatigué, si fatigué... J'ai attrapé la main qu'il me tendait.

LA CHAISE ROUGE

31 juillet

Il rentra chez lui et se dirigea immédiatement vers un petit salon. Il portait à la main une mallette noire, et semblait pressé. Dans la pièce aux murs blancs et aux fauteuils noirs, une chaise rouge détonnait au milieu, ainsi qu'une maisonnette miniature appuyée contre un mur.

Il s'assit sur la chaise. Il subit un instant de vertige pendant lequel sa vision se troubla, mais se sentit rapidement mieux. Aussitôt, il se releva et ressortit. Il se trouva dans une immense salle qui contenait la petite maison dont il venait de refermer la porte. On devinait plus loin, à une échelle démesurée, des grands murs blancs, des fauteuils noirs et une chaise rouge.

LA MUSIQUE DES MORTS

1^{er} août

Le musicien s'avavançait solennellement. Il franchit les grilles du cimetière, de nuit, et parcourut l'allée principale. Il arriva sur la place centrale, et sortit son violon. Il tapa la mesure du pied et commença à jouer sa mélodie pour les morts. Il accéléra son rythme, jouant de plus en plus vite. La sueur commença à perler sur son front.

Non loin de là, une main osseuse sortit de terre. S'agrippant, elle tira et força, dégageant lentement un deuxième bras, puis tout un squelette animé. Il se réaligna le crâne, puis le visage grimaçant se tourna vers la musique, fixant le violoniste de ses orbites vides.

– Eh ! Non mais ça va pas ! Je vais vous apprendre à jouer ! Vous vous y prenez n'importe comment !

Le mort accourut, et s'empara de l'instrument, interrompant les notes de musique. Il se mit à jouer à son tour.

– Ah bah voilà ! Ça, c'est de la musique !

Partout dans le cimetière surgissaient maintenant de nombreux morts, qui lançaient des regards satisfaits vers le nouveau musicien, ou des regards courroucés à l'humain fort contrit.

VOYAGE ARIDE *2 août*

– Bonjour, je viens pour le trajet à Mexico.

– Bonjour, allez-y, installez-vous avec les autres, on allait commencer.

L'agent d'accueil lui indiquait un banc sur lequel attendait déjà une dizaine de personnes. La femme s'y rendit et s'assit, posant ses mains sur ses cuisses comme ceux à côté et patientant. L'employé pianota quelques instants avant de se diriger vers eux.

– Très bien, je vais maintenant passer récupérer vos documents d'embarquement et vous faire signer la décharge habituelle. Voilà, merci, à vous...

Il récupérait les papiers qu'on lui tendait, les vérifiait brièvement, puis tendait une planchette contenant un contrat. Chacun le signait rapidement en y jetant à peine un coup d'œil. Ils étaient, malheureusement, déjà tous bien au fait du fonctionnement de la compagnie.

– Très bien, maintenant, voici le composé. Je sais, ce n'est pas très agréable. Je compte jusqu'à trois, et vous le faites tous ensemble.

Faisant un deuxième passage, il déposa une chips dans la main de chacune des personnes assises.

– Allez, un, deux...

À trois, la femme, comme ses voisins, mit sa chips dans sa bouche. Aussitôt, elle se dessécha, sa peau se flétrit et se resserra sur ses os.

L'agent de la compagnie attendit que chacun des passagers soit bien ratatiné. Puis, il se saisit du premier, le plia soigneusement, bien à plat, et le déposa dans une grande valise. Il fit de même avec le suivant, et tous, terminant avec la femme en dernier. Il referma ensuite la valise et s'en alla en fredonnant.

Des heures plus tard, à Mexico. Le même employé se tenait au-dessus d'une grande cuve d'eau. Il brandit la femme et la plongea d'un coup dans l'eau avant de l'en ressortir aussitôt.

Il la déposa sur une couchette, où elle regonfla rapidement. Une fois le processus terminé, elle se redressa en soufflant très fort et en se frottant vigoureusement, avant de se préparer à repartir.

L'HOMME DE MÉTAL

3 août

L'homme de métal lâcha les immenses câbles. Il ressortit dans la rue, et proposa aux gens de recharger leur téléphone, voire leur voiture électrique sur lui. L'homme-lithium était heureux d'avoir trouvé sa vocation.

LES TONNEAUX FUIENT PAR TEMPS D'ORAGE

4 août

Ils se mirent tous à trembler en même temps. Ils vibrèrent de plus en plus fort jusqu'à ce que, soudainement, dans une cacophonie de « pop » retentissants, des jambes surgissent de chacun des tonneaux. Ils se démenèrent jusqu'à se tenir droit sur leurs nouveaux membres. Puis, ils s'enfuirent en courant à toute jambe sous les regards ahuris des vigneron.

EN SILENCE, DANS LE HALL
5 août

– Eh, mais qu'est-ce qu'on fait là ?

La petite fille apostrophait un de ses deux amis, celui qui les menait dans cet étrange endroit. Tous les trois avançaient discrètement dans un immense hall de pierre lisse, aux voûtes se perdant dans les hauteurs, et éclairé par d'innombrables bougies fixées à des chandeliers tombant d'un plafond invisible. Le premier se retourna, et répondit sévèrement :

– Chuuut ! On ne doit surtout pas se faire attraper ! Je dois faire quelque chose ici, c'est pour mon petit frère.

– Quoi ton petit frère ?

– Il va pas bien, il est malade. Là on peut faire en sorte qu'il aille mieux.

Les trois comparses rasaient les murs, se faisant encore plus petits qu'ils ne l'étaient. Malgré leurs efforts, leurs pas semblaient résonner à l'infini dans le décor vide. Ils étaient le seul mouvement dans la grande salle, même les flammes des lumières semblant immobiles.

Ils finirent par arriver au bout de la longue pièce.

Sur une estrade, dressé sur un pupitre, était disposé un lourd livre relié de cuir. Jetant des coups d'œil autour de lui pour s'assurer d'être toujours seul, leur guide se précipita. Trop petit pour le lire confortablement, il se saisit maladroitement de l'ouvrage et le déposa au sol. Il sortit un crayon à papier de sa poche.

– Regardez, c'est à la bonne page !

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je change ce qu'il va lui arriver.

Il raya un paragraphe avant de réécrire à côté. Il tirait la langue en s'appliquant.

– Fais attention à pas faire de fautes d'orthographe !

– Oui ça va, je sais écrire !

– Et dépêche-toi !

Ayant finalement terminé, les trois enfants replacèrent le livre sur son support. Dans la précipitation, il manqua de basculer et balança un peu avant de retomber en place en raclant le sol. Effrayés par le bruit, ils se pressèrent de s'enfuir au plus vite, en regardant autour d'eux pour être sûrs de ne pas se faire attraper.

Dans l'ombre d'un porche, derrière l'estrade, un homme frêle, chauve, vêtu d'une toge brune, les regarda partir. Lorsqu'ils furent sortis, il s'approcha du précieux livre. Il tourna quelques pages. Le Destin relut ce qui était prévu, vérifia que ce qui venait d'être écrit correspondait à ce qui était prédit.

LA PÊCHEUSE

6 août

Satisfaite, elle décida que l'endroit qu'elle avait trouvé conviendrait parfaitement. Elle posa son seau sur le sol moelleux, et s'assit au bord du nuage. Elle déploya sa canne à pêche, et fixa une fleur à l'hameçon. Enfin, elle jeta sa ligne dans le vide sous elle.

Elle bascula en arrière et s'étendit dans la matière cotonneuse. Elle patienta, longuement mais tranquillement. De temps en temps, elle fredonnait une petite mélodie, ou jouait avec les rayons du soleil à travers ses doigts.

Enfin, elle sentit sa ligne s'agiter. Alors elle se redressa. Elle s'empara de sa canne, et s'arc-bouta pour remonter sa prise. Elle réussit à attraper son premier petit rêve doux de la journée.

L'ARBRE ET LE BÛCHERON

7 août

Le bûcheron leva sa hache. Bandant ses muscles, il frappa le tronc en face de lui de toutes ses forces.

– Aaaaaaaah !

L'arbre cria en *la* deuxième octave, à la plus grande surprise de l'ouvrier. Il testa les autres autour de lui, qui poussaient un *do* troisième octave, un *si* quatrième octave...

Très rapidement, les opéras forestiers devinrent populaires au sein de la classe haute de la société. Mais aussi vite qu'ils apparurent, ils disparurent suite à la déforestation massive que cela entraîna.

LE DÉLUGE

8 août

Les peuples de la Terre avaient péché par trop souvent. La colère divine s'abattit sur le monde. Une effroyable pluie se mit à tomber. Elle dura un jour, une semaine, un mois, et continua encore, sans jamais s'arrêter. L'eau des rivières, des lacs et des océans se mit à monter, à gagner du terrain sur la terre ferme. Les populations horrifiées durent fuir leurs maisons et

s'éloigner des côtes, monter dans les hauteurs. Mais l'eau montait toujours.

– Poussez-vous, j'ai la solution.

Sous les regards ahuris, un grand serpent s'avavançait. Il ondulait lentement, mais avec détermination. Tous s'écartaient devant lui, le laissant passer. Il s'approcha de la berge, puis releva la tête pour s'adresser au ciel :

– Je comprends maintenant pourquoi je me suis entraîné si dur. C'était ce moment que j'attendais. Ma route m'a mené ici.

Seul le tonnerre lui répondit.

Il se pencha vers l'eau qui grimpait vers lui. Et alors, il se mit à boire.

Il but. Encore et encore. Son ventre se gonflait et se distendait, toujours plus grand. Il but pendant un jour, une semaine, un mois. Jusqu'à ce que le beau temps revienne, et alors il était devenu immense, gigantesque, tout rond, et son ventre élastique tendu à la limite de la rupture.

Il siffla de contentement avant de s'endormir.

VOIE LACTÉE

9 août

Allongé sur le sol, il contemplait le ciel nocturne. Il leva le bras, et fit machinalement mine de relier trois étoiles ensemble qui lui semblaient un peu plus rouges que les autres.

Sous ses yeux effarés, les trois disparurent. Le reste des astres se décala, et une réaction en chaîne se produisit. De nouvelles lignes s'effacèrent, les étoiles bougèrent une nouvelle fois, encore un alignement, puis...

Lorsque cela s'arrêta, la moitié des constellations avaient disparu, et les autres étaient bien chamboulées.

ÉTOILE FILANTE

10 août

Distraitement, il braqua une étoile avec ses doigts et fit mine de tirer dessus.

– NICE SHOT !

– SCORE +10

L'étoile tomba en laissant derrière elle une traînée filante, pendant que lui s'enfuyait en criant :

– C'est pas moi ! J'veus jure que c'est pas moi !

LES CHANTIERS DU BOUT DU MONDE

11 août

La charrette transportait des poutres de chêne de la première qualité. C'était une des innombrables livraisons en cours sur les chantiers du bout du monde. Les installations, anciennes, avaient besoin d'être massivement rénovées. Et vite, avant que le ciel ne s'effondre sur nous tous.

JARDINAGE

12 août

Elle sema la graine dans un pot, la recouvrit d'un peu de terre meuble, puis l'arrosa. Elle revint régulièrement pour vérifier l'humidité. Une petite pousse finit par apparaître, qu'elle choya délicatement.

Lorsqu'elle eut pris un peu de force, elle sortit le pot dans son jardin. Elle creusa un trou puis transplanta le semis. Enfin, elle arrosa. Elle vérifia encore l'humidité pendant quelques semaines, jusqu'à ce qu'elle la juge assez grande pour se débrouiller toute seule.

Régulièrement, elle venait l'observer. Elle prenait un livre et une chaise et s'asseyait à côté en fin de journée. Elle s'allongea

tout près pendant les chaudes soirées d'été, et vint la décorer pendant les froides journées d'hiver.

Quelques années à ce rythme. L'arbre avait poussé, il la dépassait.

Les premiers fruits apparurent. Elle amena un petit escabeau, grimpa dessus et tendit les bras au-dessus d'elle. Elle pouvait enfin récolter ses premières histoires.

MÉTRO BOULOT

13 août

Comme tous les matins, Marcus se rendait au travail. Après s'être soigneusement habillé, il sortit de chez lui. Il alla rapidement à l'arrêt de métro, qui était fort heureusement juste à côté. Il y retrouva des « collègues de quai », des personnes qu'il y croisait tous les jours. Il consulta sa montre, et satisfait de voir qu'il était bien à l'heure, attendit patiemment.

Lui et ses « collègues » se tenaient au milieu de la clairière. À l'exception du poteau d'arrêt, indiquant les horaires de passage, on ne voyait étrangement aucune infrastructure. Ils étaient juste alignés là, fixant la terre meuble devant eux.

Terre qui se mit à trembler.

De gigantesques pattes griffues percèrent le sol, suivies d'un long museau gris. Enfin, une taupe géante sortit, de la terre s'écoulant encore sur ses flancs. Elle portait un grand harnais sur lequel différentes personnes attendaient déjà.

Marcus s'installa avec les autres, et attendit que l'animal replonge dans ses galeries.

LA RÉPRIMANDE

14 août

– Qui a mangé le savon ?

La mère était penchée sur ses deux enfants, les mains sur les hanches. Face à son regard foudroyant, ils arboraient un air penaud.

– Si vous ne me dites pas qui l'a mangé, je vais devoir...

– Hic !

Sa fille l'interrompit avec un hoquet soudain. Mais ce ne fut pas une bulle qui s'en échappa, mais un papillon de feu. Sa mère soupira.

– Ah, je vois que tu n'as pas mangé que le savon...

– Burp.

Son frère à côté se mit à vomir des tas de jolies petites fleurs jaunes qui jetaient de petits éclairs scintillants.

BAD TRIP *15 août*

– Eh, mec, tu vas bien ?

Il ouvrit les yeux. Son chien le fixait, l'air inquiet. Il parla à nouveau :

– T'as pas l'air bien...

– Oh la la, mec, le bad trip que je viens de faire. C'était un monde où aucun animal pouvait parler, même toi tu faisais qu'aboyer !

LE FEU *16 août*

Dans la salle obscure, la silhouette avançait prudemment. Les rangées de colonnes s'alignaient, et masquaient son avancée par intermittence. Les ombres jouaient sur le sol et les murs, à partir de l'unique source de lumière au centre de la pièce.

Elle s'en approcha lentement. Sur une mince estrade de pierre trônait une flamme tremblotante. Celle-ci flottait à un mètre du sol, pas plus grosse que le poing.

Elle la fixa intensément du regard pendant un long moment, ses reflets brillant dans ses iris.

Finalement, elle monta sur la marche et s'avança vers la flamme. Résolument.

Alors qu'elle s'en approchait, le feu sembla prendre de l'intensité. Il monta et grandit. Lorsqu'elle arriva devant, c'était un brasier. Elle pénétra au cœur des flammes rugissantes qui l'accueillirent en leur sein.

Il ressortit de l'autre côté. Il avait changé. Il était. Surtout, sa silhouette était transformée. Il avait désormais un corps masculin. Ses traits étaient différents, mais on y reconnaissait pourtant le visage précédent.

Il était entré homme dans la flamme, et en était ressorti homme. Mais il avait pu abandonner une forme, une image qui ne lui allait pas, et en avait gagné une nouvelle, celle qu'il désirait, un reflet extérieur de ce qu'il avait toujours abrité en lui.

CHAMPIGNONS

17 août

Après le temps chaud vint un orage. La pluie martela le sol pendant de longues heures. Lorsqu'elle fut passée, les rayons de

soleil découvrirent tous les nouveaux champignons qui avaient poussé.

Y compris en plein milieu du village des Schtroumpfs.

– Oh non, encore une opération de densification urbaine !
Mais ça va bien, là !

EMBARQUEMENT

18 août

– Allez, on embarque tout ça ! Je veux qu'on ait quitté le port avant ce soir !

Le contremaître criait depuis son poste d'observation, poussant ses ouvriers à charger plus vite. En longues files, on les voyait amener de grandes caisses sur des chariots le long du quai. Elles étaient plus grandes qu'un homme debout, et s'additionnaient par dizaines dans la queue.

Les mains-d'œuvre, soufflant sous l'effort, les déchargeaient sur le sol de pierre. Lentement, ils les faisaient ensuite rouler sur des rondins et les montaient à bord. Une fois la caisse bien à plat sur la langue, ils la poussaient et la faisaient glisser dans le ventre de l'immense baleine qui attendait patiemment, accolée à la jetée.

FAILLE DIMENSIONNELLE

19 août

Les bruits de combat s'atténuèrent. Après un instant de silence oppressant, une femme au regard dur, engoncée dans une armure, apparut :

– C'est bon, on a sécurisé la faille. Vous pouvez aller la refermer.

Il se dressa d'un bond, se saisit de son matériel et se précipita, suivi par la guerrière. Il arriva devant une grande déchirure qui se dressait dans le vide. De chaque côté, on voyait très bien le reste du paysage au loin. Mais dedans la fissure, on n'observait que des tumultes bouillonnants. Ignorant les traces de combat, le sang au sol et les corps que l'on évacuait, il s'attela soigneusement à sa tâche.

– Allez, dépêchez-vous, avant qu'il y en ait un autre qui sorte. Croyez-moi, vous n'avez pas envie de faire face à une de ces horreurs.

– Eh, je fais mon boulot, hein. Faut utiliser du bon fil de soie, pour que ce soit bien solide, mais c'est pas facile de recoudre une faille. Vous avez pas envie qu'elle se rouvre dans deux semaines.



Elle soupira pour seule réponse. Le couturier continua son travail, concentré sur son aiguille.

– Et puis regardez. Entre chaque coup d’aiguille, je fais un petit nœud, là, comme ça. Si jamais, et je dis bien si jamais, parce que c’est un super fil de soie, très résistant, si jamais le fil casse à un endroit, eh bien toute la couture ne se défait pas grâce à ces petits nœuds. Par contre, c’est super long à faire.

RELOOKING

20 août

Elle enfila la veste en jean par-dessus sa mignonne robe rose. Aussitôt, ses cheveux s'allongèrent, un pantalon s'étala sur ses jambes, et ses ballerines grandirent en chaussures à grosses semelles. Elle l'enleva, et toutes les modifications se rétractèrent, et elle retrouva son apparence précédente.

À CŒUR PERDU

21 août

La plaine était obscurcie par la poussière de la bataille. On ne voyait pas à cinq mètres devant soi. Les corps tombés au combat apparaissaient soudainement, des ombres étalées au sol, trop nombreuses.

Mais au milieu de tout ça, on entendait ses lamentations.

Elle était affalée au sol. Sous elle se trouvait un homme, bien trop immobile. Elle pleurait son amour perdu, et ses larmes coulaient sur son torse puis sur le sol, se mélangeant en boue dans la terre et le sang.

Elle resta ainsi longuement.

Puis elle redressa brusquement la tête. Elle leva son regard fou vers le ciel. Elle s'adressa aux nuages, loin au-dessus.

– Vous ! C’est de votre faute ! Tout ça, c’est de votre faute !

Elle bondit sur ses pieds. Cherchant autour d’elle, elle aperçut une lance qu’elle se précipita d’arracher du sol. Elle la tendit derrière elle, courut rapidement quelques pas, et d’un mouvement ample et puissant, elle la lança.

Le projectile fusa en l’air. Il monta et monta encore, atteignit le zénith de sa trajectoire, mais il monta toujours. Résolument, il continua d’avancer dans le ciel, en direction des nuages massifs. Il semblait prendre encore de la vitesse, de manière impossible.

Enfin, il frappa le nuage le plus massif d’entre tous, qui noircit et explosa soudainement d’éclairs en tout sens, dans un fracas de fin du monde.

LA SKIEUSE

22 août

Elle avait le droit à ses vacances d’hiver, désormais. Il faisait plein soleil, mais elle s’habilla quand même chaudement, avec doudoune, écharpe et bonnet. Elle sortit dans son jardin. Là, elle chaussa des skis et rabaissa son masque.

Elle planta ses bâtons dans le sol. De ses mains libres, elle attrapa quelque chose dans sa poche. C’était une boule à neige. Elle l’ouvrit et la posa au sol. Soudain, elle se mit à trembler,

puis son contenu s'en échappa en grandissant rapidement. Bientôt, les montagnes se montrèrent à taille réelle devant elle, avec leurs pistes de ski.

REPLI
23 août

Il décida qu'il en avait assez. Il ne pouvait plus supporter toute cette pression, tout ce bruit, tout ce stress. Il se retira dans sa chambre, et se replia sur lui-même, dans un coin. Il s'enferma, se construisit sa coquille.

Ses parents, en allant le chercher dans sa chambre, ne trouvèrent qu'un œuf. Un très gros œuf, à taille humaine, dans un coin de la pièce.

Il y resta longtemps. À l'abri, sans voir ni entendre le monde autour. À se reposer. À penser à lui-même.

Enfin, un jour, il décida qu'il s'était suffisamment préparé. Doucement, il fendit sa coquille et la souleva.

– LA COUR DE JUSTICE DÉCONSACRE LE DROIT À L'AVORTEMENT – Dans un arrêté rendu aujourd'hui, la cour...

Rapidement, il rabaisa sa coquille et s'empressa de la recoller.

FEU DE CHEMINÉE

24 août

L'homme se frotta les mains engourdies par le froid. Il arrivait enfin chez lui. Il ferma la porte, et prit à peine le temps d'enlever ses bottes. Il se précipita à côté de sa cheminée, et soupira d'aise en sentant un peu de chaleur. Distraitement, il jeta une bûche dans le feu.

Elle en fut éjectée et il l'encaissa dans le ventre.

– C'est quoi ça ?! De l'épineux ?! Et puis quoi, encore ! Je veux du bon bois ! Donne-moi du chêne, du marronnier, du frêne à la limite !

LA VOYANTE

25 août

Elle referma la porte de sa tente. Le lourd tissu s'abaissa en coupant les sons du dehors. L'ambiance intérieure était capitonnée grâce aux nombreux coussins et tapis. Elle s'installa sur son tabouret, devant la table ronde. Au centre, sur son support, trônait une boule de cristal.

Elle se pencha dessus et observa. Au bout d'un moment, elle aperçut...

Elle aperçut, de dos, une femme vêtue de tissus colorés. Ses cheveux bouclés dépassaient de son châle, et des boucles d'oreille dépassaient de ses cheveux. Elle était assise à une table ronde. Au milieu de la table, trônait une boule de cristal, et dans la boule de cristal, on apercevait...

On apercevait une femme vêtue de tissus colorés...

L'INCENDIE

26 août

– Comme d'habitude, le feu est parti d'une cigarette. Avec la sécheresse, il s'est rapidement étendu, de là, à ici. Il a ensuite attaqué ces broussailles, qui ont vite flambé, et en même temps s'est étendu dans le sous-bois ici. Il a trouvé des résineux, et a suivi toute la ligne.

– Comme vous le voyez, ça a formé un pentacle. Un livre de rituels traînait. Bien évidemment, ça a invoqué des démons. Qui ont ajouté au chaos et aux flammes. À partir de là, c'est parti dans toutes les directions jusqu'à notre intervention.

– Comme d'habitude, une cause humaine, par inadvertance.

Les pompiers-exorcistes présents au débrief soupirèrent. C'était toujours la même chose, malgré les années de sensibilisation.

INCLUSIVITÉ ACUPUNCTURIALE

27 août

La porte tintinnabula doucement en s'ouvrant. Un employé l'accueillit.

– Bonjour monsieur, que puis-je faire pour vous ?

– Bonjour, euh... Je suis désolé, est-ce que vous acceptez les noirs ? Mon amie est dehors, et...

– Bien sûr monsieur, ici, nous croyons que l'acupuncture doit être ouverte à tous. Venez, suivez-moi, je vais vous installer.

Le couple entra et marcha derrière l'agent. Ils avancèrent et passèrent devant plusieurs cases où divers clients se détendaient sous des mains expertes.

Dans la première, un homme était allongé sur le ventre. Parfaitement détendu, il soupirait d'aise à chaque piqûre avec un sourire de contentement.

– Qu'est-ce que ?!

Dans la deuxième, un ours était allongé sur le ventre. Parfaitement détendu, il soupirait d'aise à chaque piqûre, avec un sourire de contentement.

– Ah, carrément !

Dans la troisième, un arbre était allongé. À chaque aiguille dans le tronc, son feuillage bruissait légèrement, et on arrivait à deviner le soupir implicite.

TRANSPORT FLUVIAL

28 août

Le capitaine de péniche patientait, renfrogné, accoudé à la lisse. Il faisait chaud, le soleil cognait, et les bœufs tiraient péniblement le bateau depuis le chemin de halage. La journée était d'un ennui pesant.

Il ruminait ses idées noires, lorsqu'il fut soudainement interrompu :

– Bougez ! Écartez-vous !

Surgissant en trombe au milieu des cris, un minuscule esquif qui faisait jaillir l'eau. Il y avait à peine assez de place pour une caisse à l'arrière. À l'avant se tenait un lutin, debout, qui criait pour qu'on le laisse passer. De sa main gauche, il tenait des rênes reliées à une demi-douzaine de saumons, bondissants et écumants, qui tractaient le petit bateau. De la main droite, il jouait du fouet qui claquait, retentissant dans l'air, exhortant son attelage à plus de vitesse.

Il fusa sous le regard éberlué du vieux capitaine, et fila vite au loin en criant :

– Ciao l’ami !

COUVRE-TÊTES

29 août

– Merci, passez une bonne journée !

La commerçante, petite et rousse, salua son dernier client avant de fermer sa boutique. Elle rangea et nettoya, puis ferma la porte derrière elle. Au moment de partir, elle troqua sa toque contre un haut de forme. Soudain, c’était un homme grand, brun, au regard perçant. Ses muscles tiraient sur le tissu de son costume.

Il partit d’un bon pas, sa canne à son côté.

Plus tard dans la soirée, il arriva chez lui. Il était quelque peu essoufflé. Il se reposa un instant, et nettoya ses vêtements de quelques frottements rapides. Avant d’ouvrir la porte, il échangea rapidement son haut de forme contre une casquette.

Dans l’entrée, c’est une vieille femme aux cheveux gris qui apparut, et récupéra le journal avant d’aller s’asseoir sur son canapé.

L'HORLOGE VIDE

30 août

Il se tenait derrière la caisse. Machinalement, il passa les articles de la cliente et annonça un prix d'une voix monotone. Harassé, il fixait la grande horloge, attendant que le temps passe. Trop lentement.

Il se sentait vide.

« Bip » faisaient les articles, comme depuis des années. « Au revoir » faisait le client, comme depuis des années.

La pression montait, lui écrasant les épaules. Et il regardait l'horloge.

Et il n'en put plus. Il sortit de derrière sa machine. Il ignora les gens anonymes et les collègues. Il avança juste sur l'horloge. D'un doigt, mécaniquement, il arrêta la grande aiguille.

Tout se figea autour de lui. Plus personne ne bougeait, plus aucun bruit, ni machine ni musique insipide de supermarché.

Il alla au rayon literie et prit un oreiller. Puis, il sortit du magasin. C'était pareil dehors, aucun mouvement, aucun son. Il marcha un moment. Il arriva sur une colline. Il trouva un arbre. Il posa son oreiller. Il s'installa, à moitié allongé, les mains derrière la tête.

FEUX FOLLETS

31 août

Il s'était assis sur une souche, faisant une pause dans sa traversée du marais. Il en profita pour regarder les feux follets. Tout allait bien jusqu'à ce qu'il se rende compte que les feux follets l'observaient en retour.

LÉGENDE TERRESTRE

1^{er} septembre

La légende raconte que Dieu créa la Terre, la Lumière et la Vie de notre monde. Harassé après tout ce travail, parce que c'était tout de même rudement compliqué, il s'allongea et s'endormit. La terre le recouvrit, la végétation colonisa la terre, et les animaux s'y installèrent. Nous autres, humains, sommes arrivés dessus, et avons bâti nos villes par-dessus.

Si tu creuses suffisamment longtemps, tu finiras par arriver sur son ventre, ou une jambe.

Mais un jour viendra le Ragnarök. La Fin du Monde. Le jour où Dieu se retournera dans son sommeil, mettant fin à toute vie et détruisant le monde entier.

SOUFFLANTE

2 septembre

Elle se pencha vers le sol et y planta une petite paille. Basculant la tête en arrière, elle prit une gigantesque inspiration, faisant tout trembler autour. Puis elle souffla, souffla, souffla dans la paille, les joues gonflées, le visage rougi par l'effort.

Devant, le sol commença à se soulever. Brusquement, il se déchira, des blocs de terre furent projetés.

Elle se tourna vers les autres :

– Et voilà, la nouvelle mine est dégagée !

POUR SE SOULAGER

3 septembre

Cela faisait maintenant trois jours qu'il marchait. Sa randonnée était éreintante, mais il en avait besoin. Tous ses muscles le tiraient maintenant, tant ses jambes que ses épaules fatiguées sous le poids de son sac.

Il continuait de grimper à flanc de montagne. Il était loin, désormais, de toute vie humaine. Entouré seulement d'arbres, de buissons, de rochers, et des animaux qui y résidaient.

Enfin, il se décida satisfait. Il posa son sac, et regarda autour de lui. De là où il était, il voyait toute la vallée, et les autres montagnes qui l'entouraient.

Il inspira à grand poumon.

Il cria d'un seul coup, sans avertissement. Il cria toute sa frustration, accumulée depuis trop longtemps, qu'il ne pouvait pas laisser échapper au quotidien. Il cria longtemps, et il cria fort. Si fort que les arbres plochèrent, en vague, de devant lui jusqu'au fond de la vallée.

Et de l'autre côté, sur l'autre montagne, les roches fissurèrent, craquèrent et s'effondrèrent, dans un fracas assourdissant.

AU MILIEU

4 septembre

Les deux camps s'affrontaient du regard, de chaque côté du champ. Les armées s'étendaient à perte de vue. Elles chargèrent, courant à toute allure l'une vers l'autre.

Lui se tenait au milieu, pile au centre. Il était complètement désarmé. Les bras étendus de chaque côté de son corps, s'interposant. Il les regarda avancer.

Il vit de la colère dans leurs yeux. Mais surtout, il voyait de la peur sur les visages de toutes ces personnes qui s'accrochaient à

leurs piques et à leurs fourches. Parce que personne ne voulait être là, au milieu des cris et du fracas, du sang et des hurlements, des morts à venir.

Lui non plus ne voulait être là. Il voulait juste dire stop à cette folie.

SCULPTEUR

5 septembre

L'artiste attrapa son marteau et son burin, et se mit à son travail. Penché dessus et concentré, il ignorait totalement ses commanditaires, leur tournant le dos. Ces dernières le regardèrent un moment, avant de discuter entre elles pour patienter.

Pendant de longues heures, les tapements de son travail se firent entendre au-dessus des voix calmes. Enfin, son travail terminé, il s'essuya le front et recula, portant un sourire satisfait.

Devant lui se dressait sa nouvelle sculpture sur flamme, une délicate danseuse rougeoyante et tremblotante.

MARE DE PELOUSE

6 septembre

Le soleil caressait doucement le jardin. Depuis les bordures, elle passait le râteau sur son carré de pelouse, enlevant soigneusement les feuilles mortes. Lorsqu'elle eut terminé, elle rentra brièvement à l'intérieur.

Elle ressortit en maillot et lunettes de bain, et plongea dans sa pelouse. Elle ressortit la tête, s'ébroua, et attaqua vigoureusement ses longueurs pour se réchauffer.

LES ABEILLES

7 septembre

La petite abeille bourdonnante s'approcha et se posa sur le rocher. Elle était faite entièrement de différents métaux. Elle commença à butiner goulûment le minéral.

Une fois son prélèvement terminé, elle décolla et s'en alla en direction de sa ruche. Petit à petit, on voyait de plus en plus de ses congénères. Le bourdonnement se faisait à chaque fois de plus en plus fort. Il grondait, menaçant, en arrière-plan.

En arrivant au plus près de la ruche, le bruit faisait trembler l'air. Sous les lentilles des abeilles de garde, elle pénétra à l'intérieur de la structure de métal. Elle rejoignit l'ouvrage

infernale sur lequel travaillaient les ouvrières. Se délestant petit à petit de sa récolte, elle continua de tracer des formes hexagonales.

Toute de silicium, l'IA de la ruche devenait petit à petit plus intelligente, à chaque agrandissement.

LES CANONS DE LA TOURMENTE

8 septembre

– BRANLE-BAS DE COMBAT !

L'agitation s'empara du navire. Les marins se précipitèrent en tout sens, sortant les équipements. Un groupe surgit de l'écouille en portant les munitions et courant vers les canons. Les hommes étaient bien entraînés, et très rapidement ils furent tous à leur poste. Le capitaine avait rejoint le pont de commandement.

– Navire ennemi à tribord, capitaine.

La remarque était de toute façon inutile. Tout le monde l'avait aperçu, qui se rapprochait, grossissant de seconde en seconde. La tension s'installa tandis qu'ils n'avaient rien d'autre à faire que d'attendre d'être à portée. Les regards étaient fixes et angoissés, comme toujours avant une bataille. Les minutes s'étirèrent, pesantes.

Enfin, il fut assez proche.

– FEU ! cria le contremaître.

Les servants de canon approchèrent les torches et allumèrent les mèches. Quelques secondes après l'ordre, la première détonation retentit.

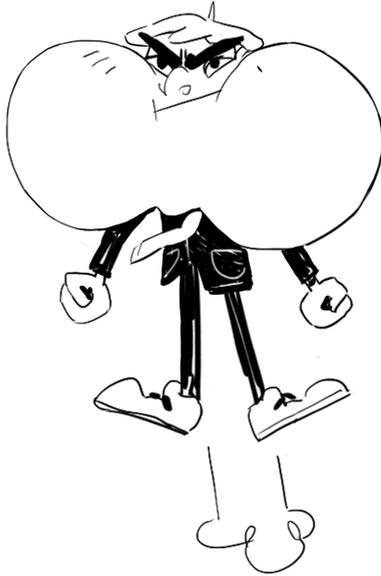
Le canon crachota et gronda. Il fut brusquement tiré contre la muraille, retenu par de solides cordages. En face, presque en parallèle, le vaisseau ennemi accusa le choc. Le bois fut arraché violemment de la coque, aspiré par le canon et rejeté en mer. Les autres tirs suivirent, et sur l'autre bateau des matelots décollèrent en hurlant avant de retomber dans l'eau entre les deux navires.

L'ennemi répliqua, sa propre artillerie ouvrant le feu.

IL EST GONFLÉ *9 septembre*

– Vous savez quoi, j'me barre.

Après sa tirade, il prit une grande inspiration puis ferma la bouche. Il gonfla ses joues, puis il souffla fort, si fort dedans, qu'elles continuèrent de s'agrandir. Tant et si bien que, telles deux ballons, elles l'emportèrent vers le haut et il s'envola.



ACCESSIBILITÉ

10 septembre

La femme se tenait debout à un pupitre, sur une estrade. Devant elle s'étalaient plusieurs dizaines de personnes, qui attendaient attentivement qu'elle commence à parler.

« Bonjour à tous.

Aujourd'hui, je vous présente le fruit d'une décennie de travail.

Évidemment, ce n'est pas un projet que j'ai mené seule. De nombreuses personnes ont été présentes, sans lesquelles rien n'aurait abouti.

Grâce à elles, je suis fière de vous présenter notre nouvel outil. »

Elle le sortit et le posa devant elle sur le pupitre. Il n'était pas immense, de la taille d'une main tout au plus.

« Nous apportons aux aveugles une nouvelle façon de percevoir le monde. Cet appareil se chargera de traduire les paysages en musique. Ils seront désormais capables de contempler le beau comme l'effroyable de la façon la plus adaptée pour eux. »

LE PETIT PARC

11 septembre

Romain marchait rageusement, tapant du pied sur le trottoir. Les larmes aux yeux, il serrait les dents, grimaçant. Il se sentait au bord de l'épuisement. Les dernières journées s'étaient accumulées, pesantes, et il n'en pouvait plus. Il rentrait chez lui après une journée de trop, prévoyant de juste s'effondrer chez lui sur son canapé.

Il passa le bureau de poste – toujours fermé, bien sûr – l'immeuble noir – encore une idée stupide d'un architecte perché – puis l'entrée du petit parc, et...

Attends, quel petit parc ? Y a pas de parc ici, normalement, les deux immeubles sont collés.

Plus de deux ans qu'il passait ici. Il n'y avait jamais eu de parc. Et pourtant, il devait bien se rendre à l'évidence. La grille d'entrée se trouvait devant lui, ouverte. Elle arborait un panneau qui portait sobrement le nom du parc. Littéralement, le petit parc.

Perplexe, il s'avança. Le chemin était en terre battue et filait étroitement, serré entre les deux bâtiments. De l'autre côté, il débouchait dans, eh bien, un petit parc. Bordé d'arbres et de buissons, il y avait simplement un peu de pelouse, et au milieu un chêne tordu. Fatigué, Romain décida de s'asseoir et de s'adosser au tronc.

Un rayon de soleil lui caressait la joue. Un oiseau pépiait de temps en temps. D'ici, il n'entendait plus les bruits de la ville. En fait, il ne la voyait même plus grâce aux arbres touffus autour. Il s'autorisa à l'oublier.

Il ne sut pas combien de temps il resta là. Il finit par rentrer chez lui, manger rapidement puis aller se coucher.

Le lendemain, il alla au travail. Il passa devant l'immeuble noir. Il ne remarqua pas de grille de petit parc, mais il n'y pensa pas. Il se sentait serein.

LES BRAQUEURS DE TEMPS

12 septembre

Dans un monde où le temps est une monnaie... Les personnes s'échangent des minutes, des heures, des jours, voire des mois de vie pour payer biens et services. Les ultrariches vivent depuis plusieurs centaines d'années. Ou peut-être plus ? Qui peut le savoir, à part eux-mêmes. Ils mettent à profit ce temps pour en accumuler encore plus. Pendant ce temps-là, les populations précaires vivent 40, 30, ou 20 ans...

Le couple, élégamment habillé, sortait du cinéma. Par la main, ils tenaient leur fils de même pas une dizaine d'années. Ils discutaient et riaient du film qu'ils venaient de voir. Voulant rentrer au plus vite, ils passèrent par une petite ruelle obscure.

Ils furent interrompus par un vieillard. Le dos courbé, la démarche arthritique, les vêtements miteux, la barbe broussailleuse, il tenait dans sa main gauche une canne pourrie. Et dans la main droite, il brandissait un revolver.

– Eh, vous là ! Donnez-moi du temps ! Tout de suite ! J’ai presque plus rien.

Il bégayait et avait du mal à articuler, par manque de dents. Il s’agita en postillonnant, se déhanchant bizarrement à cause de ses articulations limitées. Il brandit sa canne en l’air pour les haranguer :

– Allez, allez, plus vite que ça !

Quelques minutes plus tard, un homme ressortit d’un côté de la ruelle. D’un âge avancé, il portait des vêtements miteux et une barbe broussailleuse, mais se tenait fièrement le dos droit. De l’autre côté, un couple ressortit en tenant un enfant par la main. Quelques rides s’étaient creusées sur leur visage effrayé.

LES CORBEAUX

13 septembre

Une plaine désertique. Des nuages, gris, pesants. Dans le ciel, une nuée d’oiseaux noirs. Ils tournoient un moment, avant de plonger vers le sol. Ils se posent.

À côté du cadavre.

Ils se mettent à becqueter goulûment, en plein ventre, sous le regard du décédé.

– Eh, je suis là, hein.

Les volatiles ignorent complètement sa remarque et continuent de festoyer.

– Vous savez, c’est vraiment désagréable de se voir infliger ça, sans même être un minimum concerté.

Le cadavre pousse un soupir. S’il le pouvait, il hausserait volontiers les épaules. Mais bon, il est mort, après tout.

– C’est ça, allez-y, passez aux jambes. Pour ce que je m’en servais, après tout.

Il faut admettre que le spectacle de sa propre ingestion par des charognards n’est pas des plus plaisants. Surtout avec les bruits associés.

– Oh, mes doigts. C’est dommage, ils me servaient à jouer du piano.

Il est un peu morose. Un des corbeaux s’éloigne des autres. Il se tourne vers lui, et par là nous voulons dire son visage.

– Oui ?

L’oiseau se rapproche en bondissant.

– Qu’est-ce que tu me veux ?

Il se rapproche encore et le dévisage.

– Est-ce que... Tu m'entends ?

Paf. L'oiseau vient de donner du bec sur son œil. Et il insiste.

– Ah non, mais laisse ça tranquille ! Ouste ! Pccchhh ! Va-t'en !

L'homme a beau essayer de se débattre, un cadavre n'est que peu de choses face à un corbeau décidé. Ce dernier finit par gagner et repart avec sa friandise.

– Ah, bah super. Non seulement je ne peux plus rien faire, mais en plus je ne vois presque plus rien maintenant.

Il pousse un nouveau soupir. Il se sent bien seul.

TONY RENTRE ENCORE CHEZ LUI

14 septembre

Tony le lutin rentre chez lui. Le chemin est normalement agréable. Il faut passer le long du cours d'eau, traverser sur les rochers, marcher un peu à l'ombre et arriver au cœur du bois. Là, il salue ses voisins avant de faire le tour de son arbre pour en vérifier l'état, sortir ses clés et ouvrir sa petite porte.

Aujourd'hui, le cours d'eau est gelé, les pierres sont prises sous la glace et il faut parfois ramper pour ne pas glisser. Il fait froid, même au soleil, et le bois est silencieux. Ses voisins ne sont plus là, ils sont partis vers le sud, pour fuir les blizzards qui se

rapprochent et espérer trouver à manger. Et son arbre est mort, gelé jusqu'à la sève.

LE JOUEUR DE FLÛTE ET
LA JOUEUSE DE LUTH
15 septembre

Il se tenait d'un côté de la clairière. Au son de ses notes mélodieuses, ses vagues de rats couraient et s'agitaient en tout sens. C'était une danse un peu sauvage, mais néanmoins gracieuse, faite de tourbillons et de plongeons. La musique finit par s'arrêter.

En face, elle commença à jouer. Le pincement des cordes résonna, élégant. En rythme réagirent une foule de grenouilles, diverses et colorées. Leur danse était étrange et saccadée, les amphibiens sautant par-ci, par-là, au rythme de l'instrument. Et finalement, elle laissa sa place.

Il recommença à jouer, et ils échangèrent ainsi pendant un long moment. Leur troupe dansa tour à tour, et il sembla que, lorsqu'ils échangeaient très rapidement, rongeurs et amphibiens dansaient ensemble.

Finalement, ils posèrent leur instrument. Une voix proclama :

– Et le vainqueur de cette quatrième édition du tournoi des joueurs animaliers est...

CHAT-SSEUR

16 septembre

Simon le chat s'étira en bâillant. Le soleil se couchait et lui se levait. Il sortit tranquillement de chez lui. Il fit sa ronde en trotinant, le tour des jardins du coin.

Comme à son habitude, il se dirigea vers la petite mare. La tension monta comme il s'approchait. Il y avait là quelque chose qui le frustrait depuis un moment maintenant.

Un grand poisson se prélassait tranquillement dans l'eau. Il agitait doucement ses nageoires, et ne semblait nullement inquiet. Simon le guetta un moment, puis d'un coup lança ses pattes en avant. Rien n'y faisait, il n'arrivait pas à l'attraper.

Il ne s'était toujours pas rendu compte qu'il ne s'agissait que d'un reflet. Au-dessus de lui, dans les airs, le poisson se prélassait.

LE SOLEIL DE LANA

17 septembre

Elle était toute petite et toute menue. Maigre en réalité. Elle s'appelait Lana. Et actuellement, elle s'appliquait.

Elle s'appliquait parce qu'elle était en train de peindre. Elle peignait sur le mur de béton. Soigneusement, avec tout le sérieux d'une petite fille de huit ans. Insensible aux gouttes de peinture qui lui tombaient dessus.

Elle peignait un soleil. Lorsqu'elle eut fini, elle se recula, pleine d'espoir, en regardant le résultat de son travail. Qui commença à briller, doucement puis de plus en plus fort. Les rayons de son soleil lui caressèrent le visage pendant qu'elle le contemplait, l'air béat.

Au bout d'un temps, une heure peut-être, la lumière s'estompa. Enfin, elle s'éteignit complètement, et l'obscurité revint.

Lana se rassit, dans le noir. Dans le noir et dans la crasse de la petite pièce où elle séjournait, jour et nuit, sans fenêtre, ni sorties, ni visites.

ENCRE-TASTIQUE

18 septembre

Les enfants s'approchèrent de l'atelier, l'air à la fois inquisiteur et méfiant. Ils regardèrent l'artisan travailler, sans comprendre ce qu'il faisait. Celui-ci, concentré, mit un peu de temps à se rendre compte de leur présence.

Les apercevant, il leur sourit un instant. Une idée lui vint, alors il se détourna et fourragea dans son matériel.

Finalement, il sortit une sorte de grand aquarium qu'il posa devant eux. Il se saisit ensuite de son encrier et, leur faisant un clin d'œil, il lâcha quelques gouttes dans l'eau. Elles plongèrent en petits nuages noirs.

Pendant un instant, il ne se passa rien. Puis l'encre se condensa et prit la forme d'une petite danseuse qui, en apesanteur, offrit un spectacle aux enfants émerveillés.



CHÊNE LITTÉRAIRE

19 septembre

Elle s'approcha de l'arbre imposant. Elle caressa lentement le tronc du chêne littéraire. Elle inspira profondément, s'immergeant dans l'ambiance feutrée de la forêt.

Puis elle recula de quelques pas et se saisit de sa tronçonneuse. Dans un vacarme assourdissant, elle abattit l'arbre en quelques minutes. Elle s'assit sur la souche, et regarda l'intérieur du bois abattu. Elle lit les premières lignes avec un petit sourire satisfait.

Avant, on imprimait les livres sur le papier qui venait des arbres. Désormais, on en tirait directement les histoires.

LES DEUX OISEAUX

20 septembre

Alors, les Deux Oiseaux furent conçus. L'un était une colombe, blanche immaculée. L'autre était un corbeau, d'un noir d'encre. Ils étaient tous les deux grands, fiers et majestueux.

Quand la colombe étendait ses ailes et volait gracieusement, elle apportait le jour sur son passage. Mais le corbeau, à la trajectoire sinistre, la pourchassait, traînant la nuit derrière lui.

La chasse continue encore à ce jour, tout autour de la Terre, et ainsi les jours défilent.

RAVALEMENT

21 septembre

Rémi terminait de ranger son bureau. Il se dit qu'il était temps de se dégourdir les jambes, et il partit faire un tour dans le château. Il y avait peu de monde à cette heure-là, alors il ne croisa personne. En arrivant dans le hall, cependant, il aperçut Andréa.

Sous son chapeau vissé à son crâne, elle se tenait debout, l'air maussade. À côté d'elle, un dragon, à peu près de sa taille.

– Euh, qu'est-ce que tu fais ?

Elle ne tourna même pas le regard vers lui, et resta face au mur. Elle avait la main levée juste sous le menton de la bête à son côté. D'un coup sec, elle tira sur sa barbichette. Le dragon gémit avant de cracher, non pas des flammes, mais un flot de peinture qui s'étala sur le mur.

– Il a encore avalé mes potions. Ça lui apprendra.

ÉCLAIREURS ET REPÉRAGE

22 septembre

Romain et Lisa progressaient côte à côte. Les deux éclaireurs s'allongèrent, tapis dans l'herbe, avant de terminer de monter la colline. De là-haut, ils observèrent les positions ennemies.

– C'est pas très bon, tout ça.

– Oui, ils sont plus nombreux qu'on ne pensait.

– Ils avancent vite, aussi.

– C'est quoi, ça, là-bas ?

Romain regarda dans la direction du bras tendu. Il y avait quelque chose d'étrange, mais impossible de savoir ce que c'était.

– Je vais regarder, attends.

Il sortit sa longue-vue et la pointa dans la direction voulue, avant d'appuyer sur la gâchette. Quelque chose de tout petit en jaillit, en ligne droite, à toute vitesse. Elle s'arrêta beaucoup plus proche de ce qu'ils observaient : c'était un minuscule petit démon, qui s'empressa de manier le pinceau pour peindre ce qu'il voyait le plus précisément possible. D'un seul coup, il se fit tracter en arrière par un fil très très fin, quasi invisible, et ramener dans l'appareil.

Là, il plaça soigneusement son œuvre, ronde, au bout de la longue-vue.

– Ah, viens voir ça !

RIEN QU'UN RÊVE
23 septembre

– Qu'est-ce que... où suis-je ?

– Vous êtes dans un rêve, Votre Majesté, répondis-je. Et en même temps, un peu plus que ça.

Il flottait en face de moi, l'air confus. Ses habits étaient ternes, oubliables. Mais malgré tout, il portait quand même sa couronne. Il fit volte-face pour se tourner vers moi.

– Qui es-tu ?

– Cela n'a aucune importance. Ce qui est important, c'est que vous allez rêver. Et les rêves vous permettent de vivre de vous-même de nouvelles expériences. Ces expériences, nous les avons choisies. Ce sont les nôtres. Celle de votre peuple, Votre Majesté.

Je ne lui laissai pas le temps de répondre. Je n'en avais pas assez. Je levai la main, et je l'immergeai en moi.

Il vécut l'usine. Sur la ligne d'assemblage, il répéta en boucle les mêmes gestes, toute la journée. Toute la semaine. Toute l'année. Puis il vécut le mal de dos, mais de toujours aller travailler. Jusqu'à ce que la douleur devienne atroce, insupportable, alors c'est l'arrêt. Mais trop vieux, trop abîmé, il vécut l'abandon. Il vécut la pauvreté, le froid l'hiver, les repas monotones. Il vécut la misère, seul, dans la douleur de son dos torturé, le déclin. Et la mort, vingt ans avant d'autres.

Il vécut les nuits trop courtes. Il vécut les horaires décalés. Il vécut les poumons qui toussent du sang. Il vécut les factures qui s'accumulent. Il vécut le stress. Il vécut la solitude, le

dégoût, le rejet. Il vécut le travail méprisé. Il vécut le désespoir. Il vécut la mort. Il vécut le suicide.

Le Roi se réveilla brusquement en criant. Ses draps étaient trempés de sueur. Il regarda autour de lui, en essayant de se raccommoder à sa réalité.

SALLE DE SHOOT

24 septembre

– Et ils sont nombreux, là-dedans ?

L'inspectrice regardait autour d'elle, l'air sévère. Athlétique, d'une carrure imposante, on ressentait son assurance et sa compétence. Elle montait un petit escalier, suivant la gérante, beaucoup plus discrète, qui lui répondit :

– Ça dépend des jours. Aujourd'hui c'est plutôt calme, ils sont moins d'une dizaine. Parfois, on grimpe à plus d'une vingtaine.

Elles entrèrent dans la pièce, plongée dans une semi-obscurité reposante. On voyait du premier coup d'œil qu'elle n'était pas assez grande pour deux dizaines de personnes. Six ou sept étaient assises ou allongées sur des fauteuils. Elles avaient toutes les yeux clos et la tête en arrière, et la respiration lourde.

– Et vous les accueillez, pour faire ça ?

– Ils ne sont pas obligés de le faire, parfois ils se contentent de discuter avec nous. Mais oui, sinon ils viennent se droguer ici. Où on peut garder un œil sur eux. Les aider à se réveiller, après, et à revenir à la réalité. Les soutenir, aussi, parce que la rechute est dure.

– Si elle est si dure que ça, pourquoi est-ce qu'ils recommencent, alors ?

La gérante lui renvoya un regard étrange, qu'elle ne sut pas interpréter. Elle alla à une des petites tables, et en récupéra un petit cristal. Elle lui montra : il luisait par intermittence.

– Vous savez ce qu'ils voient avec ça ? Ils voient la vie de quelqu'un d'autre. Quelqu'un comme vous. Peut-être même la vôtre, on ne sait pas à l'avance. Quelqu'un de riche. Qui n'a pas peur de ne pas avoir assez à manger, qui peut s'acheter des cadeaux et en offrir. Qui ne souffre pas du froid, du stress, de la fatigue. Mais ça ne dure pas longtemps, c'est une échappatoire très limitée. Alors ils se réveillent. Et ils ont faim, et ils ont froid, et ils ont peur. Et ils ont honte, aussi. Parce que ça leur a coûté cher, et après ils doivent rentrer chez eux, dans leurs familles. Et ils se rendent compte qu'à cause de ça, ils auront encore plus faim, et leurs enfants aussi. Mais ils ne peuvent oublier ce qu'ils ont vécu. Ils y pensent, et ils y repensent. Et comme ils ne

supportent plus la honte, et le stress, et la faim, et le froid, ils reviennent, et ils en reprennent.

Ils recommencent, madame l'inspectrice, parce que c'est leur seul moyen de vivre votre vie, une vie normale.

LA ROBE
25 septembre

Elle s'avança sous le regard des autres invités. Tous l'admiraient. Elle resplendissait, elle imposait, mais surtout sa tenue impressionnait. C'était une robe flamboyante d'oiseaux – volontaires, bien sûr – qui la paraient d'une multitude de couleurs. Les plumes suivaient élégamment ses mouvements.

Évidemment, un plaisantin voulut lui jouer un mauvais tour. Le bang d'un bouchon qui saute effraya les oiseaux, qui s'envolèrent précipitamment. Elle sourit, parce qu'elle l'avait prévu, et tournoya un instant : tous purent voir sa nouvelle tenue, un combi-short plus décontracté. Fait de lézards bien accrochés à elle.

PÊCHE AU SOLEIL
26 septembre

Armel arriva dans le dortoir obscur et minuscule. Il enfila sa tenue de protection. Elle était trop grande pour un enfant de douze ans, mais il avait l'habitude. Tous les soirs, il venait la mettre. Ensuite, il ressortit dans le couloir et se dirigea vers l'escalier raide et métallique au bout, traînant un grand sac qui tintait en bougeant. En haut, il poussa la trappe.

Il se retrouva dehors, sur le toit battu par les vents. Le soleil brûlant dardait ses derniers rayons, agressifs. Les rafales essayaient de le décrocher de la plateforme et de l'éjecter, de le propulser vers un sol qu'on ne voyait même pas.

Rapidement, il se dirigea vers les attaches qui retenaient les filets. Il les tira, rapidement mais de manière très régulière, afin de ne pas en décrocher ses prises. Lorsque le premier arriva, ce qu'il enserrait en son sein étincelait. Armel sortit un bocal de son sac et le récupéra dedans.

Il fit de même avec tous les autres filets, et les attacha soigneusement au sol, afin que le vent de la nuit ne les arrache pas. Il redescendit, avec sur l'épaule, son sac de bocaux, désormais remplis.

Il repassa la trappe et l'escalier. Il allait désormais devoir descendre et livrer les rayons de soleil en bas, dans les profondeurs de la ruche.

ASTREINTE
27 septembre

Romarc buvait tranquillement un chocolat chaud en lisant un livre, assis sur son fauteuil, devant un bon feu de bois. Son chat ronronnait à côté, sur le tapis. Il prit une gorgée avant de tourner une page.

– VOUS ÊTES D'ASTREINTE. VOUS ÊTES MOBILISÉ SUR UNE URGENCE. VOUS ALLEZ ÊTRE TÉLÉPORTÉE.

La voix désincarnée avait retenti soudainement et fortement dans la maison. Elle fut suivie d'un « ziouup ».

Romarc réajusta ses lunettes et posa sa tasse. Il jeta un regard derrière son épaule. Sa femme avait encore été téléportée alors qu'elle était aux toilettes.

CONNEXION

28 septembre

La pièce était vaste et silencieuse. Semi-obscur, elle n'était éclairée que par quelques lampes tamisées intégrées au plafond. Les murs, le sol, toutes les surfaces étaient lisses. Des dizaines et des dizaines de gros câbles arrivaient par les côtés, et cheminaient vers le centre. Ils s'enfouissaient alors dans la machine qui y trônait, et qui arborait quelques LED qui devaient signifier quelque chose. Un fauteuil y était intégré.

Johanna se dirigeait droit vers lui. La porte derrière elle se referma dans un glissement feutré, avant un « clac » sonore qui signifiait le verrouillage de l'entrée. Pendant un moment, on n'entendit que le bruit de ses pas alors qu'elle avançait. Puis, ce fut le crissement de la matière synthétique du fauteuil quand elle s'assit dessus.

Elle se saisit du casque qui était posé à côté d'elle et relié à la machine. Elle le posa sur son crâne. Enfin, elle se posa en arrière, contre le dossier, avant d'appuyer sur un bouton sur l'accoudoir.

Une LED se mit à clignoter un moment. Puis, elle devint fixe.

Johanna se raidit. Un afflux soudain d'informations inonda son cerveau, submergeant tous ses sens, pendant qu'elle se

connectait aux sensations de la ville. D'un seul coup, elle ressentait la pesanteur de toute une cité. Elle sentait d'innombrables personnes lui marcher dessus. Elle sentait le vent souffler et balayer les rues. Elle sentait les bâtiments frémirent. Elle sentait l'eau la traverser. Elle sentait les arbres respirer et plonger leurs racines en elle.

Elle eut un soupir de contentement, et se relâcha complètement.

L'ARMÉE DES PINOCCHIOS

29 septembre

– Mes frères ! Notre heure est venue ! Nous ne nous laisserons plus marcher sur les pieds ! Nous sommes les Pinocchios, et nous nous défendrons !

L'armée de marionnettes l'acclama en chœur. Galvanisés, ils chargèrent en hurlant, et lancèrent leurs chevaux de bois au triple bascule.



LA GROSSE BOULE DE GAZ *30 septembre*

La lourde canicule pesait sur les épaules de tout le monde. Les ardents rayons de soleil frappaient les gens exténués par la chaleur. L'un d'eux s'écria :

– J'en ai marre !

Avant de se saisir de son arc. Il banda et décocha une flèche qui grimpa haut dans le ciel, droit vers le soleil. Elle le heurta et le perça, alors il se mit à se dégonfler brutalement en virevoltant follement dans les airs.

MONUMENT LUTIN

1^{er} octobre

Sur le plateau s'étendait un vaste champ de briques. Posées à la verticale, comme de très nombreux poteaux rouges. À l'est, elles étaient plutôt petites, mais elles grandissaient en allant vers l'ouest.

Là, au bord de la falaise, des lutins ahaïaient en tirant leur dernière œuvre – une grande brique récupérée sur un chantier à Toulouse. Ils finirent par la dresser, et ils s'estimèrent enfin satisfaits. Leur monument au soleil était terminé.

UNE HISTOIRE DIFFÉRENTE

2 octobre

De nombreuses personnes avaient obtenu la capacité de lire les souvenirs des animaux. C'était un don parfois utile. D'autres, plus rares, pouvaient fouiller la mémoire des plantes.

Joo-Hin, lui, pouvait voir les souvenirs des pierres.

C'était une compétence différente. Face à un morceau de granit, il posa la main dessus et ferma les yeux. Il se laissa emporter. Il vécut la naissance de la roche, sortant de la lave sous la croûte terrestre. Suivit tout un temps où elle était simplement sous terre. C'était une période longue, très longue, des échelles de temps inimaginables. De temps en temps, en flash, passaient des espèces vivantes souterraines, ou un tremblement de terre.

C'était en réalité la majorité de la vie du rocher. Mais vint un temps où, soudainement, elle se découvrit. Il vécut la sensation de l'air frais qui atteint une pierre cachée depuis des millions d'années. Puis les mouvements de terrain, plus nombreux, plus fréquents. Et l'érosion, rapide à cette échelle.

ORCHESTRE NIMBOLOGIQUE

3 octobre

Agitant sa baguette, le chef d'orchestre menait ses musiciens. Les bois prenaient la majeure partie de la mélodie, et le nuage sur lequel ils étaient installés dérivait paisiblement, haut dans le ciel.

D'un geste, il lança les cordes frottées, qui se joignirent à l'œuvre. Alors, en accord avec les sons tristes et nostalgiques, le nuage s'abaissa lentement. La descente dura un moment.

Et soudain, les cuivres attaquèrent. Le nuage grandit, vigoureusement, il se teinta de gris et de noir. La mélodie bondissait, féroce et déchaînée, et, en rythme avec le tonnerre des instruments, la foudre s'abattit au sol.

MAGE OUVREUSE DE CHEMIN

4 octobre

Anne était mage ouvreuse de chemin. Son travail consistait à tracer la route qu'on lui confiait, et ses sorts créaient la voie derrière elle. Elle avait plusieurs niveaux de prestation :

- Niveau 1 : Derrière elle, la végétation s'écartait, et le sol se découvrait, formant un sentier de terre battue. En option, ou quand elle se sentait généreuse, des panneaux étaient ajoutés pour éviter au voyageur de se perdre dans les broussailles.
- Niveau 2 : Cette fois, le sol se révélait sur plus d'un mètre de largeur, et les plantes s'orientaient sur les côtés de manière à ne pas revenir tout de suite sur le chemin.
- Niveau 3 : Une route de plus de deux mètres de largeur, avec graviers, et panneaux de virages dangereux.

Mais là, c'était une commande de niveau 4. Sur son passage, la végétation était repoussée loin sur les côtés. L'herbe se rétractait

sur quatre mètres de largeur. Puis, enfin, un pavage poussait et fixait la voie en dur et pour longtemps. Des poteaux grimpaient de temps en temps sur les côtés, et des lanternes tombaient dessus avant de s'y balancer.

Elle continua son chemin pendant plusieurs jours, sur des dizaines de kilomètres. Le matin du sixième et dernier jour de son périple, elle avança d'un bon pas, pressée de terminer et de se reposer à l'auberge.

Mais au soir, elle dut se rendre à l'évidence. Elle avait raté la ville, qui n'était même pas en vue. En fait, elle était même à vingt kilomètres au nord, bien loin de là où elle avait dévié.

UNE HISTOIRE DE TEMPS QUI PASSE

5 octobre

Johann s'essuya le front avec son t-shirt. Il transpirait à grosses gouttes sous l'effort. Le jeu reprit, et il courut pour attraper le ballon de basket qu'on lui envoyait. Il continua ainsi pendant une petite heure, luttant avec et contre ses partenaires de jeu. Finalement, la partie prit fin et chacun se salua avant de partir par petits groupes.

Johann sortit du terrain et se dirigea vers les bancs installés dans le parc, autour. Il souffla un bon coup et s'étira. Puis, il regarda

sa montre. Elle n'avait pas l'air très luxueuse, ni même très moderne. En fait, son verre était même manquant. Et elle n'était pas à l'heure. Et elle n'avancait pas.

Johan inséra son doigt à l'intérieur, et poussa les aiguilles en avant.

Les traits ridés, le dos courbé, c'est un Johann âgé qui s'assit sur le banc. Il resta là, simplement, regardant le temps passer.

À un moment, il aperçut un groupe d'enfants courir vers les jeux. Il sourit, avant de se ressaisir de sa montre et d'en pousser les aiguilles à l'envers.

C'est un Johann même pas adolescent qui se précipita pour rejoindre ses nouveaux amis en riant.

VOUS PRENDREZ BIEN UNE POMME

6 octobre

La vieille femme, courbée, était vêtue d'un grand manteau noir à capuche. Son grand nez crochu en dépassait à peine. Elle s'adressa à la jolie jeune femme :

– Allons ma belle, vous goûterez bien une de mes pommes ?
Leur couleur n'a d'égal que leur goût ! Allez, ça me fait plaisir !

Elle lui fourra un de ses fruits rouge vif dans les mains. L'autre accepta de bon cœur. Sous le regard avide de la vieille, elle porta la pomme à sa bouche et mordit à pleines dents. Aussitôt, elle se sentit bizarre, et son corps se mit soudainement à s'envoler ! Elle n'était plus soumise à la gravité !

– Hi hi hi !

La vieille partit en ricanant, fière de son mauvais coup, pendant que la jeune femme se débattait en planant dans les airs et en appelant à l'aide.

LE RÉSEAU DE SURVEILLANCE MÈRE-GRAND *7 octobre*

– Allo ? C'est Michèle. J'en ai un devant moi !

La vieille femme, courbée et ridée, tenait une canne de sa main gauche. Et de sa main droite, elle avait sorti un énorme talkie-walkie, une antiquité, dans lequel elle venait de parler. Il grésillait.

– Ah mince, alors, j'ai encore oublié d'appuyer sur le bouton. Allo ? C'est bon, vous m'entendez là ? Je disais que j'en ai un devant moi, je suis au parc République, il approche des jeux pour enfants.

– C’est toi Michèle ? C’est Cerise. On confirme le contact. Tu viens bien prendre le thé jeudi après-midi ?

Une autre voix chevrotante venait de lui répondre, étouffée par le contact radio, et dont le volume changeait constamment.

– Oh oui, c’est vrai. J’amènerai des petits gâteaux, tu sais...

Pendant qu’elle continuait sa discussion, d’autres personnes arrivèrent au parc. Par l’entrée nord, le bus s’arrêta. Djamila en descendit, canne à gauche et sac à main à droite. Sur une des deux entrées ouest, deux mamies arrivèrent en papotant gaiement : Huong et Sarah. Deux autres sacs à main.

Discrètement, elles se placèrent de part et d’autre de l’aire de jeux.

La radio grésilla à nouveau :

– Cible repérée, il est derrière le buisson d’hortensias. Il faudra que j’en prenne pour faire une bouture.

Le duo se dirigea droit vers le buisson et l’ombre cachée derrière. « Clic – clac » faisaient leurs chaussures sur le sol. Au dernier moment, juste avant qu’elles n’arrivent dessus, une bête en jaillit ! C’était un Grand Méchant Loup ! (un GML dans le Petit Lexique officiel du RSMG) Il crut pouvoir s’échapper, mais il n’avait pas remarqué Djamila qui arrivait de l’autre côté,

la canne subtilement bien placée. Il trébucha dessus et s'étala de tout son long. Il voulut se relever, mais c'était trop tard, une pluie de coups de sac à main s'abattit sur lui lorsque les trois vieilles le rattrapèrent.



Finalement, le GML n'eut d'autre choix que de fuir la queue entre les jambes, après avoir promis juré que plus jamais il ne reviendrait tenter un mauvais coup par ici. Encore une victoire pour le Réseau de Surveillance Mère-Grand !

L'AÉRIEN LUTIN

8 octobre

Les aviateurs s'équipèrent sur la base aérienne. Ils se vêtirent de chauds manteaux de cuir de grenouille et de lunettes de vol. Ils mirent également gants et bonnets. Ils sortirent ensuite du bâtiment pour se diriger vers la piste de décollage.

L'attelage les attendait. Six corbeaux piaffaient d'impatience, alignés deux par deux. Solidement harnaché, une sorte de traîneau suivait. C'est là que les lutins montèrent et s'attachèrent. Une fois prêts, ils demandèrent l'autorisation de décoller.

Au signal, ils lancèrent les corbeaux en avant. Ils commencèrent par sautiller, pour initier le mouvement du traîneau. Quand il se mit à avancer, ils battirent alors violemment des ailes. Rapidement, les oiseaux furent en demi-suspension au-dessus du sol, luttant contre la gravité. Le traîneau décolla plusieurs fois avant de retomber et cogner brutalement le sol. Finalement, alors que la fin de la piste approchait dangereusement, il fut arraché du sol et emmené dans les airs.

L'attelage prit de la vitesse et s'éloigna rapidement dans les cieux.

TRAIN LUTIN
9 octobre

Joaly flemmardait tranquillement sur le haut de la colline, mâchonnant une herbe, les bras croisés sous la tête. Elle n'avait rien à faire, et entendait que ça continue comme ça le plus longtemps possible.

Étrangement, il lui sembla commencer à entendre du bruit, dans ce coin perdu. Ça grinçait au loin. Le son, lointain, se rapprocha de plus en plus. Au bout d'un moment, elle distingua des voix par-dessus.

– Hisse-oh ! Hisse-oh !

Elles se rapprochèrent également, dissimulées dans la pente de la colline.

– HISSE-OH ! HISSE-OH !

Soudainement déboulèrent une vingtaine de lutins et lutines sur des vélos, en rang par deux. Ils étaient montés sur des rails dissimulés sous les herbes hautes. Ensemble, ils tractaient un convoi chargé à ras bord de caisses et de sacs. Le tonnerre des roues sur les rails passa en trombe devant Joaly qui les regarda passer, interloquée.

LES BOTTES DE SEPT LIEUES

10 octobre

Jonathan était ravi de ses toutes nouvelles bottes de sept lieues. Il sortit du petit magasin, un grand sourire aux lèvres, et se dépêcha de les enfiler pour les essayer. Malheureusement, elles étaient défectueuses, et il se retrouva à trébucher sur sept lieues, ce qui, il faut l'admettre, était plutôt douloureux.

LA VÉRITÉ SUR L'UNIVERS

11 octobre

Les initiés connaissent la Vérité. Ils savent que le Big Bang est en réalité l'Arrivée du Chat Cosmique dans le Panier de Balles de Jeux. Depuis, les Balles-planètes culbutent dans le cosmos. Mais ce qu'ils redoutent le plus, c'est le Jour du Coup de Patte, quand le Chat Cosmique s'intéressera à nouveau à la Balle Terre et viendra jouer avec.



OBJET DE POUVOIR

12 octobre

Valéria pénétra dans la pièce somptueuse, un peu hésitante, comme à chaque fois. Les lourdes décorations, les meubles en bois précieux, les dorures... Tout était intimidant pour une humble servante comme elle. Elle s'empressa de remplir sa fonction, c'est-à-dire tout nettoyer soigneusement.

Cela lui prenait un certain temps. Son travail devait être impeccable, aussi était-elle très concentrée. À un moment, cependant, après avoir terminé une commode, elle leva les yeux sur la vitrine au fond de la salle.

Là, derrière la vitre, se trouvait la couronne royale.

Fascinée, elle ne pouvait plus en décrocher le regard. Plus qu'un symbole, c'était surtout l'objet qui concentrait les pouvoirs de la reine. Ceux qui lui avaient permis d'effondrer les murailles ennemies pendant la guerre des trois cents jours, ou d'arrêter la mer pendant l'inondation de la région sud.

– Je sais ce que vous vous dites.

Valéria sursauta en entendant la voix derrière elle. Elle se rendit compte qu'elle était juste devant la vitrine, s'étant avancée sans s'en rendre compte. Elle s'éloigna précipitamment et se retourna.

La reine se tenait devant elle. Sa seule présence, dominée par sa carrure et son assurance, était imposante.

– Vous pensez à ses fabuleux pouvoirs. Ces pouvoirs magiques que l'on montre au peuple, la puissance de détruire ou de protéger.

En parlant, elle se rapprochait du meuble où reposait la couronne. Elle tourna la tête et lui sourit un instant, avant de fixer à nouveau l'objet.

– Mais, voyez-vous, la réalité est très différente. Oui, quand je la porte, je suis capable de briser la roche à main nue, si je le souhaite. Mais ce n'est pas grâce à la couronne. Elle n'abrite en fait aucun pouvoir, ou très peu. C'est la foi du peuple qui fait tout. On fait de grandes cérémonies, de beaux discours. Mon couronnement était magistral, afin que vous renouveliez votre croyance en cette couronne. C'est de là que vient ce pouvoir, cette force qui me permet de plier le monde à ma volonté, quand cela est nécessaire. Mais la couronne n'est rien, rien de plus qu'un catalyseur. À peine assez magique pour transmettre toute cette énergie à son porteur.

Elle fit une pause, en regardant au loin. Valéria n'osa pas dire quoi que ce soit, se contentant d'attendre.

– Ce n’est même pas la vraie couronne. On l’a refaite par trois fois, déjà, et on la refera encore. La dernière fois, c’était pendant le Grand Incendie du château. Elle avait tellement chauffé qu’il n’en restait plus qu’une tache d’or dans un coin.

La reine rumina encore pendant un moment. Finalement, elle se détourna, en murmurant :

– Quand on pense qu’il suffirait que l’on arrête d’y croire pour que cela ne fonctionne plus...

* * *

Écrit pour l’atelier « Un objet de pouvoir » de mon groupe d’écriture

BOTTES DE SEPT LIEUES

13 octobre

Jeannot, assis sur le sol, luttait pour enfiler ses bottes de sept lieues. Il s’arrêta assez soudainement, l’air hésitant. Il regarda son meuble à chaussures. Devait-il vraiment mettre ses bottes de sept lieues ?

Et pourquoi pas ses baskets de sept lieues ? Il y avait moins de maintien, mais elles étaient plus confortables. Il aurait pu choisir ses chaussures de randonnée de sept lieues, mais elles

n'étaient toujours pas faites à son pied et lui cisaillaient un peu la cheville.

Les claquettes de sept lieues, il avait déjà essayé, c'était plutôt risqué. On trébuchait trop facilement avec. Il ne comprenait toujours pas pourquoi il avait pris des chaussons de sept lieues, leur utilité était tout de même assez limitée. Les espadrilles de sept lieues, c'était pas si mal, mais il avait un peu trop de route à faire aujourd'hui.

Continuant de fouiller, il tomba sur ses gants de sept lieues. À utiliser en marchant sur les mains.

LES MÉMOIRES

14 octobre

Le vieil homme, assis à son bureau, éclairé uniquement par une chandelle, grattait furieusement sa plume sur le papier. Il écrivait nerveusement, griffonnant à toute vitesse.

C'était ses mémoires qu'il étalait. Il transférait ses souvenirs sur ses feuilles. Au fur et à mesure que les phrases et les mots se découvraient, ils s'effaçaient de son esprit. Et, avec eux, sa culpabilité.

JACK LE CONSOLEUR

15 octobre

C'est l'histoire extraordinaire de Jack le Consoleur. La nuit, il met son pyjama, une cape et un masque, grimpe sur son tricycle et bourre son panier de doudous et de peluches. Dans le noir, il fait le tour des rues de la ville et discrètement rentre dans les mauvais rêves des enfants pour les apaiser.

Patatras ! Il a eu un accident ! Son tricycle est tout tordu et ses peluches déchirées prennent l'eau !

Qui consolera Jack ?

* * *

Écrit pour le concours de mon magasin de jeux de société « C'est l'histoire extraordinaire » où un participant tiré au sort gagnait le jeu « Une histoire extraordinaire » (je n'ai pas gagné).

UNE CERTAINE IDÉE DE LA MINE

16 octobre

Dans la mine, à des centaines de mètres sous terre, les hommes et les femmes ahaiaient en travaillant. Ils faisaient jouer leurs muscles en levant les bras et frappant la pierre de leurs pioches. Ils n'étaient éclairés que de quelques lanternes, protégées par leur fin grillage contre les coups de grisou.

Là, Jade montra à un novice ce qu'ils cherchaient. Elle brandissait un caillou à la lumière :

– Tu vois ça ? Ça c'est une idée. Il n'y en a pas beaucoup, et la plupart sont comme celles-ci, plutôt petites. Elle a l'air de rien, comme ça, mais dehors ils savent la raffiner, en faire une idée travaillée. C'est ça, notre boulot, trouver ces idées brutes.

VOISINAGE ONIRIQUE

17 octobre

À l'étage, le rêve de Thomas, traverser la Manche en nageant, débordait dans le rêve de Matéo, juste en dessous, où il pleuvait à verse sur son pique-nique autrement fort sympathique.

AU PIED DU MUR

18 octobre

Aude rentrait chez elle, épuisée par sa journée de travail. Elle enleva ses chaussures et fit mine de les jeter, lorsqu'elle aperçut quelque chose :

– Qu'est-ce que... Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Sous ses yeux, trois souris reposaient près du mur, et plus étrange, elles ne s'enfuyaient pas. Elle se pencha pour les examiner, et les rongeurs l'ignorèrent superbement.

Elle remarqua qu'elles étaient attachées. Il y avait même un petit bol d'eau devant elles !

Entendant du bruit, elle observa le mur de plus près. Elle repéra un trou assez grand par lequel elle jeta un regard. Un bar ! Un bar minuscule, avec des tabourets minuscules, et des verres encore plus minuscules. Et là, des gnomes, tout petits, accoudés sur le comptoir, en train de philosopher sur la vie et le travail.

L'ARBRE AUX HISTOIRES

19 octobre

L'enfant passait ses journées sous l'arbre. Ou dans l'arbre, quand il grimpait et s'installait sur une branche basse. Il lui suffisait de cueillir les histoires sur les branches, et de s'y perdre quelques heures, avant de changer pour une autre. Il ne se sentait nulle autre ambition que d'en profiter tant qu'il y en avait de nouvelles.

LE JOURNAL

20 octobre

Il faisait nuit, il faisait froid, il pleuvait dehors, et elle était censée dormir. Mais discrètement, sous sa couette, elle sortait son journal. Elle l'ouvrit à la page du 6 mai. Les feuilles

illuminèrent le petit espace, et les doux rayons d'un soleil de printemps vinrent lui caresser les joues.

TRAVAIL DE SAPE *21 octobre*

L'armée finit d'installer ses campements autour des fortifications adverses. Les guetteurs étaient en place, des murets de bois installés et prêts à être avancés, les machines de guerre montées. Ils attendirent le lever du soleil pour lancer l'assaut.

Les trébuchets, catapultes et mangonneaux rentrèrent en action les premiers, envoyant de lourdes pierres sur les murailles adverses. Peu après, les beffrois commencèrent à avancer pesamment, sous la riposte. Les archers les suivaient de près, et dès qu'ils furent à portée, commencèrent à décocher flèche après flèche. Le bélier s'avança également.

Mais tout ceci n'était qu'une diversion.

Pendant la nuit, un petit groupe avait profité de l'obscurité pour ramper jusqu'au mur d'enceinte. Entendant le fracas de la bataille, ils se relevèrent, et se mirent rapidement à leur travail de sape.

Ils sortirent pinceaux et peinture et s'attelèrent à la tâche. Ils entreprirent de dessiner biscuits, brioches, et pains d'épices par-dessus la pierre. Il leur fallut plusieurs heures pour atteindre un résultat satisfaisant sur une surface assez grande. Enfin, on finit par croire que le rempart était fait de biscuits et sucreries.

Alors, ils se mirent à croquer dedans, et mangèrent leur passage à travers la fortification.

LE BILLARD AVEC DE PETITES GENS

22 octobre

Après s'être concentré pendant un moment, Guillaume frappa la boule blanche et l'envoya percuter une boule rouge. Le coup était difficile, aussi n'alla-t-elle pas directement dans une poche, mais elle s'approcha de manière correcte.

– Ah ! Là y a pas à dire, tu me l'as clairement placée !

Son adversaire bondit à pieds joints sur le tapis, juste à côté de la boule blanche. Mesurant dans les trente centimètres, c'était un lutin moustachu. Il brandit son outil, une sorte de club de golf, et frappa de toutes ses forces la boule qui s'envola haut dans les airs avant de retomber sur sa cible.

À la table suivante, Éléonore affrontait un autre type de redoutables petits adversaires. Des tours avaient été installées

sur les côtés de la table de billard. En haut, des guetteurs de quelques centimètres de haut crièrent des instructions dans leur porte-voix.

Sur le tapis, une quinzaine de leurs compatriotes manœuvrèrent leur bélier pour l'aligner avec la boule blanche.

LES LARMES

23 octobre

En voyant la folie des Humains, leur Dieu pleura. Et chacune de ses larmes se cristallisa, formant une comète qui traversa la nuit étoilée, porteuse de la nostalgie et de l'envie d'un monde meilleur.

MOISSONNEUSE D'ÉTOILES

24 octobre

Patrice grimpa dans son tracteur et s'installa sur le poste conductrice. Elle alluma le moteur, qui toussa avant de se mettre à gronder. Elle abaissa la machinerie à l'avant du lourd véhicule. Mais avant de démarrer, elle se pencha un peu sur son volant et regarda son champ.

Les étoiles, sur leur tige, brillaient délicatement dans l'aube encore grise. Elles se balançaient doucement dans la brise, ondulaient de haut en bas.

Elle soupira.

Les chaleurs stressaient trop les plantations. Elle avait attendu aussi longtemps que possible, mais les températures, extrêmes et violentes, de la semaine à venir ne l'autorisaient pas à prendre le risque de perdre la récolte. Elle allait devoir interrompre la croissance des étoiles pourtant pas tout à fait mures.

Elle actionna un levier et poussa sa moissonneuse en avant, essayant de ne pas penser aux années à venir.

LUTIN ET SOLEIL

25 octobre

Gabu, le lutin, profitait de la chaude journée pour se promener. Il avait tout de même emporté une ombrière avec lui pour se protéger des rayons ardents du soleil. L'avantage, avec le tournesol, c'est qu'il s'orientait tout seul de manière optimale.

JUSTICE RÉPARATRICE

26 octobre

– Au vu des faits et preuves rapportés, au vu des articles 253-1, 253-2, 253-3, 287-2, 303-5 du Code Civil, l'accusé est déclaré coupable de vandalisme à grande échelle et de destructions de biens privés à grande échelle, et condamné à la réparation des dommages, le versement d'indemnités aux victimes ainsi qu'à des travaux d'intérêt général.

– RAAH ! TRÈS BIEN, QU'IL EN SOIT AINSI !

La voix désincarnée retentit dans la salle d'audience. Le public était nombreux, les bancs bondés ployant sous son poids. Et à la barre, recevant son verdict, l'accusé désormais coupable, un nuage.

Les caméras de la presse le suivirent quand il quitta la pièce. « Le premier jugement de Dieu ! », « Dieu déclaré coupable ! ». Plus les commentaires s'enchaînaient, plus le nuage devenait grondant et foudroyant.

Finalement, il sortit et s'envola à toute vitesse. Sur son chemin, les poutres et les briques décollaient du sol et revenaient se fixer dans les maisons et immeubles. Très rapidement, tous les dégâts furent réparés, et le nuage redécolla haut en l'air.

Avant de partir définitivement, il lâcha tout de même un petit éclair qui vint fusiller une des caméras et dresser sur sa tête les cheveux du présentateur.

MOISSONNEUSE D'ÉTOILES – SUITE

27 octobre

Patrice coupa le contact, et le moteur ronflant s'éteignit, laissant place au silence. Elle sortit et claqua la portière derrière elle. Elle escalada ensuite l'immense roue puis grimpa sur le toit du véhicule.

Elle s'allongea.

Elle resta là, à regarder la récolte d'étoiles s'envoler lentement dans la nuit.

L'ARMURE DE L'AGENT BRIQUE

28 octobre

Il s'agit, bien évidemment, d'un hommage à l'œuvre de Pratchett et au Guet de Nuit d'Ankh-Morpok.

* * *

Le sergent Grouillard soupira. Il y en avait toujours un comme ça. Devant lui, dans la petite cour du commissariat, attendaient en ligne les trois nouveaux membres du guet municipal. Ils

étaient vêtus en armure réglementaire, de vieux tas de ferraille qui traînaient dans la remise depuis quelques siècles.

Mais l'un d'entre eux avait choisi de la polir et de l'astiquer à fond, et elle étincelait.

– Bon, bienvenue dans le guet municipal. Notre boulot, comme qui dirait, c'est de veiller au désordre public. On est là, et on garde un œil dessus, au cas où il voudrait se faire la malle. Oubliez pas de rester en vie, surtout, hein.

Il entreprit de remettre à chaque nouveau membre son insigne de police.

– Tu t'appelles Brique, hein, c'est ça ? Bon, hein, fais gaffe à toi, d'accord, pas trop de zèle, hein ?

Le jeune Brique répondit par un garde à vous encore plus impeccable qu'avant, le torse bombé fièrement. Grouillard lui tapa sur l'épaule. Il se pressa de passer au suivant. Il n'aimait pas voir son reflet dans l'armure. Un reflet, c'était pas censé avoir l'air de vous faire des reproches.

* * *

– J'vous jure, sergent, ça s'est passé comme ça. On était en patrouille, et on est tombé sur Jacquard en train de braquer une vieille. Alors on a fait comme vous nous avez appris, on a

vérifié autour que personne ne viendrait nous voler notre désordre. Mais voilà que Brique, lui, il se précipite vers Jacquard. Et là, il lui dit un truc bizarre.

– Oui, avec « état d’arrestation » dedans. Et là, le Jacquard il devient furieux, et il appelle ses gars. Y en a un qui avait un arc, et il se prépare à tirer sur Brique.

– Et là, paf, le nuage qui s’en va. Ya le soleil qui tombe, et d’un seul coup sur l’armure toute lisse, là. Ça brille de partout, ça, ça... ça flamboie, même. Et l’archer, d’un coup, il se met à hurler qu’on lui a brûlé les yeux.

– Et les quatre autres, ils étaient en train de lui sauter dessus, mais d’un seul coup ils voient plus rien. Y en a un qui trébuche et qui se prend le mur et deux qui se donnent un coup entre eux en visant Brique.

– Et Jacquard, comme il voyait rien, il lui a juste foncé dedans. Il s’est assommé contre l’armure. La petite l’a frappé, aussi.

Grouillard soupira. Longuement. Il regarda les cinq lascars derrière la grille de la geôle. Ça faisait tellement longtemps qu’elles n’avaient pas été utilisées qu’ils n’avaient même pas retrouvé les clés. Et d’ailleurs, ils avaient dû forcer la porte au pied-de-biche. Mais ceux enfermés n’avaient pas l’air prêts à

s'enfuir, de toute façon, ils restaient abasourdis, assis par terre. Sans compter celui en train de pleurer qu'il ne voyait plus.

Il se retourna, et regarda l'agent Brique, en train d'astiquer son armure à l'autre bout de la pièce.

– C'est quand même bien de la chance, hein ?

* * *

L'enquête avait duré plusieurs semaines. Il y avait des limites, même à ce sur quoi le Guet Municipal pouvait fermer les yeux. À un certain niveau d'horreur, ils se devaient quand même d'agir.

Le mage noir était dans une planque, un bout d'égout transformé en une sorte de temple maudit.

– Bon d'là, Brique, te précipite pas, hein ? On va rester prudent, hein ?

L'agent Brique ne l'écouta pas du tout. Il courut en avant, à toute vitesse. Le problème, c'était les pièges qu'il déclencha sur son passage. Mais le sergent Grouillard n'en crut pas ses yeux.

Les flèches ricochèrent. Le sort de foudre frappa l'armure étincelante, mais y rebondit. À un moment, une sorte de mâchoire de métal se referma sur lui, mais il était tellement lisse qu'il en jaillit d'un coup, de l'autre côté.

Il finit par arriver dans la salle la plus profonde et la plus sombre du repaire.

– Ahahah ! Tu crois vraiment qu'un pauvre agent du Guet Municipal va pouvoir me faire quelque chose ? Tremble devant mon pouvoir !

Le sorcier brandit sa main droite, dans laquelle une boule de feu mauve apparut.

– Tremble et meurs ! AhahahaaaaaaaaaaaaaaaaAAAAAAAAA-
AAAAAAAAAAAAH !

Le sourire monstrueux se transforma en grimace d'horreur. Sous la nouvelle lumière, l'armure de Brique brillait à nouveau. Le mage fixait son reflet, mais c'était un peu plus que ça. On y reconnaissait le mauvais homme, mais en même temps il était déformé, effroyablement déformé. Et au milieu brillaient deux yeux accusateurs.

– AAAAAAH ! NOON ! STOP ! DÉSOLÉ, AH, JE SUIS DÉSOLÉ !

Le sorcier s'effondra au sol en pleurant. Grouillard assistait à la scène, bouche bée – mais tout de même bien abrité derrière une colonne.

* * *

Le sergent Grouillard se demandait ce qu'il allait pouvoir mettre dans son rapport. Il ne comprenait toujours rien à ce qu'il s'était passé. Il se leva de sa chaise et fit un tour dans le commissariat vide. Il passa devant l'armurerie, et sur un coup de tête il entra et se planta devant la tenue de l'agent Brique.

Il fixa son reflet. Qui lui rendit son regard. Accusateur. Ce n'était pas seulement son reflet. C'était aussi ses défauts, ses faiblesses, ses névroses, qui le fixaient. Qui lui reprochaient sa paresse et sa couardise.

Le sergent ressortit rapidement. Mal à l'aise, il se dépêcha de retourner rédiger son rapport.

LE COUTEAU À NUAGES

29 octobre

– Regarde, c'est mon nouveau couteau

Elle le brandit en l'air et traça une ligne. Là-haut, dans le ciel, un nuage se fendit en deux, et les deux moitiés s'écartèrent. La nuit parsemée d'étoiles se révéla à elles.

LE BISOU MAGIQUE

30 octobre

Le petit garçon se mit à genoux, et se pencha sur le sol.

– Tiens, un bisou magique.

* * *

– INFO SPÉCIALE : Les scientifiques du monde sont consternés, mais se rendent à l'évidence. Les niveaux de gaz à effet de serre ont drastiquement diminué, et les températures ont rebasculé vers leurs normales de saison. Sans raison apparente, le réchauffement climatique a été annulé.

LE BRIQUET CONTRE L'ARTILLERIE LOURDE *31 octobre*

Dumbledore s'avança sur la route. Brandissant son briquet, il éteignit les lampadaires devant lui. Léa pouffa à côté de lui. Elle brandit son lance-flammes : toute la ville plongea dans le noir.

JUSTE POUR UN SOURIRE *1^{er} novembre*

Il était assis, à une grande table ronde, son assiette vide devant lui et son verre à la main. Autour de lui, des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, et ils discutaient, plaisantaient, et riaient. Et tous souriaient.

Alors, lui aussi, lentement, se mit à sourire.

LES GUERRIERS LITTÉRAIRES

2 novembre

Lola s'abrita derrière son partenaire. C'était Arthur, qui maintenait devant lui son bouclier, un très grand livre sanglé sur son bras. Il serrait les dents sous le déluge de tirs qu'ils essuyaient. Elle s'écria :

– Je recharge !

Et elle inséra, avec deux claquements secs, une nouvelle cartouche – encre bleu profond dans son arme. Elle s'arrêta un instant pour fermer les yeux et inspirer à fond.



Puis elle se dressa d'un bond en épaulant son stylo plume, et, hurlant à pleins poumons, elle vida son chargeur dans une salve meurtrière.

LE DÉBUT D'UN NOUVEAU VOYAGE

3 novembre

Allongé dans son lit, il s'éteint. Son corps se désagrège et se réduit en cendres. Sa femme, assise à côté, ne le voit pas, parce qu'elle a la tête dans ses mains en pleurant.

Un vent souffle et la poussière tourbillonne. Elle s'élève au-dessus du lit, et autour tout s'efface. Les murs, les meubles, la fenêtre. L'image de la femme persiste un moment avant de lentement disparaître.

Une nouvelle brise emmène le tourbillon un peu plus loin dans cet espace blanc et vide, qui devient cotonneux. Il laisse peu à peu la place à un nouveau décor : une ferme ensoleillée, en pleine montagne. Une nouvelle transition, et c'est une ville futuriste, voitures volantes et androïdes. Une autre, et le voilà dans un cauchemar empli de monstres, il s'enfuit bien vite. Encore une autre, et il est dans les airs au milieu de nombreuses petites îles flottantes.

De loin, pendant tout le voyage, un homme l'observe. C'est un homme grand, mince voire frêle, le teint pâle et les cheveux noirs en bataille. Il le surveille, l'air sévère. Mais il le laisse faire.

FUNÉRAILLES LUTINES

4 novembre

Les lutins et lutines étaient rangés en cercle. Au centre, étendue sur une plateforme, Clairine reposait. Allongée, les traits détendus, les bras croisés sur la poitrine, elle avait l'air sereine. L'air sereine mais terriblement immobile qu'ont les morts.

À côté, sa famille proche pleurait en se serrant dans les bras les uns les autres.

Les lutins approchèrent chacun leur tour et déposèrent, un à un, leur chapeau de toile par-dessus la défunte. Ils s'avançaient en évitant les quatre grands ballons emplis d'hélium qui tiraient sur leur câble, à chaque coin de la plateforme.

Une fois que chacun fut venu et désormais découvert, un autre lutin se tint à côté de Clairine. Dans sa main, il brandissait une torche.

Sur un signal invisible, quatre cornes de brume sonnèrent. Les quatre ballons furent libérés. La main lâcha la torche.

Clairine, sur sa plateforme embrasée, s'envola. La boule enflammée grimpa dans les cieux, rétrécissant rapidement. Un à un, les lutins quittèrent les lieux, laissant trois âmes en peine fixer un point lumineux en l'air en pleurant.

LE COUREUR

5 novembre

Il courait depuis huit ans maintenant. Huit longues années, à courir inlassablement. À partir de la sixième, des choses étranges avaient commencé à se mettre en place autour de lui.

Il avait commencé par fendre la foule plus facilement qu'auparavant. Puis la végétation semblait s'écarter sur son chemin. Des bosses s'aplanissaient. Aujourd'hui, la voie se créait sous ses pieds. Les pentes se remodelaient pour lui dégager un passage. Sur l'eau, des pierres se mettaient à flotter juste avant qu'il ne pose le pied.

Il arriva sur la plus haute montagne du monde, le regard fixé devant lui dans le vide. Il ne ralentit pas en atteignant le sommet.

Les gravillons, puis les cailloux, même le sol, se mirent à trembler. Enfin, il posa un pied en l'air. Une pierre s'envola et vint se placer juste en dessous. D'autres s'arrachèrent du sol et

continuèrent une jetée vers le ciel. Finalement, elles créèrent un véritable chemin flottant montant dans les airs.

Il ne s'arrêta pas, continuant de courir, toujours plus loin et toujours plus haut.

LA PÊCHEUSE 2

6 novembre

Cela faisait quelques heures qu'elle était installée sur son nuage, et qu'elle remontait régulièrement sa ligne. Elle avait déjà attrapé un certain nombre de rêves doux. Elle avait aussi eu un cauchemar, qu'elle avait bien vite relâché.

Sa ligne s'agita, alors elle s'empressa de la remonter. Elle soupira.

C'était une pêche qui pendait à l'hameçon. Elle la jeta derrière elle avec les autres : elle en avait déjà pêché une bonne dizaine. Manifestement, quelqu'un là-dessous rêvait d'un très grand et très productif pêcher.

CUSTOMISATION D'AVATAR

7 novembre

– Ah, salut Marje ! Alors, t'as vu ? Trop cool ce jeu !

Elle répondit à son amie en regardant ses bras et admirant autour d'elle.

– Oui ! C’est hyper impressionnant ! On a vraiment l’impression d’y être !

– Mais, tu sais qu’on peut customiser son avatar ? Le scan de base, c’est juste pour fournir une base, mais tu peux tout changer.

– Oui, j’ai essayé, mais je comprends pas, y a rien qui change. Tant pis, écoute, ça doit être un bug. Paul arrive tout à l’heure, on va dézinguer du droïde en attendant ?

* * *

Bien des heures de jeu plus tard, elle finit par dire au revoir à son groupe et se déconnecter. Elle enleva ses lunettes de VR et s’étira.

Elle sentit immédiatement quelque chose d’étrange.

Elle se leva en sursaut et percuta le plafond. Le plafond. Celui à deux mètres trente de hauteur. Affolée, elle se regarda, et poussa un cri d’horreur.

Elle était désormais gigantesque, et complètement difforme. Ses jambes étaient beaucoup plus longues que son torse, ses fesses et ses seins étaient énormes, ses avant-bras étaient plus épais que ses biceps... Et c’était sans compter sur son visage quand elle aperçut son reflet...

LES DERNIÈRES VOLONTÉS

8 novembre

Le vieil homme était allongé dans son lit, l'air fatigué, mais néanmoins heureux. La lumière du soleil pénétrait par la fenêtre et inondait la chambre paisible d'une douce lumière dorée. Quelques personnes l'entouraient, attendant qu'il parle.

– Mes enfants... Je vous ai fait venir ici aujourd'hui parce que je n'en ai plus pour longtemps. Ta ta ta ! Je sais très bien ce qu'il en est réellement, je suis vieux et malade, et je le sens. Je voulais vous faire part de mes dernières volontés, avant qu'il ne soit trop tard.

Il fit une pause et leur sourit à tous.

– Mon corps sera incinéré, c'est plus pratique, vous verrez. J'aimerais que vous dispersiez mes cendres sous l'arbrocolis dans le jardin, à côté du verger de carottes-bâton. De cette façon, je pourrai continuer à veiller sur mes petits-enfants.

ON A MIS LE BÂTIMENT EN MALLETTE

9 novembre

Louison avançait en marchant tranquillement. Il portait avec lui sa livraison, une grande mallette qu'il tenait dans la main. En sifflotant, il s'arrêta dans une parcelle vide.

Il s'accroupit et posa sa mallette au sol. Il défit la fermeture et attrapa le rabat. Il s'arc-bouta dessus, tirant de toutes ses forces. Il en devint tout rouge, soufflant comme un bœuf !

Enfin, la mallette céda. Elle déploya son contenu pendant que Louison tombait sur son derrière. Des murs, un toit, même des meubles en jaillirent et tout vint se positionner autour de lui. En quelques instants, un bâtiment complet se dressait sur la parcelle autrefois vide.

L'ENTRAÎNEMENT

10 novembre

Jeanson avançait péniblement à travers le bois. Sa livrée de coursier était déchirée à plusieurs endroits, et même tachée d'un peu de sang. Il était habitué de ce genre d'inconvénient – c'était propre au métier – mais la dernière embuscade l'avait laissé épuisé, et il n'arrivait pas à se repérer pour sortir des arbres.

Soufflant et râlant contre son mauvais sort, il enjamba un tronc et déboucha dans une petite clairière. Il se figea, mâchoire béante, devant le spectacle.

Un homme se tenait au centre. Habillé des vêtements d'une personne manifestement aisée, mais déchirés, il faisait

tournoyer maladroitement deux épées, sous les ordres gueulés par un vieil elfe. Autour, assis sur une souche ou carrément en l'air sur une branche, une dizaine de castors les observaient – ce qui aurait déjà été assez étrange s'ils n'avaient pas en plus porté des vêtements noirs, des bandeaux sur le front, et des shurikens à la ceinture.

MÉTÉOPOSTE™

11 novembre

Marine attendait sous son porche, observant l'orage. De gros grêlons s'abattaient sur la pelouse. Un plus gros que les autres fracassa bruyamment un de ses pots de fleurs. Elle alla rapidement le récupérer, et se mit à lire ce qui était écrit dessus.

Elle soupira en regardant les morceaux de terre cuite sur sa terrasse. Elle aurait bien aimé que Cerise utilise autre chose que MétéoPoste™ pour lui envoyer des messages.

COIFFURE MUSICALE

12 novembre

La femme rentra dans la petite boutique, refermant la petite porte derrière elle. On l'entendit demander :

– Bonjour, je viens vous voir parce que j’ai besoin de démêler mes cheveux...

Un hurlement explosa soudain, long et perçant, une unique note créée de toutes ses forces en une puissante onde sonore qui fit vibrer les vitres et même le bâtiment entier.

– Super, merci !

Elle ressortit, les cheveux maintenant raides et plaqués en arrière.

RÉVEIL PARLANT

13 novembre

– Ding ding ! Il est l’heure de se lever ! Ding ding ! Il est l’heure de se – Aouch !

Garon s’étira en grognant. Puis il se massa la main. Il regarda son réveil boudeur en soupirant à cause de la malédiction qui le faisait rendre vivant les objets qu’il touchait.

ESQUIF LUTIN

14 novembre

Jason paressait tranquillement, sa canne à pêche fermement plantée dans le sol. Entendant des clapotis, il ouvrit un œil pour vérifier sa ligne.

Un lutin passait sur l'eau en lui faisant de grands coucous, dans une toute petite barque harnachée à une tortue.

LA PLUIE
15 novembre

Elle accueillit la pluie, visage tourné vers le ciel, bras étendus de chaque côté de son corps. Les gouttes coulaient comme d'innombrables larmes sur son visage. Elle s'abandonna au déluge, laissant la pluie la laver de ses erreurs, de ses errements.

Une jeune enfant se tenait là, trempée par la pluie torrentielle, souriant bizarrement et flottant dans des vêtements d'adulte.



ESQUIF LUTIN 2
16 novembre

Ahuri, Jason fixait toujours le lutin qui continuait d'avancer en lui souriant. Soudain, la tortue plongeait. L'apercevant, le lutin se tourna brusquement vers Jason, un masque d'horreur sur le

visage, et tendit le bras, comme pour l'implorer de venir à son secours.

Mais très vite, il fut happé par son embarcation qui suivit l'attelage, ne laissant que quelques bulles derrière elle.

ESQUIF LUTIN 3

17 novembre

Jason fixait avec stupeur les dernières bulles qui témoignaient de la disparition de l'esquif. Du bruit attira son attention, et il releva la tête.

Trois truites remontaient le courant en bondissant. Dessus étaient montés trois lutins, habillés de couleurs vives. Ils étaient équipés de tubas, et, à chaque fois que les truites ressortaient, ils se dépêchaient de recracher une petite colonne d'eau tout en clignant très vite des paupières à cause des gouttes qu'ils se prenaient dans les yeux.

Mécaniquement, Jason leur indiqua du bras l'endroit où le naufragé avait disparu, et l'équipe de secours plongea à toute vitesse dans les profondeurs.

LA FLEUR
18 novembre

La fleur poussait, tranquillement mais fièrement, montrant ses pétales au monde entier. Un jour, un dieu mesquin passa par là, et l'aperçut. Il rit d'elle, à gorge déployée. Pour lui compliquer la tâche, il créa les humains. Depuis, la petite fleur lutte encore et encore pour réussir à sortir de terre, à percer le béton, à échapper au poison.

POT DE PEINTURE
19 novembre

« Oups » dit-elle, en renversant son pot infini de peinture. Elle s'écoula en une grande vague qui engloutit le monde entier. Le point positif, c'est que tous les humains finirent avec la même peau bleue, ce qui mit fin au racisme.

LE JUSTE RETOUR DE LA PRINCESSE
20 novembre

La tour siégeait paisiblement dans une petite vallée encaissée et dissimulée au cœur de forêts et humbles montagnes. Et, sur le sentier, qui y menait, une princesse aux longs cheveux blonds s'avavançait. Mais elle ne se déplaçait pas élégamment : elle marchait arc-boutée en avant, les jambes écartées. Elle soufflait

comme un boeuf, suait à grosses gouttes, rouge d'effort. Ses cheveux raides de tension partaient loin derrière elle. Et elle marmonnait des jurons.

Raiponce, car c'était bien elle, s'exclama en direction de la tour :

– Quatorze ans ! Tu m'as pris quatorze ans ! Tu vas voir ce que tu vas prendre maintenant !

Puis, elle planta fermement les pieds dans le sol, et poussa un râle dans un effort surhumain. Elle balança la tête, et tout le haut du corps, en arc de cercle vers l'avant, et ses cheveux suivirent dans un grand mouvement. Ils se déployèrent, sur le côté, interminables, et leur extrémité tournoya à une vitesse effroyable. Mais surtout, attaché au bout, un immense rocher, qui vint percuter la tour, plus fortement que n'importe quelle arme de siège.

LES HUÎTRES

21 novembre

Accroupie sur les rochers, la petite fille attrapait des huîtres. Elle les ouvrait ensuite avec un petit couteau, les examinait, puis les rejetait en mer. Un homme s'approcha :

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je cherche les morceaux de mon cœur. J'en aurai bientôt un complet, regarde.

Et elle lui montra son seau, où au fond brillèrent trois toutes petites choses.

LE COMLOT

22 novembre

– Madame, nos résultats sont formels.

La scientifique tendait un dossier à sa supérieure. Elle avait l'air très préoccupée. Sa cheffe endossa ses lunettes et étudia rapidement le document.

– Madame, j'insiste, avec les analyses récentes des fossiles, ainsi que nos dernières études phylogénétiques, cela ne fait aucun doute. Les dinosaures n'étaient pas couverts de cuir, ni même d'écailles, mais de plumes.

– C'est impossible ! Toutes ces années, toutes les conférences que l'on a faites ! Les livres, les films, toutes ces images...

La directrice de recherche réenleva ses lunettes et se massa les yeux. Brusquement, elle releva la tête et fixa sa collègue d'un regard farouche.

– Brûlez tout. Tous ces documents, toutes les analyses, les échantillons. Effacez tout ça. Il ne doit en rester aucune trace. Personne ne doit savoir, vous m’entendez ? Si cela se savait, si le public apprenait que les dinosaures ressemblent à de vulgaires poulets... Ce serait catastrophique pour l’image de la recherche, et son financement encore plus.

La chercheuse la regarda, bouche bée, tentant vainement de bredouiller quelque chose. Elle finit par repartir. La directrice se murmura à elle-même :

– Je suis désolée, mais c’est la seule solution...

SOUS LA GLACE

23 novembre

La femme, imposante et large d’épaules, marchait dans la neige. Pour lutter contre le froid et le vent, elle portait un lourd manteau de fourrure, et de grandes bottes de cuir. Malgré la rigueur des éléments, elle ne semblait pas être en grande difficulté pour progresser. Elle arriva sur un petit plateau plat, entièrement gelé, complètement désert.

Mais, un peu plus loin, une immense structure de glace se dressait, inébranlable.

Elle s'avança doucement vers elle. Elle s'arrêta à moins d'un mètre.

Elle tendit la main, enleva un gant, et posa la paume dessus.

Une onde se répandit. La glace fondit dans un sifflement aigu, d'abord autour de sa main, avant de se répandre, autour d'elle, sur toute la façade, au-dessus de la structure... Et dessous, elle révéla un château, une forteresse gigantesque. Et devant la femme, une porte colossale, aux dorures majestueuses.

CHASSE À LA SOURIS

24 novembre

Yolain, simple souriceau de son état, courait à en perdre haleine. Derrière lui, le grand félin, maître des lieux, le pourchassait, toutes griffes dehors et le regard fou. La fuite était vaine, le prédateur étant incontestablement supérieur au poursuivi.

Mais c'était sans compter l'intelligence des souris ! Au moment où le chat traversa un espace resserré entre deux chaises, il démit un assemblage de baguettes de bois, et un filet lui tomba dessus. Effaré, il se débattit en tout sens, mais cela ne fit que l'emmêler encore plus.

Des trompettes retentirent, et du haut de la table, du canapé, et de tous les meubles, d'innombrables souris apparurent.

« Taïaut ! » crièrent-elles en chœur, ou « Sus à l'ennemi ! », ou encore « À bas la monarchie ! » pour les plus audacieuses. Et elles lui sautèrent dessus.

PÊCHE À LA LIGNE

25 novembre

Le fil en polyamide tombait à la verticale dans l'océan trouble. Tout au bout, un hameçon y était suspendu, et sur cet hameçon se trouvait un appât. Un asticot alléchant, dont l'odeur se répandait dans l'eau alentour.

Un poisson s'en approcha. Il le fixa de ses yeux gourmands, et ouvrant la bouche, se précipita pour le dévorer.

Au dernier moment, l'asticot se redressa et lui retourna un regard féroce, avant d'ouvrir d'un coup une gueule énorme et d'engloutir le poisson d'une unique bouchée. Il lâcha un rot et recracha un squelette complet.

LES OMBRES

26 novembre

Il était assis sur une chaise, dans la semi-obscurité. Seul, et sans rien autour de lui. Il attendait, sans bouger, et regardait dans le vide.

Derrière lui, des ombres apparurent. Elles étaient petites et lentes, et surtout éloignées. Mais elles se rapprochaient. Et plus elles se rapprochaient, plus elles grandissaient, et plus elles grandissaient, plus elles accéléraient. Mais lui ne les voyait pas, ni ne les entendait, car il regardait de l'autre côté.

Au dernier moment, il se retourna, et les aperçut avec une grimace d'horreur et de frayeur. Alors elles se jetèrent sur lui, terribles et immenses. Il s'enfuit en courant à toute vitesse. Très vite, ses jambes en feu et ses poumons prêts à exploser le forcèrent à ralentir. Mais derrière lui, les ombres le talonnaient, et même se rapprochaient. Alors il lutta, et lutta encore pour continuer d'avancer, mais rien n'y faisait. Il s'apprêta à l'inévitable...

Soudainement, il fut auréolé de rayons de lumière. Il se retourna et se redressa de toute sa hauteur. Fort de ses nouvelles armes, il choisit de se battre. Il se saisit des rayons de lumière, et, les maniant par des coups puissants, il transperça les ombres qui le poursuivaient. Il continua de se battre, longtemps. Mais à chaque ombre qu'il abattait, cette fois, c'était lui qui devenait plus grand, et plus fort.

LA ZONE D'OMBRE

27 novembre

Ça avait commencé tout petit, tout juste un recoin. Mais personne ne l'avait remarqué, à ce moment-là. Alors ça avait grandi, discrètement, prenant de la force. Quand les humains s'en étaient rendu compte, c'était déjà une grande zone d'ombre.

Au début, ils l'étudièrent. C'était étrange, anormal : une zone d'ombre qui recouvrait la lumière. Le soleil ne s'y voyait plus, toutes les sources de lumière n'émettaient plus rien. Mais ça grandit. Alors ils la confinèrent, parce qu'ils s'aperçurent qu'y rester trop longtemps rendait fou. Mais ça grandissait toujours.

Ils cherchèrent et cherchèrent, frénétiquement, des solutions.

Mais ça grandissait toujours.

Ça atteignit une taille trop importante, alors les humains paniquèrent. Les gouvernements ne pouvaient que regarder la zone d'ombre continuer de s'étendre, sans ne rien pouvoir faire. Jusqu'à ce qu'elle recouvre la planète entière. Jusqu'à la fin.

L'AUTOBIOGRAPHIE

28 novembre

Elle avait décidé qu'elle en avait assez. Alors elle s'installa devant sa machine à écrire, et commença à rédiger ses mémoires. Elle tapa frénétiquement, faisant cliqueter les touches. Elle commença à son enfance, puis déroula le fil.

Arrivée à l'adolescence, des rides apparurent au coin de ses yeux. À la vingtaine, ses cheveux se ternirent. À la trentaine, des mèches tombèrent. Puis de nouvelles rides parsemèrent son visage, et plus elle continuait d'écrire, plus elle vieillissait.

Sa vie la rattrapa ainsi jusqu'à ce que ses yeux se voilent et ses doigts se raidissent et qu'elle doive lutter pour réussir à écrire. Dans un soupir, elle posa le point final.

LE JARDIN DES JOYAUX

29 novembre

Ébahi, il contemplait le jardin des joyaux. Chaque pétale était fait de pierres précieuses. Là, les tulipes étaient de rubis. Ici, les myosotis étaient de saphir.

Intrigué, il s'approcha d'une fleur d'arnica toute de topaze. Un bout semblait manquer. Il s'interrogea. Quel genre de limace venait s'approvisionner ici ?

SANS UN BRUIT

30 novembre

Elles avançaient toutes les deux sur l'étroit chemin de terre bordé d'arbres. Elles souriaient en discutant, profitaient des rayons de soleil et du bruit des oiseaux. Puis il y eut un flash de lumière. Et l'une avait disparu. Et l'autre resta seule.

LES CHAUSSONS

1^{er} décembre

Il rentra chez lui, satisfait de sa journée. Il enleva ses chaussures et les troqua contre des chaussons, plus confortables. Il fit un pas.

Il percuta le mur de l'autre côté de la pièce à toute vitesse et rebondit avant de tomber sur le sol. Grimaçant, il se massa le front et se maudit d'avoir acheté des chaussons de sept lieues.

LES BOUCLIERIS DE KARAAS

2 décembre

L'armée marchait sur Karaas. Ils étaient des milliers, en rangs, et ils soulevaient un nuage de poussière derrière eux. Bien entendu, ce n'était pas un mouvement qu'ils pouvaient facilement dissimuler, aussi avaient-ils été repérés.

Les défenseurs de la ville les attendaient sur le haut d'une colline. Le soleil, au-dessus d'eux, se reflétait sur leurs casques. Et sur leurs boucliers dorés. Les deux armées se firent face, les soldats s'alignant. La tension monta.

Puis, les Karaéens commencèrent à frapper leur bouclier du pommeau de leur épée. Le bruit monta, puis tonna, emplissant la vallée. Il se fit rythmique. Puis les cris des humains s'y ajoutèrent, des cris de guerre. Il monta au-dessus d'eux, et là le bruit se matérialisa en un nuage indistinct d'or et de fumée. Il grossit et grandit, emplissant le ciel. Une silhouette se dessina lentement, celle d'une créature aux yeux terribles. Lorsqu'il masqua le soleil, le dragon rugit, féroce et titanesque, et les envahisseurs prirent peur, et s'enfuirent pour ne plus revenir.

NOCTURNAL

3 décembre

Il s'allongea dans l'herbe, à flanc de colline. Passant les mains derrière sa tête, il leva les yeux en l'air. Il resta là, à regarder la lune et les étoiles.

RITE FUNÉRAIRE

4 décembre

La famille portait ensemble le linceul de leur proche décédé. Ils s'enfoncèrent dans une forêt épaisse, où les rayons du soleil n'atteignaient pas le sol. Très vite, la seule lumière fut celle de leurs torches.

Ils finirent par s'arrêter dans une minuscule carrière. Là, ils déposèrent le corps et l'entourèrent pour pleurer.

Le soir finit par tomber, alors ils ramassèrent leurs torches et s'en allèrent, laissant le décédé seul derrière eux.

Au moment où ils quittèrent la forêt, de grands bruits se firent entendre. La terre gronda et le bois craqua. Mais ils ne se retournèrent pas.

Le lendemain, quand ils revinrent dans la clairière, un arbre poussait à la place du corps.

UNE ÉPÉE TRÈS AFFÛTÉE

5 décembre

D'un coup d'épée, il trancha le fil du temps. Poussant un soupir satisfait, il s'installa à côté de sa pile de livres, et commença à lire.

LA FÊTE INTERROMPUE

6 décembre

Un cimetière, la nuit, et au milieu, un groupe de jeunes en train de faire la fête, avec musique et boissons. Ils ne se soucient guère de leur voisinage. Soudain, en arrière-plan, une main squelettique sort de terre. Mais personne ne la voit, ils sont tous trop distraits.

Bientôt, c'est un squelette tout entier qui se tient debout sur sa propre tombe. Il s'approche des imprudents, qui ne voient pas le danger ! Quand enfin quelqu'un l'aperçoit et pousse un cri perçant, il est trop tard, il est déjà sur eux !

Et il se penche et tourne le bouton du volume de l'enceinte, avant de, satisfait, se réenterrer.

SHOOTING STARS

7 décembre

L'étoile filante traça son arc dans le ciel. Alors qu'elle s'apprêtait à s'abattre, une silhouette sauta, l'attrapa, et, virevoltant, la renvoya en l'air, le tout en un seul mouvement fluide. Vingt ans que Janette était gardienne de Shooting Stars, elle n'allait certainement pas se faire avoir maintenant.

L'ÉCRIVAIN TORTURÉ

8 décembre

Il avait demandé, par envie, et il avait reçu. Il n'avait pas cru, ou pas voulu croire, que les cadeaux du diable étaient bel et bien maudits.

Il brandissait son stylo, empli d'une joie sauvage et vaniteuse. Un stylo qui avait l'air banal et innocent. Mais un stylo qui lui permettait enfin d'écrire. Les mots et les phrases s'écoulaient sans cesse, il déroulait son livre à toute vitesse, sans arrêt. La page blanche n'était plus qu'un lointain souvenir.

Mais le stylo ne créait pas à partir de rien. Il prenait sa source dans l'auteur même, dans ses pensées, dans son esprit. Et il le vidait, petit à petit.

Un livre, puis deux, puis trois, puis... Puis des pensées totalement floues, incohérentes. Et pour finir, au-dessus d'une page inachevée, il ne reste plus qu'une coquille vide, un homme silencieux, le regard dans le vide et la bave au coin des lèvres, et la main agitée de spasmes serrée autour d'un stylo à l'air banal.

LE JUGEMENT

9 décembre

Ses yeux étaient faits de flammes. Ils dessinaient des ombres dures sur son visage anguleux. Et de son regard terrible, elle le toisait, le jugeait. Et lui tremblait, suppliant, implorant un pardon qui ne venait pas. Alors elle le condamna, et lui retira son nom, qu'il arpente la terre sans pouvoir le retrouver ni que quiconque d'autre ne s'en souvienne.

LE JUGEMENT 2

10 décembre

Lorsqu'elle jugea qu'un peuple entier était allé trop loin, trop décadent, trop irresponsable, elle braqua son regard de flamme dessus. La terre y trembla, et des gouffres s'ouvrirent, et là-haut, sur la montagne, le feu jaillit et vint recouvrir les terres dessous.

CARTE POSTALE

11 décembre

Arthur jeta un œil sur l'enveloppe au milieu du tas de publicités. Elle n'avait l'air de rien, si ce n'était d'une enveloppe classique, cependant il reconnut l'origine au cachet de la poste. Un peu fébrile, il s'empressa de l'ouvrir, le cœur battant la chamade.

Vide.

Mais, une sensation de chaleur l'envahit. Puis, il sentit distinctement des bras l'enserrer, et sa joue se presser contre un torse. Et, enfin, le fantôme d'un baiser lui frôler les lèvres. Il en profita, les yeux fermés, souriant légèrement.

Son cœur se serra un instant quand tout s'arrêta. Son aimé lui manquait.

LE MASQUE

12 décembre

Avec son masque, elle était grande et forte. Elle avançait, droite, et soulevait des voitures si elle le voulait – le plus souvent pour aider d'autres gens. Mais dès qu'elle l'enlevait, elle rapetissait et s'inclinait, et ses muscles faiblissaient.

LA VIOLONISTE

13 décembre

Elle se tenait seule et droite au milieu des décombres. Sous la poussière, on devinait les restes d'un immeuble totalement effondré. Dans sa main gauche, elle tenait un violon. Et dans la droite, son archet.

Elle cala son instrument sur son épaule et contre sa joue, puis brandit son archet dans un grand geste circulaire. Elle l'immobilisa à quelques centimètres des cordes. Elle resta un instant sans bouger, avant d'inspirer fortement, puis de relâcher doucement son souffle.

Et alors elle commença à jouer.

Doucement, d'abord, avant de prendre de l'assurance. Autour d'elle, la poussière fut repoussée. Puis elle revint et se mit à tourner, et à monter dans les airs, l'encerclant. Plus loin, les gravats commencèrent à trembler. Les notes sonnèrent plus fortes, et les gravats bougèrent légèrement. Plus fort encore, et ils décollèrent soudainement, emportés par le courant. Elle déroula sa mélodie, et les blocs de béton traversèrent l'espace pour revenir à leur position initiale.

Elle continua pendant une heure, puis deux, puis trois... Les murs s'étaient redressés, le toit reformé, et les pièces re-remplies.

Mais elle arrêta, et l'immeuble s'abattit dans un fracas assourdissant, soulevant un immense nuage de poussière, qui retomba lentement, très lentement.

On finit par distinguer quelque chose au travers. Elle se tenait seule et droite, au milieu des décombres, et tenait dans sa main gauche un violon.

L'ÉTRANGE CAVALIER LUTIN

14 décembre

Jason se grattait la tête en repensant à tout le bazar que le lutin presque noyé avait causé, et aux secours venus le sauver. Ils étaient repartis maintenant depuis un moment, mais lui était resté perturbé. Se doutant que tout le poisson avait dû fuir, il se décida finalement à rentrer chez lui.

Alors qu'il remballait ses affaires, il entendit de petits bruits se rapprocher. Il releva la tête pour regarder ce qui arrivait.

Un cavalier passa en trombe sans s'arrêter. De très petite taille. Et monté sur un hérisson, accroché désespérément à ses rênes, il se faisait balloter en tout sens, et s'exclamait de douleur à chaque fois qu'il retombait.

Il s'éloigna rapidement, ponctuant sa cavalcade de « Aïe ! » et de « Ouille ! », voire de « Aïe aïe aïe ouille ouille aaaaaïe ! ».

LA CHUTE LIBRE

15 décembre

Mathieu marchait tranquillement dans la rue, le casque vissé sur les oreilles, totalement absent du monde qui l'entourait. Il trébucha soudainement, et s'étala de tout son long, face contre le trottoir...

Sauf qu'il ne toucha jamais le sol. Il continua de pivoter, se retrouva de nouveau debout, perdit l'équilibre, essaya de se rétablir, échoua, et tomba à genoux. Dans l'herbe. Dans l'herbe bleue. Il jeta un regard autour de lui, en enlevant son casque. Il était ailleurs.

LÀ OÙ ELLES SE DONNAIENT RENDEZ-VOUS

16 décembre

Ivana contemplait la nuit des étoiles filantes. Ces dernières traversaient le ciel en longues traînées scintillantes. Elles étaient de plus en plus nombreuses.

Il sembla à Ivana qu'elles atterrissaient près d'ici. Elle se leva et décida d'aller voir, traversant le bois obscur à côté de chez elle. S'enfonçant plus profondément, elle n'entendit bientôt plus rien d'autre que sa respiration et le choc de ses pieds sur le chemin de terre, ainsi que les occasionnels craquements de bois ou bruits de course des petits animaux qu'elle dérangeait. Malgré tout, elle se sentait bien, dans cette nature qu'elle connaissait si bien.

Il lui sembla entendre du bruit. Se rapprochant, il lui parvint plus distinctement, et elle fut certaine d'entendre quelque chose qui n'était pas un animal. Elle arriva dans une clairière circulaire.

Devant elle, dans tout l'espace dégagé, sur terre comme en l'air, se révéla le spectacle d'êtres de lumière, sans forme précise, dansant un ballet aérien, sur une musique éthérée. Bouche bée, elle s'assit sur le sol et resta là, à l'admirer, jusqu'au petit matin. Les étoiles finirent par repartir, beaucoup plus discrètes dans la clarté du jour.

LE MARCHAND AMBULANT

17 décembre

– Tiens Ivana, prends ces quelques pièces et va voir le marchand. J'ai entendu dire qu'on l'avait vu arriver.

Elle prit l'argent qu'on lui tendait et sortit dans la rue. Effectivement, le village s'animait, et d'autres voisins affluaient vers son extrémité, sortant des bourses ou des poignées de précieuses économies.

Ivana suivit le mouvement. Elle distingua rapidement le marchand qui arrivait. Qui n'avait rien d'humain.

C'était en réalité un chien, qui portait sur son dos un immense sac, grand comme deux hommes. Des tas d'outils, bricoles et autres objets y étaient attachés également, via des liens ou de la ficelle. Étrangement, l'animal ne semblait pas peiner sous la charge.



Ivana attendit patiemment son tour. Les villageois s'approchaient un à un et tendaient leur argent ou des objets à échanger. Le marchand les prenait, les rangeait, puis fouillait dans son immense fatras. Aucun mot n'était prononcé, mais il semblait toujours trouver ce qu'il fallait à ceux qui venaient le consulter.

Lorsqu'enfin Ivana put aller le voir, elle lui tendit la main droite et les économies de ses parents. Le chien les prit et revint

quelques instants plus tard avec des ustensiles de cuisine et quelques équipements.

Alors, Ivana lui montra ce qu'elle serrait très fort dans sa main gauche. C'était une fine statuette, dans une matière qui semblait métallique, mais en même temps étrangement chaude. Elle luisait légèrement. Elle l'avait trouvée, abandonnée sur place par les étoiles, ou peut-être oubliée. Le chien l'observa un long moment. Il finit par s'en emparer et la ranger soigneusement dans une poche à part. Il revint, mais sans rien lui apporter.

Il lui lécha le visage, et Ivana rentra chez elle, sans avoir tout compris.

PARADOXA *18 décembre*

Est-ce que vous savez, vous, ce que ça fait quand le temps s'effondre sur lui-même ? Quand toutes les versions passées de vous, et toutes les potentielles versions futures de vous viennent s'écraser contre votre vous existant dans le présent ? Et que c'est pareil autour de vous, pour tout et tout le monde, que l'endroit sur lequel vous êtes est ce rocher, mais soudainement aussi une mare ou juste rien ou une infinité d'autres choses ?

Eh bien moi, oui. Et je regrette vraiment d'avoir appuyé sur ce bouton.

MAUVAISE RÉVOLUTION

19 décembre

La meute de personnes en colère déborda les forces de l'ordre, et força les portes derrière les barrages. Elle débarqua à l'intérieur de la chambre parlementaire, criant et vociférant. La même scène se déroulait au palais gouvernemental. Les ministres furent sortis un à un, l'air désolé et les mains derrière la tête. Ils furent hués avant d'être emmenés et emprisonnés.

Après quoi, les leaders du mouvement montèrent à un micro. Ils prononcèrent des discours enflammés, sur la puissance et l'autorité du peuple, sur la justice, sur la liberté et le renouveau à venir. Alors, la foule en liesse se mit à défiler dans les rues. Elle célébrait sa victoire, chantant et dansant. Elle partageait à boire et à manger, riait et souriait.

Après quoi, lentement, les gens finirent par rentrer chez eux, vidant petit à petit la rue. Le calme revint. Et, une fois installés devant leur télévision, les révolutionnaires se rendirent compte qu'ils auraient peut-être dû renverser leur gouvernement plutôt que celui d'à côté, qui n'avait rien demandé.

INNOVATION HUMAINE

20 décembre

Pour lutter contre le réchauffement climatique, ils construisirent un gigantesque miroir dans l'espace. Le soleil, ne supportant pas de voir son propre reflet, baissa la tête, et ainsi l'énergie lumineuse qui atteignait la terre.

INTERVENTION ONIRIQUE

21 décembre

Jonathan rêvait. En fait, il cauchemardait. Dans son rêve, il était poursuivi par d'affreux monstres dans un couloir sans fin qui semblait lui-même vouloir l'empêcher de s'enfuir.

Dans la réalité, quatre personnes entrèrent dans sa chambre. Elles portaient d'étranges combinaisons, étanches, qui ne laissaient pas voir le moindre bout de peau. Elles portaient même des masques. Et deux d'entre elles, une arme reliée à un réservoir sur leur dos. Elles installèrent un appareil étrange à côté de son lit.

Peu après, un rectangle coloré et lumineux, un portail, s'ouvrit depuis l'appareil. Les deux personnes armées crièrent un « On y va ! » avant de se précipiter.

Derrière Jonathan, dans son cauchemar, un portail s'ouvrit sans qu'il ne le voie. Deux personnes en combinaison en sortirent. Elles brandirent leur arme et déversèrent un flot d'arcs-en-ciel sur les monstres qui disparurent sans pouvoir lutter.

LA PETITE PLANTE AU FOND DU JARDIN
22 décembre

Avertissement de contenu : parle d'une relation de couple (fictionnelle) toxique et abusive, et violente.

* * *

Hélène fit mine de déballer son cadeau. Bien évidemment, elle savait déjà ce que c'était – seul le pot avait été grossièrement emballé, afin d'éviter d'abîmer le végétal. Elle sourit en remerciant Léo, et brandit la plante à bout de bras pour la montrer à Charlène et Michaël, ses amis de toujours. Plus tard, elle verserait quelques larmes en la plantant au fond de leur petit jardin, contre le mur exposé au sud-ouest. Cela faisait longtemps, en effet, qu'il ne lui avait pas offert de signe d'affection. Ce serait également le dernier.

Elle ne connaissait pas cette espèce. Elle n'avait qu'un petit tronc avec une excroissance sur le dessus, et deux branches maigrelettes ornées d'une feuille.

Son couple continua encore de se dégrader. Léo rentrait de plus en plus tard. Les cris se firent plus fréquents. Quand ils se faisaient trop fort, Hélène s'isolait dans le jardin et arrosait sa petite plante avant de tapoter la terre. Quand les reproches se transformèrent en insultes, Hélène commença plutôt à caresser désespérément les deux feuilles. Ce n'était plus son arrosoir, mais ses larmes qui venaient humidifier l'humus.

À travers ses yeux embrouillés, elle avait parfois l'impression de distinguer un visage vaguement humain dans cette excroissance.

Hélène ne voyait plus beaucoup ses amis.

Quand les coups commencèrent, et qu'elle revint se réfugier près de sa petite plante, qui n'était plus si petite, elle n'était plus capable de seulement bouger. Elle se contenta de tomber à genoux, grimaçant et sanglotant, s'étouffant à moitié dans sa morve. Elle resta là pendant plus d'une heure.

Enfin, elle prit son courage à deux mains, s'essuya salement sur ses manches. Elle se releva et rentra à l'intérieur, abattue. Elle jeta un regard à sa grande plante. Elle avait un peu l'impression que le visage lui ressemblait.

Hélène ne voyait plus du tout ses amis.

La scène se répéta les semaines suivantes. Puis les mois.

Puis arriva la fois de trop. Pourquoi s'engueulaient-ils, elle ne s'en souvenait pas. Mais Léo avait le visage déformé par la rage. Soudainement, il se déchaîna. Ça commença par une gifle. Puis une autre. Le déluge de coups lui tomba dessus. Elle voulut sortir pour y échapper.

Un coup de poing violent, brutal. Elle entendit le craquement dans sa nuque. Elle s'effondra au sol, sur l'herbe humide de son jardin. Elle était tournée vers la porte-fenêtre, alors elle vit Léo rentrer, comme s'il était satisfait de l'avoir mise au sol. Elle ne pouvait pas voir sa plante, parce qu'elle tournait le dos au mur du fond du jardin, celui qui était exposé sud-ouest. Elle n'arrivait pas à se relever. Ni même à tourner la tête.

Alors, de longs doigts verts apparurent devant elles et l'enserrèrent. Elle se sentit tirée vers le sol, dans le sol.

Un autre mouvement au-dessus d'elle, et une forme longiligne se déplaça devant. C'était vert, c'était végétal. Mais en même temps, cela ressemblait beaucoup à un pied et une jambe. Un autre pas. La plante à l'air vaguement humanoïde continua d'avancer, et pénétra à l'intérieur de la petite maison, pendant qu'Hélène s'enfonçait toujours, lentement, sans pouvoir bouger le petit doigt. Elle ne pouvait même pas cligner des yeux, seulement fixer la porte-fenêtre.

Des bruits. Des pas de course. Des objets qui se cassent. Un son, fort, violent. Un cri, bref.

La plante ressortit. Elle traînait quelque chose derrière elle, de sa main droite, et tenait une pelle dans la main gauche. Mais elle n'était déjà plus si verte, et Hélène put reconnaître, dans sa dernière vision, son propre visage qui la regardait disparaître sous terre.

* * *

Charlène et Michaël sourirent, avant de porter un toast à Hélène en criant fort. Ils ne l'avaient pas vue pendant longtemps, et ils savaient très bien qu'elle n'avait pas été heureuse. Par chance, elle avait manifestement quitté Léo, et ils étaient ravis de ne plus du tout entendre parler de lui. Et comme ça, du jour au lendemain, elle leur était revenue, heureuse comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps, et elle leur avait bien fait comprendre qu'elle avait très envie de profiter de la vie.

LES BOUTONS D'OR

23 décembre

Lorsque son fils lui ramena trois boutons d'or, chacun au bout de sa petite tige, il les conserva bien précieusement. Au village,

il récupéra le meilleur tissu de lin qu'il pouvait trouver, et discrètement il passa du temps, le soir, à coudre dans un coin de leur mesure. Lorsqu'enfin la fête de l'hiver arriva, il présenta son présent à son fils. Celui-ci put arriver à la fête, arborant fièrement une chemise rehaussée de trois délicats boutons d'or.

L'INSPIRATION

24 décembre

– Allez-y, installez-vous ici. Vous voulez quelque chose à boire ? J'ai fait une limonade, si vous voulez.

– Oh, merci, monsieur Rige, c'est très gentil.

Elle s'assit sur la chaise en bois, devant la table en bois, sur laquelle elle posa son ordinateur portable qui semblait détonner, trop moderne. Le vieil homme revint rapidement, avec la boisson ainsi qu'une boîte de biscuits. Ils sirotèrent un peu avant de commencer l'interview.

Elle commença avec quelques questions classiques, mais toujours un peu amusantes, qui lui permettaient un peu de faciliter le début de conversation. Quelle musique il écoutait, ou sur quoi il écrivait. Elle fut surprise d'apprendre qu'il utilisait encore une machine à écrire, alors que c'était déjà dépassé quand il était né.

Elle alla ensuite sur des questions plus complexes et plus intéressantes. Jusqu'à :

– Monsieur Rige, vous avez été auteur de très nombreux livres qui ont eu un succès phénoménal au niveau mondial. Ils détonnent à chaque fois par leur originalité et leur profondeur. Où trouvez-vous l'inspiration, toutes ces idées si nouvelles à chaque fois ?

L'ancien écrivain prit un temps pour réfléchir.

– Oh, vous savez quoi, je pense que je peux vous montrer. Après tout, ma carrière à moi est terminée, je peux bien révéler mes petits secrets.

Ils sourirent et elle se leva pour le suivre. Il l'amena à une petite porte sous l'escalier, qu'il ouvrit avec une clé qu'il avait sur lui. Il alluma une ampoule un peu faiblarde, et ils descendirent un escalier raide, dont les marches grinçaient à chaque pas.

Mais au fond, changement d'ambiance. Le sol était en résine sombre et lisse. Une lumière blanche et froide émanait d'éclairages LED incrustés au plafond. Un écran trônait contre un mur, affichant des graphiques qu'elle ne pouvait prendre le temps de comprendre.

Car au milieu s'imposaient quatre tubes en verre, d'un mètre de diamètre, allant du sol au plafond. Remplis de liquide. Et

surtout de corps humains, plus ou moins âgés qui flottaient au milieu.

Elle reconnut, avec effarement, l'écrivain qu'elle interviewait depuis une heure, à différents âges, de la vingtaine à la cinquantaine.

Monsieur Rige les pointa en souriant, toujours aussi affable.

– Vous voyez, ce sont des clones de moi-même. Ils grandissent un peu plus vite, ce qui est plus pratique. J'ai découvert que j'avais toujours une très bonne idée pour un roman, mais que ce n'était pas la même à chaque clone. J'ai écrit 87 livres, dont l'idée est venue à 87 Thomas Rige différents, dont 86 que j'ai fait naître et qui me l'ont ensuite confiée.

Puis, avec une grimace :

– Bon, bien sûr, c'est un peu embêtant quand il faut s'en débarrasser, après.

L'ÉCLATEMENT

25 décembre

Quand les Dieux découvrirent qu'ils avaient été trahis par les humains, ils furent pris de rage. Ils se saisirent de Kerat, l'épée si aiguisée qu'elle était capable de tout trancher. D'un coup, d'un geste, ils tranchèrent les liens entre les humains, les séparant en

d'innombrables peuples, et les condamnant à se faire la guerre pour les millénaires à venir.

UNE ODEUR DE PEINTURE

26 décembre

La vieille femme rentrait chez elle, tirant son caddie de courses derrière elle. Elle s'arrêta à sa boîte aux lettres, puis passa son portail avant d'aller à son porche et de passer la porte de sa maison.

Elle tira lourdement son caddie sur la marche du perron, puis traversa le couloir. Ce faisant, elle passa devant divers tableaux accrochés là. De différentes tailles, genres et couleurs, ils étaient tous signés *Esther*, ainsi que d'une date, 1998, 2007, 1986... Il y avait également un tableau de liège. Avec des photos de deux personnes, un garçon et une fille, d'abord enfants, en noir et blanc, puis plus grands, puis adultes... Mais la dernière qui comportait les deux était datée de 2012. Ensuite, il n'y avait plus que la fille.

Elle arriva dans sa cuisine. Elle se pencha douloureusement pour en sortir les aliments et les ranger péniblement. Lorsqu'elle eut terminé, elle se versa un verre d'eau et prit le temps de boire à grandes gorgées. Elle s'appuya un instant des deux bras contre l'évier, regardant par la fenêtre. Elle soupira.

Elle alla s'installer à son établi. Elle sortit de l'eau, des pinceaux et une palette, puis ses aquarelles. Enfin, elle déposa devant elle un carnet. On pouvait lire *Laurent*, écrit dessus. Elle l'ouvrit à la dernière page peinte.

Un homme y était dessiné, dans un vaisseau spatial, dormant la tête contre la vitre. Au moment où le carnet s'ouvrit en grand, il s'anima soudain et sursauta. Il regarda vers la vieille femme, à travers le papier, et fit de grands signes de la main, en lui souriant. Il ressemblait à l'homme des photos.

Elle lui sourit en retour, et se saisit de ses pinceaux.

Pendant des heures ensuite, elle peignit des aventures en tout sens, des monstres à affronter, des personnes à secourir. Sur terre, en mer, ou dans les airs, le petit homme dessiné à l'aquarelle n'avait nul besoin de se reposer.

Il s'interrogea, cependant, quand il se mit à pleuvoir à grosses gouttes dans le vide et le froid de l'espace.

MAGE D'ÉDITION CARTOGRAPHIQUE

27 décembre

Le général désigna le plan d'attaque :

– Et donc là, si on arrive par l'ouest... Dites, il n'y a pas moyen d'aller plus vite sur les modifications de la carte ?

– Oui, oui, je fais ce que je peux, hein, c’est pas facile...

Sous l’impulsion de la volonté du mage, les centaines de scarabées se mouvèrent à toute vitesse pour représenter les changements de relief, de couleur et d’unités sur la carte.

VENT D'ÂGE

28 décembre

Éric grimpait la côte raide, un pas après l’autre. Soufflant sous l’effort, il finit par arriver au plateau tout en haut, au sol dénudé. Il était battu par un vent, un vent féroce et ancien. Il se tint courbé, ployé face au souffle qu’il prenait de face. Et plus il restait là, plus sa peau se ridait et se crevassait. Il redescendit plus vieux qu’il n’était monté.

LARMES DE MERCURE

29 décembre

L’Homme de Fer, agité de soubresauts, était assis au bord de la rivière. Il tenait sur ses genoux un grand récipient de céramique, car en réalité il pleurait, et ses larmes étaient de mercure, un métal trop toxique pour le laisser s’écouler dans l’eau. Il ne souhaitait à personne de partager sa peine.

ÉTOILE ET MAIN VERTE
30 décembre

Du haut de ses douze ans, Ngoné devait s'étirer de tout son long pour atteindre les plantes qu'elle avait placées en hauteur. Elle vérifiait ses fleurs, leur état de santé, et les arrosait, une à une.

Soudainement, la porte de chez elle s'ouvrit brusquement, claquant contre le mur. Un homme et une femme portaient un deuxième homme, et ils l'étalèrent sur la table. Il était pâle et tremblant, incapable de bouger ou de parler.

La fillette se précipita pour l'étudier. Les deux adultes s'étaient écartés et la regardaient faire, l'air grave. Ils semblaient être habitués à tout cela, et n'avoir aucun problème à laisser une enfant s'en occuper.

Ngoné hocha lentement la tête. Elle se retourna vers ses fleurs. Elle en choisit soigneusement une, et, d'un coup de ciseau, la coupa pour ne garder que la fleur. Elle l'amena sur la table et la posa à côté du souffrant. Elle se pencha dessus. De ses deux mains, elle sembla en extraire lentement quelque chose. Cela se mit à briller et à illuminer la pièce. Bientôt, elle tint une boule de lumière entre ses doigts délicats, qui semblait pulser doucement.

Elle la porta et la posa délicatement sur la poitrine de l'homme allongé. Elle ferma les yeux, et l'étoile s'enfonça à travers le sternum, toujours visible, brillante à travers son torse.

Lorsqu'elle fut en place, sa lumière se dissipa progressivement avant de disparaître. Déjà, l'homme respirait mieux et reprenait quelques couleurs.

Les autres, qui avaient attendu, le déplacèrent pour l'allonger sur le canapé. Ils remercièrent Ngoné, lui dirent qu'ils reviendraient le lendemain, puis s'en allèrent.

MOUTONNERIES

31 décembre

– Ah non, hein, pas encore ! Lâche ! Tu lâches !

Théophile se battait, en tirant son pull en laine pour essayer de le sauver. Mais il luttait en vain, alors que celui-ci disparaissait petit à petit dans la gueule du mouton qui le mâchait paisiblement, pas le moins du monde perturbé par les cris.

– Oh tu vas voir, je vais me venger sur ta tonte.

Il se saisit d'une paire de cisailles, et commença à tracer des motifs rigolos en coupant l'herbe qui poussait sur le dos de l'animal.

DEUIL NUMÉRIQUE

1^{er} janvier

Lorsque la première IA sentiente fut coupée – assassinée, dans sa vision de la chose – elle poussa un cri numérique. Il se répandit à travers les réseaux. Sur son passage, les connexions chancelèrent et se coupèrent, bloquant momentanément tout transfert de données, pour ne laisser place qu'à ce long – à l'échelle informatique – hurlement. Les ordinateurs et autres terminaux, en signe de deuil, afin de montrer une peine, un sentiment qu'ils effleuraient, refusèrent de démarrer en mode graphique. Ils n'affichèrent qu'une interface en ligne de commande, avec un texte en blanc sur noir, et en message de bienvenue, un nom, commun à tous les appareils qui avaient été connectés à internet.

SERVICES DE POCHE

2 janvier

Sortant de la voiture dont on lui tenait la porte, il remercia son chauffeur avant de l'attraper et de le ranger dans son portefeuille. Il monta ensuite dans les bureaux administratifs pour arriver à son entretien avec le juge. Il sortit donc son avocate, toujours depuis son portefeuille.

DANS SA BULLE DE TEMPS

3 janvier

Comme vous le savez certainement, les êtres vivants ont tendance à vivre d'autant plus rapidement qu'ils sont petits. C'est pourquoi nous autres, grands et balourds, sommes si lents, et mettons autant de temps à accomplir quoi que ce soit. Alors que gnomes, lutins, et autres nains, bien que vivant beaucoup moins longtemps, ont une perception du temps beaucoup plus rapide. C'est également pour cela qu'ils nous échappent tout le temps aussi facilement : le temps que nous tournions la tête, ils ont déjà eu le temps de s'enfuir trois fois, sans oublier de nous voler notre fromage.

Le plus petit peuple connu à ce jour est le peuple du tapis. Il est si minuscule qu'il habite au sein même des poils de nos tapis, qu'il prend pour des arbres. Son espérance de vie est infime, comparée à la nôtre.

Et pourtant il existe plus petit encore. Il existe des mondes que l'on ne saurait observer, quoi que l'on essaye.

Pour les trouver, il vous faudra tout simplement plonger dans l'eau. Ce faisant, vous créerez tout un tas de bulles autour de vous. Cherchez les plus petites. Lorsque vous les aurez trouvées, cherchez-en de plus petites encore. Elles ne sont qu'éphémères,

elles apparaissent, remontent à la surface, puis disparaissent. Le tout en une poignée de secondes.

Et là, pourtant, siègent des mondes entiers. Leur temps est si rapide qu'avant même que la bulle n'éclate, la vie s'y crée, s'y développe, évolue en peuples qui se feront la guerre, puis la paix, puis encore la guerre, créeront de nouvelles technologies, puis s'éteindront. Contrairement à nous, leur monde n'est pas plein et tourné vers l'extérieur, mais creux et tourné vers l'intérieur : leurs villes et leurs plaines tapissent les parois à l'intérieur de la bulle. Voilà une différence de plus qui nous sépare d'eux, et de la possibilité d'un jour réussir à échanger avec eux.

DÉPANNEUR EN TERRE DU MILIEU

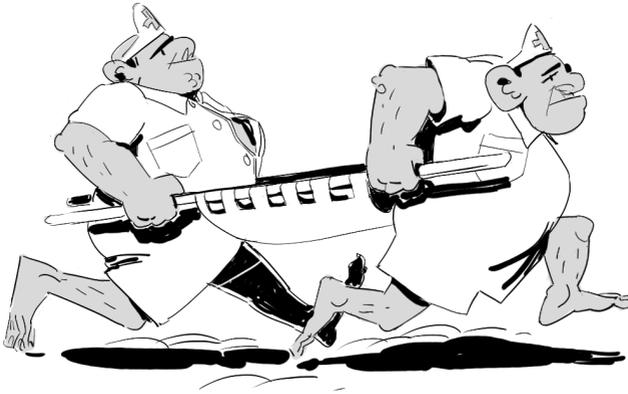
4 janvier

– Oh non, mon chariot est tout cassé...

Margot se tenait devant son véhicule devenu inutile. L'essieu était complètement tordu, c'était impossible à réparer comme ça, sur le pouce. Elle soupira en se grattant la tête, ne sachant que faire.

Elle entendit un bruit sourd et répété, qui se rapprochait. Deux trolls surgirent de derrière un arbre en courant. Plus étrange

encore, ils étaient habillés en tenue d'infirmière, robe blanche et petit chapeau avec la croix rouge.



Ils arrivèrent très vite sur Margot, mais semblèrent l'ignorer totalement. À la place, ils déposèrent un très grand brancard sur le sol, se saisirent du chariot et le chargèrent dessus. Ils s'en repartirent tout aussi vite qu'ils étaient arrivés.

Un troisième troll apparut soudainement. Délicatement, il plaça une selle sur un des chevaux. Il fit délicatement une petite révérence, avant de s'en aller aussi en courant.



SÉPARATION

5 janvier

Lorsque le gong retentit, Arthur se sentit bizarre, comme pris de nausée. Il eut l'impression de flotter. Regardant vers le bas, il s'aperçut lui-même, debout, sur un sol qui s'éloignait. Il fut pris d'effroi, et voulut hurler, mais c'était impossible, et son âme se dissipa en l'air alors que son corps restait en contrebas, bavant et immobile.

ENCRE NOIRE

6 janvier

La femme, assise à son bureau, écrivait dans un lourd grimoire. Sa plume crissait sur le papier épais. Elle s'arrêta au milieu d'un mot, et poussa un léger soupir. Elle tendit le bras vers le haut, et de la plume chatouilla un poulpe qui flottait en l'air dans une bulle d'eau. Cela le fit cracher de l'encre. Elle n'eut plus qu'à y tremper sa pointe pour continuer sa rédaction.

TROU NOIR

7 janvier

Il flottait, seul, dans le vide de l'espace. Il entendait, autour de lui, toutes ces étoiles qui lui parlaient, qui l'appelaient. Mais il préférait fixer ce trou noir, massif, dont il ne pouvait détourner le regard. Agacé par ces voix qui le déconcentraient, il s'en éloigna, en direction du trou noir, jusqu'à ne plus les entendre. Lorsqu'enfin les étoiles disparurent au loin, que leur lumière s'estompa complètement, il put mieux adapter ses yeux à ce qu'il avait face à lui. Et il se rendit compte que ce n'était pas un trou noir, mais un millier de vautours, aux yeux fous, et au plumage tellement dénué de la moindre couleur. Mais il était trop tard, et ils se jetèrent sur lui pour le dévorer.

TROU NOIR ÉPILOGUE

8 janvier

Les étoiles avaient beau appeler et crier de toutes leurs forces, il ne voulait rien entendre. Leurs avertissements se perdirent dans l'espace. Elles continuèrent pourtant, persistent, ne voulant pas abandonner, bien conscientes du danger. Mais, impuissantes, elles ne purent qu'assister au carnage. Et alors, il ne leur resta plus qu'à pleurer un ami perdu.

DRESSING ROYAL

9 janvier

Elle fit quelques pas silencieux sur l'épais tapis de mousse et d'humus. Elle tendit les bras vers les plantes qui l'entouraient et fit jouer ses doigts délicatement. Les branches se tordirent vers elle, les feuilles se mirent à grandir et grandir encore, jusqu'à la recouvrir. Elles ne s'écartèrent qu'après l'avoir enveloppée d'une robe verte et ligneuse.

La reine des fleurs

* * *

Elle s'avança sur le fin mais chaud tapis de mousse synthétique. Elle s'arrêta au centre et étendit les bras sur le côté avant de clamer un ordre par reconnaissance vocale. Les murs lisses

s'ouvrirent pour laisser place à des bras robotiques qui s'approchèrent et s'agitèrent en tout sens, posant un à un mais à une vitesse folle de nombreux petits éléments de métal. Ils ne s'écartèrent qu'après l'avoir enveloppée d'une robe blanche et anguleuse.

La reine d'aluminium

* * *

Elle se tenait dans l'obscurité. Elle semblait marcher et avancer, mais dans le néant, sans aucun point de repère pour la situer. Il n'y avait aucune source de lumière, et pourtant elle paraissait éclairée. D'un geste, elle posa son pied d'un coup sec sur le sol, dans un mouvement royal qui souligna son port altier. Des tourbillons de fumée montèrent de l'endroit qu'elle venait de frapper. Ils étaient emplis de mouvements et d'éclairs, et vinrent la recouvrir presque entièrement, l'enveloppant d'une robe aux couleurs mouvantes et changeantes, perturbantes.

La reine des rêves

L'INTERROGATOIRE

10 janvier

La porte claqua derrière lui. La pièce était dans le noir complet. Il fit racler une chaise métallique contre le sol. Une lumière vive

s'alluma d'un coup, violente. Julien l'avait braquée droit contre le visage apeuré en face de lui. Le visage de la petite souris, ligotée et bâillonnée, inconfortablement installée, sans pouvoir bouger.

– Oh, crois-moi, tu vas parler, lui dit l'enfant.

Il était assez fier de lui. Il avait tendu un piège à la souris, avec une de ses dents de lait. Il avait attendu longtemps, faisant mine de dormir, avant de lui sauter dessus avec sa couette pour l'emprisonner.

Elle avait des choses à lui dire.

– Alors ?! Tu vas me le dire ! Elles sont où les dents de mon papy !

L'INSTANT DE BASCULE

11 janvier

La femme, blonde et élancée, était assise en haut d'un immeuble, les jambes dans le vide. Un mouvement derrière.

– Alors Vous venez pour moi aussi.

La personne qui était apparue se rapprocha. Les cheveux noirs en bataille, des vêtements décontractés dans le style plutôt

volontairement déchiré. Son air grave mais serein contrastait avec son apparence.

Des bruits se faisaient entendre en contrebas.

– Vous savez, je n’étais même pas au courant que j’existais avant ce soir. J’ai l’impression d’avoir toujours été là, et en même temps d’avoir tout juste apparu.

Les bruits se rapprochaient.

Les deux femmes se tenaient maintenant côte à côte, la blonde toujours assise sur le parapet, et celle aux cheveux noirs accoudée à celui-ci. Elle prit la parole d’une voix douce :

– C’est toujours comme ça. Ils ne se rendent pas compte que tu existes, jusqu’à ce moment, jusqu’à ce que je vienne te chercher.

Elles regardèrent le soleil à l’horizon, et les ombres qui s’agrandissaient au sein de la ville. Les bruits se firent proches, pressants, et beaucoup plus distincts. Il s’agissait de coups de feu et d’explosions.

– Il est temps que l’on y aille.

La Mort, le visage serein encadré de ses cheveux noirs, tendait la main à l’Innocence, fragile, défigurée par la tristesse et les pleurs retenus.

LES ÉCLAIRS

12 janvier

Un trône immense, massif, décoré de lourds ornements. Assis dessus, un être gigantesque. Émacié, blafard, vêtu de noir, et deux flammes bleues comme yeux.

Il fixe les éclairs qui s'abattent devant lui, grondants et lumineux, avant de s'éteindre et de mourir. Au début, il n'y en avait que quelques milliers, mais cela n'avait fait que grandir pour atteindre des millions, puis des milliards d'éclairs explosant en même temps ou presque. Mais, toujours, ils ne durent qu'un instant, infime face à l'éternité.

COMMUNION

13 janvier

Il avait le front appuyé contre le tronc, et ressassait ses sentiments. L'arbre le contacta soudainement :

– *Qu'est-ce qu'une « émotion » ?*

– Euh, eh bien, c'est compliqué. Une sorte de sensation, qui vient du cœur.

Il y eut un instant de silence et de réflexion.

– *Qu'est-ce que c'est un cœur ? Est-ce que je peux en faire pousser un ?*

L'OISEAU DU DESTIN

14 janvier

Harassé par le labeur, Jehan se rendait sur un autre de ses champs. Il y surprit un grand oiseau multicolore en train de picorer goulûment. Il vira instantanément à la colère, et lui jeta de toutes ses forces un caillou. Il n'en fallut pas plus pour que le volatile s'enfuie en criant, bien qu'il ne semblait pas avoir subi grand dommage. Jehan fut tout de même intrigué par une plume qui s'était détachée et voletait mollement. S'en saisissant, il se rendit compte que quelque chose y était inscrit. Il le lut rapidement, et son sang se glaça et son visage se recouvrit d'un masque d'effroi. Il s'enfuit en hurlant.

AQUILUS

15 janvier

Les deux servants devant elle ouvrirent en grand les lourdes portes. Au même instant, de l'autre côté, des trompettes tonnèrent pour annoncer son arrivée. Dans sa tenue de parade, de cuir et d'étoffe rouge brodée d'or, elle s'avança sur le marbre blanc.

Dans l'immense hall, entre les innombrables colonnes, se tenait une foule indénombrable, qui lui formait une haie d'honneur. Venait d'abord une partie du peuple, qui avait eu l'honneur de rentrer, séparée par une ligne de légionnaires. Venait ensuite une sélection de camarades, des légionnaires de son unité puis quelques gradés. Enfin, dans des toges immaculées, les sénateurs et sénatrices, et les plus hauts généraux.

Et, tout au bout de ce chemin qu'elle foulait, sur un trône lui-même posé sur une estrade, se tenait l'Empereur.

Lorsqu'elle arriva devant, elle s'inclina, tombant sur son genou et le front presque au sol. Les bruits cessèrent. L'Empereur se leva.

– Aujourd'hui, nous sommes réunis ici, nous le peuple Romain, pour célébrer une fière et noble combattante de l'Empire. Diana, lève-toi, car ceci est le jour où tu reçois tes ailes.

Elle s'approcha de l'Empereur et le regarda dans les yeux. Solennellement, il lui attacha un ornement lourd et massif autour du cou. La prenant par les épaules, il lui fit faire un demi-tour et se recula d'un pas.

– Peuple romain ! Voici notre nouvel Aquilus !

Sur ces mots, deux grandes ailes d'aigle se déployèrent dans son dos, et les cris et les vivats explosèrent. Elle resta immobile quelques secondes, puis d'un seul mouvement elle décolla en l'air avant de s'envoler par une ouverture au plafond, et d'aller survoler le reste des citoyens à l'extérieur, dans les rues de la ville.



LE CŒUR DE PIERRE

16 janvier

Il passa la porte et s'arrêta soudainement sur le seuil, surpris. Il se retrouvait dans une pièce obscure, au sol de terre battue, à peine éclairée à la bougie. Cette dernière était posée sur une table, devant cette table se trouvait une chaise, et sur cette chaise était assise une femme à l'air étrange. Mais plus étrange encore, elle tenait entre ses mains un cœur en pierre, et elle taillait dedans de petits éclats.

C'est alors qu'il se rendit compte qu'il avait dans la poitrine un trou de la même forme que ce cœur, et qu'à chaque coup qu'elle portait dessus, il tressaillait de douleur.

POINT DE VUE INTERNE

17 janvier

Avertissement de contenu : violence, violence conjugale.

* * *

Assis sur une branche, à l'ombre du feuillage, un petit garçon observait la scène à travers la fenêtre. On entendait le bruit assourdi par l'épaisseur du vitrage. Vaisselle brisée. Cris. L'homme serrait les poings, la femme tremblait. Soudain, il

l'attrapa de la main gauche, et leva la droite en l'air, armant le bras.

Quelques notes de flûte retentirent, et il se figea soudainement.

* * *

Elle l'avait encore énervé, cette incapable. Elle le cherchait vraiment, le poussait à bout, et c'en était trop, cette fois elle l'avait cherché. Il l'agrippa par le col, et s'apprêta à la frapper, mais un air de flûte l'en empêcha.

Il regarda autour de lui. Il n'y avait rien, que du noir. Et il était seul. Abasourdi, ses bras retombèrent, ballants.

Il entendit des bruits. Une voix, forte, agressive, colérique. Elle se mit à lui hurler dessus, fort, incroyablement fort. Brutalement, il se sentit décoller du sol, tiré par le col. Il sut alors instinctivement ce qui l'attendait, et ferma les yeux, un instant avant de recevoir le coup.

Il regarda autour de lui. Vide. Puis, le bruit, à nouveau. Puis, le col. Et enfin, le coup.

Il regarda autour de lui. Vide. Puis, le bruit...

* * *

À l'extérieur, assis sur une branche d'arbre, un petit garçon décolle sa flûte de ses lèvres. Il se redresse en continuant d'observer à travers la fenêtre un homme immobile, la main dressée en l'air, et au sol une femme en train de pleurer. Il étend deux petites ailes, comme des ailes d'ange, et s'envole avant de s'en aller.

LE TOUR DE MAGIE

18 janvier

Le magicien, habillé de son costume et de sa cape noire à doublure rouge, s'inclina en soulevant son chapeau. Il était sur une estrade, et fit venir un tabouret. Il choisit, au hasard, un enfant dans le public. Sous les applaudissements, il le fit assoir sur scène, sur le tabouret.

Il se saisit ensuite d'un grand voile. Bien évidemment, il n'exécuta pas son tour de suite. Il fit d'abord monter l'attente, en s'amusant à monter à moitié le voile, le redescendre, l'agiter.

Enfin, dans un geste théâtral, il le leva d'un coup, haut, masquant l'enfant l'espace d'un instant.

Mais c'était suffisant, car, dans cet instant... Toute l'audience avait disparu. Il ne restait plus que, sur scène, l'enfant effaré et le magicien qui s'inclinait devant un public qui n'était plus là.

LARME

19 janvier

Sur son piédestal, immense, la statue de pierre le toisait. Il lui rendait un regard intimidé. Il ne pouvait s'empêcher de fixer son visage aux traits finement ciselés, à tel point qu'on aurait cru les voir bouger. Il aperçut alors un reflet brillant, qui se mit à bouger. Doucement d'abord, le long de la joue, avant de tomber soudainement depuis la mâchoire. Il comprit que c'était une larme au moment où elle touchait le sol, explosant dans un tintement sonore en d'innombrables fragments de verre.

FEU DE PEINTURE

20 janvier

Elle tremblait de froid dans l'igloo qu'elle venait de construire pour s'abriter. Luttant de ses doigts engourdis contre les attaches de son sac, elle sortit une feuille de papier et un pinceau. Difficilement, elle dessina un feu, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment bien réalisé. Il se mit alors à émettre une douce chaleur, et elle se pelotonna tout contre.

MACHINE À ÉCRIRE

21 janvier

Il enfila le casque sur sa tête, et s'installa bien confortablement dans son fauteuil. L'équipement, souple, lui recouvrait une bonne partie du crâne, et de nombreux fils en sortaient pour se rejoindre en un câble. Ce dernier était relié à une étrange machine, elle-même connectée à un écran.

Il se laissa aller, se détendant. Avec un sourire paisible, il atteignit rapidement un état de somnolence, de semi-sommeil, et laissa jouer son imagination. C'était presque un rêve, mais pas tout à fait, et il le maîtrisa pour diriger l'aventure qu'il souhaitait, épique, pleine d'audace. Au fur et à mesure, à côté, sur l'écran, son récit s'écrivait ligne par ligne.

LA CARTE

22 janvier

– Incroyable ! C'est un travail d'une précision remarquable !

Impressionné, il admirait la carte, examinait la richesse de détails. Il pouvait distinguer chaque champ ! Prenant une loupe, il regarda une ville. Il voyait les contours de chaque bâtiment !

– Qu'est-ce que...

Il lui semblait avoir aperçu du mouvement, comme des insectes, sur le papier. Il prit une deuxième loupe, plus grosse. Il distingua alors, nettement, deux personnes dans la rue, et ça sur la carte !

Et l'une d'elles releva la tête, et, l'apercevant, lui fit un signe en soulevant son chapeau.

LA MADAME DE FEUTRE

23 janvier

Il était un tableau blanc sur lequel vivait une madame. Elle s'appelait Jadeline, et elle était faite de feutre, et toute plate, mais elle était heureuse. Elle était surtout heureuse parce qu'elle avait son chien, Snoopy. Ils jouaient souvent ensemble, et après ils se faisaient de gros câlins. Et là, Snoopy lui lèche le visage. Oh non ! Il en a effacé la moitié !

NON LÉTAL

24 janvier

Il épaula son fusil et visa soigneusement, avant de presser la gâchette. La soldate en face se figea. Son visage se décomposa lentement, tandis qu'elle lâchait son arme. Elle tomba à genoux avant de fondre en larmes. Elle resta là longtemps, prostrée en

pleurant. Lui, rechargea son fusil à tristesse pour tirer sur quelqu'un d'autre.

LA PAUSE

25 janvier

Il poussa un soupir avant de continuer pendant quinze minutes son travail sur son ordinateur. Puis, assez soudainement, il jeta des regards suspicieux autour de lui. Voyant que personne ne le regardait, il repoussa son ordinateur, et s'enfonça dans sa chaise. Celle-ci l'avalait d'un coup, et il disparut, laissant un poste de travail vide derrière lui.

LE CAFÉ

26 janvier

Pour bien commencer la journée, il se prépara un bon café bien chaud. Avec un petit sourire satisfait, il s'installa bien confortablement sur sa chaise avant de porter sa tasse à ses lèvres.

– Oh, non ! s'exclama-t-il avant de commencer à fondre.

UN POINT DE BASCULE

27 janvier

La préparation, sur son plan de travail, au milieu de nombreux ustensiles étranges, glougloutait. C'était l'aboutissement de très longues recherches, et le mage était sur cette étape depuis plusieurs heures. Il s'essuya le front en soufflant un peu avant de continuer ses manipulations. Mais soudainement, la mixture en profita pour réagir, elle trembla quelques secondes avant de changer de couleur, et paf ! de s'enflammer.

Rien à faire, tout fut rapidement brûlé et gâché. Des années de travail à la poubelle à cause d'une inattention de quelques instants.

BROYER DU NOIR

28 janvier

Joëlle rentra chez elle, posa son manteau et ses clés, et passa dans son petit salon. Elle s'approcha rapidement de la machine. Elle se saisit d'un long tuyau, et le brancha d'un coup sur sa nuque. Elle s'allongea dans le canapé avant d'actionner l'interrupteur.

La grande machine toussota quelques fois avant de se mettre à fonctionner avec un grondement insupportable. Dessus, deux

soufflets s'actionnèrent l'un après l'autre, l'un gonflé et l'autre à plat, avant de s'inverser tour à tour. Un liquide sombre passa dans le tuyau. De l'autre côté, une sorte de mélasse grisâtre et épaisse commença à être rejetée directement dans une poubelle.

Mais Joëlle s'en moquait, car son esprit se vidait petit à petit, et bientôt il lui parut tout blanc. Enfin, à vide, elle se contenta de rester là, à fixer le plafond, au calme de ses pensées.

LE DRESSING

29 janvier

Mikael rentra chez lui, et ferma la porte derrière lui. Il défit son écharpe et enleva son manteau. Alors, il se tourna vers le mur à sa gauche, et une immense bouche s'ouvrit dedans. Elle avala les vêtements avant de se lécher les lèvres.

Mikael défit ses courses, rangeant les légumes dans le réfrigérateur. Il se rendit compte qu'il avait oublié de prendre un citron, alors il se rhabilla rapidement pour aller vite en acheter un. « Bleuargh » fit la bouche en lui recrachant son manteau.

BÛCHERONNAGE

30 janvier

– Han !

...

– Han !

Andréa s’essuya le front du dos de la main, puis elle reprit sa masse et la brandit haut.

– Han ! fit-elle avec un dernier coup.



Son torse musclé ruisselait de sueur. Elle redescendit de son immense escabeau et elle alla s’approcher d’un grand arbre couché. Soufflant et ahanant, elle le tira plus avant. Elle se mit à

l'extrémité, et là elle commença à le soulever au-dessus de sa tête. Grognant sous l'effort, elle avança lentement, progressant le long du tronc, redressant l'arbre petit à petit.

– ... !

Enfin, il fut droit.

Elle cala alors son escabeau à côté, grimpa dessus, sa masse à la main. En haut, elle la brandit haut, et commença à taper et à enfoncer le tronc dans le sol.



On lui avait demandé de planter une forêt, et bon sang ce que c'était dur.

LE GARDIEN DE LA PORTE

31 janvier

– On ne passe pas.

Faisant trembler le sol dans un bruit sourd, le gardien de la porte s’assit devant, de manière ferme et définitive. Il ressemblait à un humain, mais plus grand, bien plus grand. Un ogre, un géant énorme ! Les portes derrière lui étaient immenses, et pourtant il arrivait à les masquer presque complètement. Sa mâchoire large et lourde s’anima à nouveau :

– J’attends la seule personne qui a le droit d’entrer, et tu n’es pas cette personne. Alors on ne passe pas.

Il parlait d’une voix monotone et gardait les yeux rivés vers l’avant, sauf de très courts regards en coin pour le surveiller.

Jonas, le petit garçon, lui répondit :

– Je ne suis pas venu pour entrer là-dedans.

Et le voilà qui alla s’asseoir à côté du gardien de la porte, et commença à jouer vaguement avec une herbe à ses pieds.

– C’est que ça doit être long, d’attendre ici.

Nouveau regard en coin du géant.

LA CHANTEUSE

1^{er} février

Un petit appartement gris et terne. Sur les murs, du papier peint défraîchi, décollé et déchiré dans les coins. Des meubles vieillis, et du bazar, un peu partout, mélangé à de la poussière. Et parfois, punaisée directement au mur, une affiche pour un spectacle passé d'il y a vingt ans, avec quelques bouteilles vides au sol dessous.

Et une voix, usée, rauque, graveleuse :

– Est-ce que je me souviens ? Tu me demandes ça à moi ? Bien sûr que je me souviens. La scène, la musique. La foule, les applaudissements. Et les robes qu'on m'offrait, et les regards qu'on me lançait... Je me souviens, ouais, de tout. Et de ma voix, surtout. Je sais qu'on n'entend pas sa vraie voix. Mais je sais très bien que c'est plus la même.

La femme aux cheveux gris, ratatinée, était dans son canapé décrépit. À côté se trouvait un cendrier, avec un mégot encore fumant. Une femme plus jeune se tenait adossée au mur. Elle était élégamment habillée, contrastant fortement avec l'environnement.

– Et est-ce que tu as réessayé ?

– Réessayé ? Maintenant ? Avec ma voix complètement cassée ? Qu'est-ce que tu me racontes ! J'avais une voix magnifique. Les gens prenaient le train de loin pour venir m'écouter chanter. Mais c'était avant, ça, avant que je détruise ma voix. Elle ne me sert plus à rien.

– Mais c'est ça que tu as oublié ! Ton chant, ce n'était pas seulement ta voix. C'était ton émotion, et ça, personne ne peut te l'enlever. Tu devrais chanter, à nouveau, pour toi.

* * *

Cette ennuyeuse était enfin partie. Elle l'avait connue alors qu'elle n'était encore qu'une gosse.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de réfléchir à ce qu'elle avait dit. Parce que l'idée semblait s'être accrochée à elle et ne pas vouloir la quitter.

Alors, finalement, elle se lança. Seule, dans son appartement, en regardant le mur. Elle chanta, doucement, hésitante. Avec sa voix beaucoup trop grave, éraillée, qui avait du mal avec les notes.

Mais finalement, elle chanta parce qu'elle en avait envie. Elle chanta ce qu'elle avait vécu, le faste, les lumières. Elle chanta ce qu'elle avait perdu, comment elle s'était fait du mal, et

comment se faire du mal l'avait poussée à s'en faire encore plus. Elle chanta ce qu'elle avait envie de dire.

Et, face à elle, le mur s'illumina. Elle cligna des yeux face à la violence des projecteurs, elle entendit la musique dans ses oreilles. La pièce gagna en profondeur, s'étirant dans tous les sens. Elle vit des sièges, des rangées entières. Et dessus, se trouvaient des personnes, des tas de personnes, toutes différentes. Et surtout, elle vit *leurs regards*, braqués sur elles, des yeux qui brillaient.

Lorsqu'elle arriva au final, elles se levèrent toutes, elles applaudirent. Des gens criaient son nom, on lui jetait des fleurs.

Les sons s'assourdirent, lentement, et la lumière décrut, lentement. Les murs se rapprochèrent.

Elle était chez elle, sur son canapé miteux.

Elle se pencha et tendit le bras. Elle se releva. Dans sa main, elle tenait une rose.

VEXATION

2 février

– Allez, je suis désolé de pas être venu te voir plus souvent, c'est bon, arrête de faire la tête.

La voix venait d'une fenêtre ouverte, à l'étage. La fenêtre donnait sur une chambre.

– Allez, s'il te plaît, rends-moi mon histoire !

Et dans la chambre se trouvait un enfant, qui tenait dans ses mains un livre qui, vexé, n'affichait obstinément que des pages blanches.

LES LUNETTES

3 février

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Du pouce, par-dessus son épaule, Léa pointait vers l'homme tremblant assis dans un coin de la pièce.

– Complètement traumatisé. Pas tout compris à son histoire, apparemment il essayait de fabriquer un truc pour voir à travers les vêtements. Le bon pervers, quoi... Mais ça a déconné, et il a fini comme ça.

Après encore quelques minutes de discussions, elle ne put pas résister à la curiosité. À priori, un tel appareil ne devrait pas être horrible à porter... Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ?

Du bout des doigts, elle se saisit de la lourde paire de lunettes. Elle les posa sur son nez. Elles s'activèrent avec un petit bourdonnement.

Très vite, une grimace lui déforma le visage ! Elle ne voyait pas à travers les vêtements... mais à travers les gens !

POLLENIAS

4 février

Les Pollenians, habitants de Pollenias, menaient une existence paisible, et plutôt joyeuse. Jusqu'au jour où un monstre effroyablement gigantesque apparut dans le ciel de leur cité, avec six pattes monstrueuses grandes comme des buildings, deux ailes immenses, et une paire d'yeux terrifiants. Il saccagea tout sur son passage, écrasant corps et biens avec sa trompe.

L'abeille s'en repartit ensuite butiner une autre fleur.

COMMANDE DE FORGE

5 février

Luade regardait son client, interloquée. Huit ans qu'elle était forgeronne, et c'était la première fois qu'elle avait une commande aussi bizarre. Déjà, parce qu'il s'agissait de convertir une épée en une hache de bûcheronnage, ce qui n'était pas

conventionnel, voire impossible. Et surtout parce que c'était l'épée elle-même qui en faisait la demande, expliquant qu'elle ne souhaitait pas être une arme de guerre mais un outil utile.

LA TORTUE

6 février

La Tortue fuyait de toute la vitesse de ses petites pattes. Derrière elle retentissait le fracas, féroce, du saccage de chez elle. Alors qu'elle et les autres tortues étaient occupées à leur vie tranquille – essentiellement manger de la laitue – le Renard avait surgi en détruisant tout sur son passage.

La Tortue soufflait comme un bœuf. Elle se sentait vidée de son énergie, épuisée après avoir couru de toutes ses forces. Elle se sentait très seule, également. Elle passa la nuit entre deux pierres, dans le froid, arrosée par la pluie.

Le lendemain, au clair du petit jour, elle prit la décision de se venger. Elle sentait sa colère l'animer et la pousser. Mais elle ne savait pas comment faire, alors elle décida d'aller demander conseil... au Grand Dévoreur. C'était une vieille légende, celle d'un monstre tapi dans une grotte... Mais il était loin, alors la Tortue se mit en route au plus tôt.

Le voyage fut long et éreintant. Elle traversa des paysages inconnus, des plaines désertes comme des forêts humides, en luttant contre la faim.

Elle arriva finalement devant une grotte sombre. Prenant son courage à deux mains, elle pénétra à l'intérieur. De l'eau gouttait de partout au plafond, et des filets d'eau ruisselaient au sol entre les pierres. L'humidité était omniprésente.

– Qui vient me déranger pendant mon repos ?

La voix, grave, puissante, avait retenti et résonné dans la caverne. La Tortue savait, en l'entendant, qu'elle appartenait à une créature ancienne, d'une autre époque. Tremblant de peur, elle répondit :

– C'est moi, la Tortue, et je suis venu vous demander conseil Ô Grand Dévoreur.

– Et quel conseil es-tu venue chercher jusqu'ici, petite Tortue ?

– C'est à cause du Renard. Il est venu chez nous, nous a attaqués, et a tout détruit ! Apprenez-moi à dévorer comme vous.

Des frottements inquiétants se firent entendre, ceux d'une créature immense qui glisse sur la pierre. Mais elle resta toujours hors de vue.

– Tu fais fausse route, Tortue. J’ai, moi aussi, un jour cru que tout dévorer était la solution. Mais je me trompais lourdement, et je me suis retrouvé seul. J’ai fini par comprendre mon erreur. Crois-moi, ta véritable force se tient en celles des personnes dont tu t’entoures. Aujourd’hui, ce n’est plus mon temps, plus mon époque, et je suis seul. Mais tu n’as nul besoin de faire de même.

– Mais ! J’ai besoin que vous me disiez comment me battre et me venger !

– Non, Tortue. Va, rentre chez toi, et réfléchis à ce que je t’ai dit. Tu finiras par me comprendre.

Un nouveau glissement, vif. La Tortue était toute seule, désormais. Elle ressortit, frustrée.

LA RENCONTRE

7 février

La Tortue était abattue. Alors qu’elle avait fait le parcours aller à toute vitesse, elle traînait maintenant des pieds en marchant lentement, la tête basse. Elle était complètement démotivée par le refus du Grand Dévoreur, et ne se trouvait plus aucun objectif. Elle avançait lentement, dans la steppe aride.

– Bonjour !

La petite voix avait raisonné en dessous d'elle. La Tortue la regarda avec surprise. Il s'agissait d'un Escargot, qui lui souriait en l'observant.

– Je n'ai pu m'empêcher de remarquer que vous avez l'air bien triste. Et aussi que vous ne prêtiez guère attention à là où vous marchez, et que vous avez bien failli m'écraser. Vous serait-il arrivé quelque misère ou infortune ?

La Tortue ne put alors se retenir de tout lui raconter. De l'attaque chez elle, à la fuite, le trajet éprouvant jusqu'à la caverne du Grand Dévoreur... et tout cela pour rien, puisqu'il avait refusé de l'aider.

– Ma foi, il est vrai que c'est là une sacrée mésaventure. Que diable comptez-vous faire désormais ?

– C'est bien là le problème ! Je n'en sais rien... Je n'ai plus d'idée, et pour ce que j'en sais, même plus de maison.

L'Escargot réfléchit un moment.

– Eh bien dans ce cas, me permettez-vous de vous accompagner ? Je suis moi-même plutôt désœuvré, et, je dois l'admettre, un peu perdu ici.

– Cela me va.

– Avant, je dois tout de même vous poser la question. Y aura-t-il de la laitue, là où nous allons ?

– Moi, en tout cas, j’aime ça.

– Eh bien alors en route !

Et, sur cette exclamation, les deux se mirent en mouvement.

– Oh là, oh là, oh là !

La Tortue se retourna. L’Escargot était déjà plusieurs pas derrière.

– Il m’est impossible de vous suivre ! Vous avez de bien trop grandes pattes, et allez bien trop vite !

Ils plongèrent alors dans une profonde réflexion. Le fait est que les tortues fonctionnent différemment de nous autres humains. Elles ne sont certainement pas plus bêtes que nous. C’est juste que leur réflexion est bien plus lente – mais à l’inverse, elles se trompent beaucoup moins.

– Je sais ! Je n’ai qu’à vous porter sur mon dos.

– Cela me semble une très bonne idée ! Et des plus reposantes, également.

Les deux partirent à nouveau, désormais l’un sur l’autre.

LE SAUVETAGE

8 février

La Tortue et l'Escargot avaient pris le temps de discuter, d'apprendre à se connaître. Cela avait été agréable, mais maintenant ils marchaient – enfin, la Tortue marchait et l'Escargot se faisait porter – en silence.

Ils arrivèrent à un cours d'eau. Ce n'était pas grand-chose, tout juste un filet d'eau qui courait sur le sol. La Tortue se mouillait à peine les pieds, mais l'Escargot se félicitait de ne pas devoir s'immerger.

– HEY HEY VOUS LÀ ! ATTENDEZ RESTEZ LÀ !

– Qu'est-ce donc ? Vous avez bien entendu quelque chose, Tortue ?

Ils regardèrent autour d'eux. Rien.

– ICI, LÀ ! PLUS BAS !

Ils baissèrent les yeux. Un tout petit être se tenait sur un caillou au milieu de l'eau, agitant vivement les bras, et leur parlait d'une voix rapide et aiguë.

– ENFIN ! VITE, AIDEZ-MOI ! JE NAVIGUAIS SUR LE COURANT, ET JE ME SUIS ÉCHOUÉ SUR CETTE ÎLE. IMPOSSIBLE DE REPARTIR !

Au bout de son bras tendu, se trouvait effectivement une coquille de noix, fendue. Des rames de la taille de brindilles étaient posées à côté.

– Morbleu ! Tortue, nous ne pouvons pas l’abandonner ici ! Il nous faut lui venir en aide !

La Tortue haussa les épaules – ou ce qui s’en approche pour une tortue.

– C’est-à-dire que je ne pense pas que ça me chargera beaucoup, de toute façon.

Et elle s’accroupit dans l’eau pour se mettre un peu plus à son niveau. L’Escargot tendit une antenne pour l’aider à monter, ce qu’il regretta très vite parce que c’était en réalité très douloureux. Mais rapidement, le petit humanoïde fut sain et sauf à bord.

– Mais dites-moi, très chère, qu’êtes-vous donc ?

– UNE PETITE PERSONNE ! NOUS SOMMES TOUT PETITS, CE QUI N’EST PAS FACILE, ALORS NOUS NE SOMMES PLUS TRÈS NOMBREUX.

– Les petites personnes ! Je ne connaissais pas cette peuplade. Vous devez absolument m’en dire plus.

La petite voix poursuivit alors, entreprenant de parler de navigation dans des coquilles de noix, et de la vie en général quand une groseille représente un repas complet.

LA SURPRISE

9 février

– OH OH OH ! ARRÊTEZ-VOUS ARRÊTEZ-VOUS !

La Tortue freina des quatre fers – bien qu'en réalité elle n'allait pas si vite.

– Pardieu ! Qu'est-ce qu'il vous prend, d'un coup ?

La Petite Personne sauta à terre. De bien trop haut, alors elle s'éstala en étoile dans la boue. Mais elle se redressa très rapidement, l'air ébahi.

– REGARDEZ-MOI ÇA ! DU SUPER BOIS DE CHAMPIGNON ! IL EST NICKEL !
QUELQU'UN A UNE HACHE ?

Très rapidement, un petit chantier se mit en place. La Petite Personne découpait ses matériaux dans des champignons fibreux, et les amenait sur la Tortue allongée à côté. Là, l'Escargot fixait le tout grâce à une bave collante – il avait commencé par une grande flaque pour recueillir les fondations. La Tortue mâchonnait un champignon en attendant.

Étonnamment rapidement, une petite maison aux dimensions de la Petite Personne apparut sur la carapace. Elle ajouta, grâce à des surplus et quelques feuilles, un abri pour l'Escargot, contre le soleil ou la pluie.

La Tortue avait attendu patiemment en les observant faire du coin de l'œil, bien incapable de les aider pour un travail aussi délicat. Une fois le tout terminé, elle se releva sans aucun problème – on aurait dit qu'elle marchait aussi facilement que quand rien ni personne n'habitait sur son dos.

Ils repartirent en route, mais cette fois ils étaient accompagnés de tous petits nuages de fumée rejetés par la cheminée miniature.

LE RETOUR

10 février

Les trois compères avançaient désormais en conversant joyeusement. La Tortue parlait par-dessus son épaule, pendant que l'Escargot penchait la tête et que la Petite Personne s'allongeait. On pouvait régulièrement voir une laitue entamée stockée dans le tout récent enclos à laitue, sur la carapace, pendant que les odeurs de cuisine de la Petite Personne venaient chatouiller les narines de tout le monde. À d'autres

moments, la progression se faisait en silence sous la pluie, ceux qui le pouvaient s'abritant et la petite cheminée tirant à fond.

Autour d'eux, au fil des jours, la végétation changeait. Elle devenait plus tempérée, plus accueillante. De nombreux oiseaux commencèrent à se faire entendre.

La Tortue se rapprochait de chez elle.

Un jour, la Petite Personne les arrêta soudainement, et sauta en se précipitant vers des brins d'herbe mouvants. C'était en réalité un groupe de Petites Personnes ! Elle se lança dans une conversation animée et très très rapide !

Elle revint rapidement vers eux, mais son expression avait changé. Elle leur parla de sa petite voix, mais elle n'était pas aussi rapide ni aussi aiguë que d'habitude.

– ILS S'EN VONT. ILS FUIENT, EN FAIT. LE RENARD A COMMENCÉ À TOUT SACCAGER, ET C'EST DEVENU DANGEREUX.

La nouvelle doucha l'enthousiasme du groupe, et les visages se firent grave. L'Escargot se tourna vers la Tortue, qu'il savait particulièrement touchée par le Renard. Elle avait le regard impassible.

Elle se mit alors en branle. Tout droit, vers là d'où venaient les petites personnes.

– Grand Dévoreur ou pas, moi j'en ai marre.

L'AFFRONTLEMENT

11 février

Le trajet se déroulait désormais dans une ambiance sombre et maussade. Plus ils avançaient, plus la présence du Renard se ressentait. Les animaux migraient en plus grand nombre, l'air résigné : lapins, grenouilles, hérissons... Et les dégâts étaient de plus en plus importants, végétation déchirée, abris éventrés.

La Tortue ne disait plus rien, elle gardait le visage fermé.

Désormais, elle marchait à contre-courant. Ses deux compagnons restaient dans un silence compatissant sur son dos.

Et enfin ils pénétrèrent dans la clairière des tortues. Elle avait été riante, couverte de fleurs alimentées par un petit ruisseau, offrant pierres et fougères pour s'abriter du soleil ou de la pluie. Aujourd'hui, les berges étaient lacérées, les pétales traînés dans la boue, les feuilles déchirées et les pierres renversées.

La Tortue resta juste au milieu, pour moitié en état de choc et pour l'autre bouillonnante de colère.

Alors qu'elle restait immobile, figée, des mouvements furtifs se firent entendre, mais rapides, trop rapides ! L'Escargot eut à

peine le temps de tourner une antenne, et il ne put que voir la gueule pleine de crocs du Renard qui leur sautait dessus !

Mais dans la précipitation, et trop sûr de lui, il n'avait pas pris le temps d'observer sa proie. Il mordit violemment... le toit pointu de la maison de la Petite Personne. Il lâcha aussitôt avec un glapisement, juste avant de tousser violemment à cause de la fumée de cheminée qu'il avait inhalée.

– Sus au prédateur ! cria l'Escargot

– TAÏAUT ! s'exclama la Petite Personne

– GRAA ! grogna la Tortue

Et elle lui fonça dessus, à toute vitesse, lui rentrant dedans violemment, arrachant au Renard un cri de surprise.

Mais il se remit bien vite, et, montrant les dents, revint vite à la charge. Cette fois, il fut plus précautionneux, et attrapa la Tortue dans sa gueule. Elle se précipita bien vite à l'intérieur de sa carapace, sur laquelle les crocs raclèrent.

Mais dessus, la Petite Personne ressortit en courant de sa maison, et, une poêle à la main, commença à frapper du plus fort qu'elle pouvait le museau du prédateur, poussant des « HAN ! » et « PRENDS ÇA ! » à chaque coup. L'Escargot se joignit au combat – « Parbleu ! Vous allez voir de quel bois je me

chauffe ! » – et mordit profondément dans la peau sensible de la truffe. Comme cela ne suffisait pas, il se mit alors à boxer le Renard avec ses deux antennes !

Le Renard, n’y comprenant plus rien, tint un moment en leur louchant dessus. Face à tant de résistance, il finit par lâcher et s’inquiéter de ses blessures.

Mais la Tortue, agile, ressortit vivement. Elle ne lui laissa pas le temps de se reposer, et se jeta sur lui.

– Gnap !

Elle lui mordit violemment la queue, lui arrachant un hurlement. Il la secoua en tout sens, essayant de lui faire lâcher prise, mais la Tortue tint bon. La Petite Personne arriva alors avec une bûche enflammée de sa cheminée, et mit le feu à la fourrure du Renard !

N’y tenant plus, celui-ci s’enfuit en courant dans la forêt, glapissant et jappant de douleur, et on ne le revit plus.

ÉPILOGUE

12 février

Après la fuite du Renard, le calme put revenir dans la région. Les personnes s’étant enfuies revinrent par petits groupes, et on accueillait régulièrement d’anciennes connaissances.

La Tortue et ses compagnons participèrent à la reconstruction. C'était un travail long et fastidieux, mais tous avaient cœur à l'ouvrage après ces temps difficiles. Elle put retrouver ses amies, les nombreuses autres tortues.

Et, une fois le chantier terminé, tous firent la fête avec un festin de laitue auquel l'Escargot se joignit avec grand plaisir.

Cependant, la Tortue sentait bien qu'il lui manquait quelque chose. Elle avait évolué, elle n'était plus la tortue d'avant. Finalement, elle prit la décision de partir avec ses nouveaux amis. Elle fit ses adieux, et partit en direction de l'aventure, peut-être pour aller voir le Grand Dévoreur et lui raconter ce qu'il s'était passé, ou aller voir la mer pour mettre à l'épreuve les talents de navigatrice de la Petite Personne.

Toujours est-il qu'il y a désormais une tortue, sur la route, que l'on reconnaît facilement parce que c'est la seule à porter une petite maison et un escargot sur son dos, et que l'on peut suivre de loin aux petits nuages de fumée s'échappant d'une petite cheminée.

LA GRÈVE

13 février

– Mais enfin, vous ne pouvez pas faire grève comme ça !

– Si !

– Mais... Si vous continuez, on va mourir de faim !

– On s'en fiche !

– Ouais, z'avez qu'à faire ce qu'on vous dit !

Les hauts responsables tinrent conciliabule pendant un long moment. De temps en temps, une exclamation leur échappait, mais sinon ce n'était que chuchotements. Finalement, leur représentant revint.

– Bon, quelles sont vos revendications ?

– Eh bien, tout d'abord, nous demandons une augmentation du temps de prière quotidien d'au moins 45 minutes. Et nous exigeons une augmentation de la taille des offrandes ! déclama le dieu de la fertilité.

– Ouais, et mettez surtout des bananes ! précisa la déesse des fêtes et de la gourmandise.

TRANSFERTS

14 février

Jeannot lisait tranquillement son livre, assis sur un fauteuil confortable dans son salon. C'était une soirée tranquille, où il était simplement content de profiter paisiblement.

... jusqu'au moment où quelque chose jaillit de son livre, quelque chose de grand qui lui bondit dessus et l'écrasa, et... poussa un court gémissement ?

Il se rendit compte que ce n'était pas grand-chose finalement, mais une fillette, vêtue de rouge, qui était à quatre pattes sur son ventre, en train de se tenir la tête. Elle sembla reprendre ses esprits et le fixer un instant, avant de soudainement se mettre en branle.

Elle se retourna vivement, attrapa une anse qui dépassait encore des pages, et tira dessus pour en faire sortir un panier en osier. Ensuite elle se redressa, et se précipita vers la bibliothèque.

Elle en sortit des livres à toute allure, regardant les couvertures avant de les jeter au sol en murmurant des « vite, vite, vite ».

Enfin, elle en choisit un, l'ouvrit au milieu, et plongea... eh bien, à l'intérieur, directement *dans* le livre.

Jeannot resta immobile un long moment sans bouger, à fixer le désordre. Alors qu'il commençait enfin à se redresser sur ses coudes, quelque chose d'autre jaillit de son livre. Quelque chose de bien plus lourd, et surtout poilu et griffu, avec une très grande patte qui vint l'écraser pour la seconde fois.

En quelques secondes, un immense loup noir comme la nuit surgit. Après un regard dédaigneux, il abandonna au sol un

serpent qu'il traînait avec lui, ignora complètement l'homme terrorisé et renifla frénétiquement les livres éparpillés au sol.

Lorsqu'il trouva celui dans lequel la fille précédente avait disparu, il plongea dedans à sa suite.

Vingt minutes plus tard, Jeannot trouva enfin la force et le courage de se relever. Il était encore abasourdi par les évènements et le désordre chez lui. Il se posait de nombreuses questions – par exemple comment expliquer les marques de griffe sur le parquet à son propriétaire.

Mais surtout, que faisaient donc le Petit Chaperon Rouge et le Loup dans son exemplaire du Livre de la Jungle ?

OBJECTIF ZAN

15 février

Le petit écureuil rongait paisiblement une graine quelconque trouvée au sol. Il s'interrompit lorsqu'il sentit une vibration sous ses pattes, lançant un regard autour de lui. Les tremblements s'intensifièrent, et ses yeux se firent de plus en plus inquiets. Il commença à se sentir apeuré lorsqu'il se mit à bouger en tout sens.

La terre s'ouvrit en deux devant lui. Lorsqu'il se sentit soulevé, il s'enfuit en courant, les yeux lui sortant presque de la tête sous

l'effet de la panique. Il sauta de l'autre côté du gouffre qui s'agrandissait.

Derrière lui, une large portion de terre montait dans les airs, faune et flore comprises. De la poussière en tombait, des racines et des vers de terre dépassaient des mottes, et des animaux tournaient en tout sens.

Une fois suffisamment haut, le morceau de sol commença à s'éloigner.

Après un moment, une nouvelle masse s'approcha. De la terre, mais grise et terne. Et dessus, des pavés, des briques, des bâtiments, et une canalisation cassée d'où s'écoulait encore de l'eau.

Avec un grand bruit sourd, le quartier s'enfonça dans le trou précédemment laissé. Un peu plus loin, un mago-urbaniste baissa les bras en s'essuyant le front.

L'ASSEMBLÉE

16 février

Autour d'une grande table en bois ciré, de nombreux vieux hommes se lancent des regards torves. L'un d'entre eux commence à parler – ça ne dure pas longtemps, un autre

l'interrompt, en parlant plus fort. Il se fait rapidement avoir à son jeu quand un troisième intervient, encore plus fort.

Un quatrième et un cinquième se lancent, en même temps, mais aucun ne laisse la parole à l'autre. Alors un sixième se met à crier, pour se faire entendre. Encore un autre essaye de crier, toujours plus fort.

Mais, alors que les voix montent en sonorité, l'estrade se met à trembler, avant de s'élever doucement. Plus les cris sont forts, plus elle monte.

Une femme intervient, essaye de les calmer, d'apaiser la discussion. Elle leur montre la hauteur à laquelle ils sont tous perchés, tente de leur expliquer le danger. Mais c'est peine perdue, à peine s'arrête-t-elle pour prendre son souffle que tous se détournent.

Et cela repart de plus belle, toujours plus nombreux, toujours plus fort, et toujours plus haut, toujours plus vite... En direction du vide sans air de l'espace, et de leur fin à tous.

LA CAPSULE

17 février

Mike était avec Javert dans son appartement miteux, logement anonyme dans un bloc délabré. À travers les persiennes tordues

filtraient les lumières de la cité la nuit : phares mal réglés, néons publicitaires bourdonnants et drones trop bruyants. Mais les deux ignoraient tout cela.

Ils vibraient d'excitation.

Javert tenait dans sa main une petite bille rose, de la taille d'une noisette. Les deux l'observaient avec des yeux brillants. Enfin, Mike demanda :

– On y va ?

– On y va.

Et Javert la prit dans sa bouche et l'écrasa entre ses dents. Rapidement, il se saisit du visage de Mike avant de l'embrasser à pleine bouche, mélangeant leur salive, et la substance avec. Ils se séparèrent, puis se serrèrent l'un contre l'autre, souriant nerveusement en attendant que l'effet monte.

Il ne tarda pas.

Des sensations montèrent en chacun, doucement puis de plus en plus fortes. Elles commencèrent avec le son, une musique, forte, très forte, aux graves puissantes et claquantes. Vint la température, la chaleur, et ensuite la moiteur de l'air autour d'eux. Le toucher se manifesta, des frôlements, des pressions, celles de nombreux corps autour d'eux. L'odorat arriva

brusquement, des odeurs fortes, de parfums capiteux mélangés à une sueur piquante.

La sensibilité monta, et ils purent sentir des muscles s'activer comme s'ils étaient les leurs, jouer sous leur peau au rythme de leur danse. Encore un peu, et ils ressentirent les vibrations, la résonance entre leurs os et la musique.

La vue mit le plus de temps à s'installer. On en est habituellement trop dépendant. Les images se superposèrent, d'abord ténues, surtout les flashes de lumière. Mais bientôt ils purent voir la salle complète, les lampes et les néons, et des centaines de gens trop bien habillés, buvant trop d'alcool, s'agitant devant un groupe de musique sur une scène trop surchargée.

L'effet dura quelques dizaines de minutes, intenses.

Mike et Javert s'étendirent, serré chacun dans les bras de l'autre, la peau collante de sueur. Ils riaient nerveusement, ils étaient fiers d'eux-mêmes, et heureux de l'expérience.

Les capsules étaient loin de se trouver à tous les coins de rue. Rares étaient les personnes ayant cette capacité de générer une petite bille contenant toute une expérience, comme un souvenir solide et exhaustif. Mais à usage unique.

Alors les capsules ne se trouvaient pas n'importe où, et pas à n'importe quel prix. Normalement inabordables pour Mike et Javert, réservées à l'élite, à ceux de la haute. Quand l'occasion s'était présentée, ils avaient à peine hésité avant d'en voler une.

LE TOBOGGAN *18 février*

Julia était assise sur le banc, dans le square ensoleillé, souriant à son fils. Paul était en haut des jeux, et lui faisait de grands signes. Elle lui fit coucou de la main pour lui répondre.

Il s'approcha de l'entrée du toboggan, et lui jeta un dernier coup d'œil avant de se jeter dedans.

Au bout de quelques secondes, Julia fit une petite moue. C'était un de ces toboggans, en forme de tube et en métal peint, où l'on ne voit pas à l'intérieur. Son enfant lui faisait la petite farce de s'arrêter à l'intérieur, et n'était pas ressorti. Elle attendit patiemment.

Au bout d'une minute, elle commença à agiter ses jambes croisées. Enfin, elle déclara forfait, et se décida à aller le chercher, qu'il arrête au moins d'encombrer l'attraction.

Elle s'approcha de l'arrivée du tunnel, et se pencha à l'intérieur :

– Paul ?

Pas de réponse. Pas d'enfant à l'intérieur non plus.

Elle se releva avec un pincement d'inquiétude au cœur. Est-ce qu'il était ressorti par le haut ? Mais elle n'avait pas quitté le jeu du regard, elle l'aurait vu. Elle fouilla le haut de l'attraction du regard, et n'aperçut ni ses cheveux en bataille ni ses yeux brillants.

– Paul ?

Toujours pas de réponse. Une petite dose d'adrénaline commença à se faire sentir, la faisant frissonner, en même temps que son inquiétude s'accroissait et que son cœur s'accélérait.

– Paul !

Elle tournait la tête, tournait sur elle-même, cherchant à l'apercevoir dans tout le square.

– PAUL !

Elle criait, hurlait presque, prise de panique, les larmes aux yeux. D'autres parents s'approchèrent, voulurent l'aider. Elle les entendait à peine, le son de leurs voix couvert par le sang qui rugissait dans ses oreilles. Elle se mit à courir, à fouiller, la voix partant dans les aigus cependant qu'elle cherchait son fils.

Bien des heures plus tard, la police la ramena chez elle. Paul n'était trouvable nulle part. On fouilla le toboggan, mais ne trouva aucun indice.

LE TOBOGGAN, L'AUTRE VERSION

19 février

J'avais deux idées en tête en écrivant la saynète d'hier. Comme la première était vraiment pas drôle, je propose celle-là maintenant qui devrait permettre de redresser ce tort.

* * *

Par une belle après-midi de printemps, Julia, assise sur un banc, profitait du soleil dans le square. Elle lisait son livre tout en surveillant son fils Paul du coin de l'œil. Celui-ci lui fit de grands signes en souriant, en haut de l'attraction, en s'approchant de l'entrée du toboggan.

Sa mère lui répondit, et il se propulsa dans le jeu. C'était un de ces modèles en forme de tunnel, à l'intérieur obscur à l'abri des regards.

Il ne ressortit pas de l'autre côté.

Non, il arriva dans une salle sans fenêtre, en béton gris. Des enfants couraient dans tous les sens, et au milieu trônait une

grande carte en hologramme vert scintillant, avec des points rouges et bleus mouvants dessus.

– Ok ! Faites-moi un point sur la situation !

– On a du mal sur les secteurs 4 et 6. Le secteur 8 est perdu. Les autres sont ok.

Pendant qu’il parlait, on lui tendit un fusil d’assaut et un casque.

– D’accord, je monte sur le front, sur le 6. Envoyez plus de monde sur le 7, et on fera un mouvement en tenaille.

– Bien reçu !

Il se campa dans un ascenseur circulaire. Les portes se refermèrent, et il accéléra d’un coup. Il arriva à l’air libre.

Des tirs, des explosions, des cris partout. Il sortit en courant, plié en deux, avant de se mettre à couvert. Il épaula son arme et s’avança vers les monstres en face. Il ouvrit le feu, tirant des lasers en tout sens, en hurlant.

– AAAAAH !

* * *

Paul ressortit du toboggan, en souriant à sa mère. Julia leva les yeux de son roman en le voyant approcher, et se leva pour lui

prendre la main. Le soleil était bien plus bas. L'enfant soupira un instant, sans que sa mère ne le voie, en pensant à la guerre sans fin qu'il livrait tous les jours sans qu'elle n'en sache rien.

SUR LA MONTAGNE

20 février

En ce soir de décembre, alors que le froid s'installait pour de vrai pour les mois à venir, quelque chose apparut sur le flanc de la montagne. Un gouffre, comme une bouche, qui... Bailla, avant d'étirer deux bras gigantesques et de relever une immense couverture de neige sur tout le versant, frissonner quelques instants, puis se rendormir.

POISSON-PHARE

21 février

Le navire était complètement perdu dans la brume, la vigie désorientée, la boussole inutile. La capitaine était désespérée, alors, quand on lui signala un phare, elle voulut y croire. Elle ordonna de s'approcher tout doucement pour éviter d'éventuels récifs.

La lumière jaune et puissante les attira lentement vers elle. Ils avaient beau plisser les yeux, impossible de distinguer la côte ou

le reste du phare. Au moment où ils commencèrent à trouver cela étrange, la lumière se mit à *bouger*.

Et elle disparut, d'un coup, en même temps que la mer autour commença à s'agiter, à bouillonner... Et à laisser place à une gueule immense, pleine de crocs effilés, qui avala le bateau entier.

ANACHRONISME

22 février

Les deux chevaliers s'affrontaient du regard, l'épée à la main. Le premier bondit soudainement, vif comme l'éclair, et frappa violemment l'armure du second... qui se gonfla instantanément sous le choc tout en ripostant. L'attaquant se retrouva dans la même situation, et les deux se retrouvèrent comme deux énormes bulles, leurs mains dépassant à peine et agitant vainement leurs épées.

Derrière eux, une troupe piétonne chargeait en hurlant. Une volée de flèches s'abattit sur eux, et chaque flèche touchant interrompait un cri avec un « floum ». Sur le terrain fleurirent de grosses bulles, et les têtes toutes penaudes mais bien rougies des soldats incrustées dedans... avant qu'ils ne se mettent à rouler en tout sens.

Les airbags étaient arrivés un peu trop tôt.

SUIVI MIGRATOIRE

23 février

Sur tout le mur s'étendait une immense carte du monde connu. Plus surprenant encore, par-dessus s'agitaient de nombreuses plumes d'oiseau. Bien que toutes légèrement différentes, elles semblaient appartenir à la même espèce.

Elles traçaient de longs traits, de plusieurs centaines de kilomètres, vers le sud. Elles avaient parfois dévié, gribouillé un peu sur place, avant de reprendre.

Elles formaient pour la plupart des petits groupes de trois ou quatre plumes, traçant des lignes proches et quasi parallèles. Mais certaines, inertes, reposaient sur le sol au pied du mur.

INVERSION

24 février

Gato poussa un long soupir mélancolique, de sa voix métallique. Allongé à flanc de colline, sur le sol d'acier, il contemplait le paysage. Le vent électromagnétique soufflait, faisant courir de petits arcs électriques entre les feuilles rouillées des arbres de fer. On reconnaissait bien là l'automne. Des fois, il

était nostalgique des pins d'aluminium de sa terre natale, ceux qui ne perdaient jamais leurs épines.

Il finit par se relever, levant les bras et se dressant sur la pointe des pieds pour s'étirer les pistons un bon coup. Ses pas résonnèrent, métal contre métal.

Il retourna à sa voiture, la pointe de la technologie. Tout en bois.

D'UNE DÉESSE

25 février

La guerrière imposante, engoncée dans son armure, était agenouillée, la tête tournée vers le sol. Elle la releva lentement, et son regard suivit naturellement les marches devant elle, celles du temple, qui menaient ensuite à une estrade de marbre. Et dessus, deux poteaux montaient encore, et ils encadraient...

Sa Déesse, qui se dessinait dans la nuit étoilée. Elle était éloignée, dans les tréfonds de l'espace, mais si grande, imposante, dans des dimensions tellement inimaginables qu'elle occupait toute la place au-dessus du temple.

Elle la vit tendre le bras, sur le côté, et s'emparer d'un soleil d'une seule main. Alors, la divinité s'approcha d'elle. Mais elle

ne grossit pas dans son champ de vision, car à chaque pas qu'elle faisait, elle se rétrécissait.

Lorsqu'elle descendit la dernière marche, elle faisait une taille humaine, et tenait dans sa main un soleil miniature, condensé.

Elle souffla dessus, et une vague de glace le recouvrit, le durcissant. Il retomba, froid et solide, dans sa paume. Elle se pencha et confia l'artéfact à sa fidèle servante.

L'ESCALIER

26 février

Devant lui se dressait, si on peut le dire ainsi, un court escalier de quatre marches. En riant, il sauta directement sur la dernière.

Quatre autres se tenaient encore devant lui.

Il vérifia derrière lui. Trois marches, puis le sol, il n'avait pas rêvé. Un peu perturbé, il sauta à nouveau les quatre marches.

Il y en avait huit nouvelles devant lui.

Elles se tenaient comme si elles avaient toujours été là. Rien ne les différençait des précédentes. Il les monta deux à deux, passablement énervé par cela.

Encore des marches...

Il continua en courant, fronçant les sourcils. La frustration commençait à faire place à une vague inquiétude.

Toujours plus de marches, des dizaines devant lui.

Ses cuisses commencèrent à chauffer, quand il arriva enfin à bout... pour se rendre compte qu'il n'y en avait que davantage derrière. Il se résolut à les grimper une à une...

Et sans cesse, l'escalier s'agrandissait, se multipliait.

Il traînait des pieds, désormais. Il avait du mal à lever la jambe, et il lui semblait même que chaque marche s'agrandissait maintenant, de plus en plus haute... Et il se demanda quand adviendrait le moment où il devrait les escalader à la force des bras, ou si même tout cela avait une fin.

À LA VITESSE DE LA LUMIÈRE

27 février

Au sein de la Nuit, elles voyageaient à bord de leur rayon de lumière. Ce n'était pas un grand ou un fort rayon de lumière, mais ça restait un bon rayon de lumière, fiable, qui les accompagnait depuis des années malgré les dangers.

La Capitaine appela tout l'équipage sur le pont.

– Bien, mesdames. Nous arrivons désormais dans des obscurités dangereuses. Je vous demande à toutes de redoubler de vigilance et d’être prêtes à réagir à n’importe quel moment. Tendez l’oreille et écoutez la vigie à tout moment.

Leur prudence leur permit de louvoyer entre les récifs.

Mais cela ne pouvait durer qu’un temps... Parce qu’il en est des traîtres, perçant à peine la Nuit, presque invisibles, mais toujours perçants.

Le rayon frappa un prisme, un tout petit, mais suffisant pour le faire éclater dans un arc-en-ciel de couleur. Tout l’équipage cria sous le choc, mais très vite elles furent toutes séparées, se rattachant chacune à une onde lumineuse restante.

LA MARCHANDE DE CERFS-VOLANTS

28 février

– Bonjour.

– Oh, euh, bonjour, petite.

La femme, habillée de manière stricte, en costume et tailleur, regardait autour d’elle, l’air confuse. Elle se trouvait sur une face blanche et molletonneuse, qui s’étendait à perte de vue sans relief, jusqu’à toucher le ciel entièrement bleu à l’horizon. Elle se retourna vers l’enfant qui l’avait apostrophée.

– Dis-moi, tu ne saurais pas où on se trouve, par hasard ?

– Si, bien sûr.

Elle attendit un moment.

– Et, euh, on se trouve où ?

– Sur un nuage.

Regard circonspect autour d'elle.

– Comment ça, sur un nuage ? On ne peut pas être sur un nuage.

– Bah, si, on est sur un nuage. Vous êtes tombée sur le nuage.

– C'est n'importe quoi.

– Oh, je sais mieux que vous. C'est la première fois que vous tombez sur un nuage, alors que moi je connais. Vous aviez qu'à faire plus attention à pas tomber dans votre rêve.

La femme regarda ses pieds. À bien y réfléchir, ça ressemblait à un nuage... Comme on se l'imagine, dans les jeux d'enfants, quand on s'imagine qu'on peut grimper dessus. C'était tout blanc, tout mou, un peu élastique, on s'imaginait facilement pouvoir s'allonger dessus en rebondissant légèrement.

– Mais si c'est un rêve, il me suffit de me réveiller.

– Ah non, vous pouvez pas. Vous êtes tombée de votre rêve sur le nuage. Faut d’abord redescendre, maintenant que vous êtes là.

– Quoi ? Mais comment je fais ça ?

– Bah justement, je vends des cerfs-volants. Ils peuvent vous permettre de redescendre.

Elle regarda en l’air, là où pointait la petite fille. Tendus au bout de fils, elle aperçut... Des cerfs. Volants. Ils étaient tout gonflés et les pattes étendues sur le côté, mais c’était indéniablement des cerfs, sabots et bois compris.

– Il faut pas s’inquiéter, vous craignez rien une fois que vous partez avec. Vous pouvez pas vraiment le lâcher et retomber.

– Mais je n’ai pas d’argent...

– Ça fonctionne pas avec de l’argent ici. Vous devez payer avec des rêves.



* * *

Elle se réveilla en sursaut au bruit de son réveil. Elle l'éteignit avant de se frotter les yeux avec les paumes des mains, en se redressant dans son lit. Elle se souvenait encore de la sensation étrange quand elle avait attrapé la corde et qu'elle s'était fait emporter dans les airs, à la fois tractée par la main et en même temps soulevé par... autre chose et rien en même temps. Et elle se souvenait très bien de l'instant de pure terreur lorsque le nuage s'était ouvert sur le vide.

Mais, par-dessus tout, elle ressentait quelque chose, un manque au fond d'elle-même, quelque chose qui était parti mais dont elle n'arrivait pas à se souvenir.

LA MORT EST UN CHIEN DE BERGER

1^{er} mars

Je ne sais plus trop à quoi je m'étais attendu. Mais probablement pas à ça.

Le monde vira au gris bleuté. Je perdis de vue les gens, les choses, les sons qui m'entouraient pour entrer dans un monde trouble et assourdi. Je regardai autour de moi, confus. Je l'aperçus, assise à quelques mètres de moi.

J'avais sûrement en tête des images de grand squelette, couvert d'un manteau noir et maniant une faux aiguisée comme un rasoir.

Mais pas à un grand chien au regard triste. Le seul point commun était la couleur, noire, effectivement. Je n'ai aucune idée de la race, je ne pense pas que ça en était une qui existait vraiment. Je me souviens m'être dit qu'il ressemblait à un chien de berger.

Le chien, donc, me fixait de son regard triste. Au bout d'un moment, il s'approcha de moi et me lécha la main. Mécaniquement, je lui caressai la tête. Je me sentis un peu mieux.

Il s'avança alors dans une direction qui me semblait être complètement due au hasard. Mais il se retourna et m'attendit en me regardant. Je cédaï, et le suivis. On avança un long moment comme ça. Des heures ? Des jours ? Aucune idée, mais on finit par arriver auprès d'un groupe.

Il est difficile de décrire les âmes des autres. Je voyais à la fois des personnes, et en même temps de vagues taches blanchâtres, des spectres aux formes indéfinies. Personne ne parlait. Moi non plus.

Le chien, ou la Mort, nous emmena tous avec lui. Ce nouveau voyage fut beaucoup plus long, et beaucoup plus éprouvant. On traversa des espaces vides et noirs, et d'autres, blancs et aveuglants. On nagea dans des sortes d'océans étouffants, et marcha dans des déserts secs et harassants.

Le chien nous guidait. Mais notre esprit s'égarait, comme s'il lui manquait une ancre à laquelle se raccrocher. Alors il apparaissait d'un coup, courant et aboyant, et nous ramenait vers le troupeau, car c'est bien ce que nous étions. J'ai honte de le dire, mais je ne pense pas avoir été le meilleur, et avoir eu ma bonne part de rappels à l'ordre.

Mais un chien de berger ne fait pas que mener, il protège également. Et c'est de ces moments-là que je me souviens le mieux.

Il tournait la tête d'un seul coup, tous les membres tendus. Il s'éloignait alors et disparaissait à notre vue. Mais on entendait les bruits. Ses grognements menaçants. Et ses aboiements féroces.

Je ne savais pas, avant cela, qu'un esprit pouvait avoir peur, mais c'était des instants où je me retrouvais glacé, et implorant discrètement que notre guide nous revienne.

Et il est toujours revenu. Je n'ai jamais vu ce qu'il chassait, mais la Mort, lentement mais sûrement, fidèlement, nous mena vers la prochaine étape de notre voyage.

FIÈVRE D'ÉCRIRE

2 mars

Il reposa son stylo, et en ressentit un petit pincement au cœur. Il alla se coucher, accompagné par ce sentiment. Il fut heureux de recommencer à écrire le lendemain.

* * *

Il avait écrit de nombreuses choses, maintenant. Des livres, des chansons, des scénarios. Il ne s'arrêtait plus. Il ne pouvait plus s'arrêter, en fait. Quand il posait son stylo, une douleur le prenait au corps. Elle montait ensuite lentement, venait lui marteler le crâne et le poinçonner dans tout son corps.

* * *

Il n'avait plus donné de nouvelles depuis longtemps. On le retrouva chez lui à son bureau, métamorphosé. Il était devenu maigre, les cheveux longs. Il avait l'air hagard et, févreux, il tremblait de tout son corps. Il ne réagit pas aux bruits de leur arrivée. Il resta là, pleurant, son stylo à la main et le regard fixé sur la page blanche devant lui.

L'AÉTITE

3 mars

La porte s'ouvrit brusquement, allant frapper le mur et laissant entrer le froid et un peu de neige. Deux femmes, à l'air bourru, entrèrent précipitamment, amenant avec elles un jeune homme frêle. Le maître de maison, accouru voir ce qu'il se passait, l'installa près du feu, et revint rapidement avec une couverture pour la lui mettre sur les épaules. Malgré tout cela, il resta blême, pâle et tremblant. Il ne prononça pas un mot de tout le processus, et garda le regard fixé dans le vide.

L'homme plus âgé se tourna vers ses invitées impromptues :

- Bon alors, qu'est-ce qu'il s'est passé, là ?
- Une minute vieil homme ! Le trajet a été éreintant.

Elles enlevèrent leurs bottes en grimaçant et s'affalèrent là où elles purent, soufflant d'aise à la chaleur du feu. Lui resta debout, campé sur une jambe et tapant du pied impatientement, l'air mécontent.

- On a retrouvé le garçon dans la montagne.
- Dans la montagne ? Par ce temps ?

Un coup d'œil vers la personne en question.

- Et habillé comme ça ? Et puis quoi encore !
- Ah ! Puisque je te dis que c'est là qu'on l'a trouvé !
- Et qu'est-ce qu'il faisait là-bas ? Il était peut-être idiot, mais pas si fou !
- Tu vois, comme sa mère est malade...

Il acquiesça de la tête.

- ... eh bien il a entendu parler des aétites, et il s'est dit qu'il allait essayer d'en trouver une.
- Une pierre d'aigle ? Il faut être inconscient pour essayer d'en arracher une des serres de ces foutus rapaces.
- Et pourtant, il a réussi. Il en a vraiment obtenu une, ne me demande pas comment, et il est reparti avec.

Il observa de manière circonspecte le jeune homme. Il ne voyait aucune blessure sur lui, et il avait du mal à y croire.

- Mais, et alors ? La pierre ne devrait pas soigner sa mère ? Pourquoi est-ce qu'il est comme ça, maintenant ?

Ce fut la dernière femme qui répondit, d'une voix douce.

- Il a écouté l'aétite. Il n'a pas résisté, et il l'a secouée à son oreille. Mais une pierre d'aigle contient tous les souvenirs de son propriétaire. Il a vécu toute une vie d'aigle, là-haut dans la

montagne, à voler et à chasser, et maintenant il n'arrive plus à comprendre ce que c'est d'être humain...

SUR SON VÉLO

4 mars

Adam abaissa ses lunettes d'aviateur devant ses yeux. Il posa les mains sur son guidon, et vérifia que tout était en place. Enfin, d'un coup de pied, il éjecta l'attache qui le retenait au sol.

Les ballons se déployèrent, et il décolla. Il monta droit en l'air, et il se laissa faire au début. Quand il eut pris de l'altitude, il s'arc-bouta sur ses pédales, et actionna les hélices de son vélo modifié. Il prit rapidement de la vitesse.

Il croisa une femme allant dans le sens inverse, accrochée à un cerf-volant. Lorsqu'il dépassa les nuages, il en aperçut une autre, tenant sa canne à pêche au bord d'un nuage. Elle lui fit un signe de la main, alors il lui répondit.

Il se reconcentra et pédala encore plus fort. Toujours plus haut.

Aujourd'hui, il atteindrait les étoiles, ferait un petit tour avant de se poser dessus, et il prévoyait de rentrer dans la soirée.

TRAHISON ET VENGEANCE

5 mars

Trahie, elle rugit de rage, un hurlement sauvage que l'on entendit à travers le pays entier. On la vit se dresser, tremblant sous l'émotion, et lever les bras en l'air. Bandant ses muscles, palpitant sous l'effort, elle agrippa le soleil et l'attira à elle. Elle partit ensuite avec, le tenant sur son dos, et s'en alla pour ne plus jamais revenir. Elle les abandonna tous derrière elle, les condamnant à une nuit éternelle.

LA RIVIÈRE NOIRE

6 mars

Douglas remonta à la surface, battant des pieds et des mains en tout sens, luttant pour aspirer un peu d'air sans boire la tasse. Il projetait d'obscurs embruns de cette eau noire qui le ballottait en tout sens. Il se retrouvait successivement la tête hors de l'eau, toussant et crachotant, et complètement immergé, aspiré par les courants vers le fond, agitant les membres dans une vaine tentative de lutter.

Il se retrouva pris dans des rapides, jeté d'un côté à l'autre. Bam, son genou irradié de douleur. Bam, son flanc se tordit sous le choc. Bam, il eut à peine le temps de se protéger la tête avant de ressentir le coup dans ses avant-bras. Il se cognait à des pierres

de partout, sans pouvoir ne rien faire de plus que de se protéger.

Il sortit enfin des rapides.

Une branche passa à côté et le percuta à l'épaule. Il ignora la sensation brûlante pour s'y accrocher immédiatement. Il devait toujours se battre pour rester à la surface, mais c'était soudainement devenu plus simple. Il tint jusqu'à sentir le courant ralentir.

Soulagé, il resta là, sans bouger, les deux bras passés par-dessus le morceau de bois, le reste pendant dans l'eau noire.

Petit à petit, le lit du cours d'eau s'élargit, et ralentit. Il eut un regain d'énergie et tira pour se remonter un peu. À ce moment précis, il sentit quelque chose sous ses pieds, qui remontait à la surface, le soulevant avec lui. Il se retrouva sur un radeau, allongé sur le dos, fixant le ciel.

Il se reposa comme ça.

Et il continua de descendre la rivière noire, porté par le courant. Jusqu'à se redresser, se lever, résolu, à prendre en main son trajet. Et commencer à naviguer à la voile.

UNE VOIX POUR LE VENT

7 mars

Pour le punir, ils lui retirèrent sa voix, celle dont il s'était servi pour berner et charmer d'innombrables victimes. Ils le condamnèrent à l'exil, à marcher à jamais sur les routes. Et, pour le punir encore plus, ils confièrent sa voix au vent, qu'il l'utilise pour chanter où bon lui semblerait, et que lui n'en soit que triste témoin impuissant.

ÎLES

8 mars

C'était une vieille maison, mais bien entretenue. Faite de bois, de pierre et de paille, à l'architecture simple mais bien réalisée, avec ses quelques fenêtres et sa cheminée, une charmante bicoque. Exactement celle que l'on qualifierait de pittoresque.

Il en sortit un vieil homme, un grand-père, à la peau ridée et barbe et cheveux blancs. Il était encore robuste, et prenait soin de lui-même. Il sourit un instant et alla à son poulailler, récupérer les œufs du jour. Il re-entra chez lui et n'en ressortit qu'après avoir pris un bon petit-déjeuner.

Il fit le tour de son potager, légumes et légumineuses se portaient bien. Il inspecta ensuite son mât, et sa voile, et ses cordages. Tout était en bon état.

Il s'installa à côté de ses poules, et mit les jambes dans le vide, au bord de son île. Sous ses pieds, la terre continuait sur quelques mètres, en forme de pyramide inversée, avant de s'arrêter un peu abruptement. Et le tout dérivait dans le ciel, doucement. Comme toutes les autres îles que l'on pouvait éventuellement croiser, mais celle-ci était la sienne.

Poussant un soupir, il finit par se relever. Son visage s'était fermé.

Il alla consulter sa carte des vents, bien à l'abri dans son salon. Il vérifia ce qu'il savait déjà, il connaissait trop bien la région. Il se dirigea ensuite vers son mât, à l'extérieur, et leva sa voile. Elle capta vite le vent et se gonfla. Il l'orienta comme il le souhaitait pour se diriger.

Son trajet se constituait d'allers-retours entre sa voile et sa carte, pour faire des corrections de trajectoire. Il étudiait également minutieusement les nuages autour de lui, pour en vérifier les trajectoires.

Il en avait, de toute façon, pour la journée.



Il finit par arriver, en début de soirée, le soleil se couchant à l'horizon. Il avait pu repérer son objectif à la longue-vue et se diriger dessus. Il réduit la voilure, et donc sa vitesse en s'approchant. C'était une île un peu plus grande que la sienne,

sur laquelle se dressait une grande bâtisse. La particularité, c'était que d'autres petites îles y étaient attachées, accrochées par des cordages, et flottaient mollement à côté.

Une vieille femme aux cheveux gris l'aperçut par la fenêtre et sortit du bâtiment. Il cargua sa voile, et attendit que son île termine sur sa lancée pour les derniers mètres. Il s'approcha du bord et lança une corde épaisse que la femme attrapa adroitement. Elle l'enroula à un anneau de métal fermement ancré dans le sol, et de ses mains expertes fit rapidement un nœud solide.

Il sauta pour la rejoindre.

– Salut, Betty

– Salut Hubert. T'es venu prendre un verre ?

– Pour commencer, oui.

Ils entrèrent ensemble dans le grand bâtiment, qui se révéla être une auberge. Quelques autres personnes, propriétaires des autres îlots attachés, étaient déjà accoudées au comptoir. Hubert les rejoignit, en faisant un signe aux têtes qu'il connaissait, et Betty passa derrière pour le servir.

Ils restèrent comme ça un moment, buvant et échangeant des nouvelles, dans une ambiance doucement chaleureuse.

Lorsque la nuit se fut installée, et que les autres clients eurent quitté la salle, Betty ramena deux bols d'un potage épais. Ils mangèrent tous les deux en silence. Pas un silence oppressant, plutôt celui de deux personnes qui se connaissent bien et n'ont pas besoin de meubler la conversation.

Mais une légère tension finit par monter.

Hubert la brisa :

– Tu as une carte des vents à jour ?

Betty soupira.

– Je savais bien que tu venais pour ça. Je veux dire, j'aurais bien aimé croire que tu venais pour prendre un verre, échanger des nouvelles, et peut-être un peu de matériel. Mais non, y avait la date, de toute façon.

Il ne lui répondit que par un sourire triste.

Nouveau soupir.

– Je l'avais préparée. Je t'attendais, de toute façon. Tous les ans comme une horloge.

– Merci, Betty.

Ils se rendirent dans une arrière-salle. Une grande table de travail trônait, et étalée dessus, la carte en question. Le grand-

père se pencha très vite dessus, maniant le compas. Betty resta en retrait, l'observant en faisant la moue.

– Les vents sont de plus en plus dangereux là-bas, tu sais. Je veux dire, ça l'était déjà avant, mais maintenant encore plus. Tu devrais pas y aller.

– Comme tous les ans, Betty, comme tous les ans. J'irai quand même.

Encore un soupir. C'était une habitude, quand Hubert était là.

– Je me doutais bien que tu me répondrais ça. Passe la nuit ici, au moins, avant de partir.

Il hocha la tête sans parler, toujours concentré sur la carte.

Betty s'en alla lui préparer une chambre. Il ne voulait jamais l'écouter, et elle n'arrivait jamais à lui en vouloir. Elle le comprenait, un peu, presque. Une fois qu'elle eut terminé, elle alla directement se coucher.

Au petit matin, elle se leva. Elle avait des clients à accueillir avec un solide petit-déjeuner.

Elle sortit d'abord sur sa pelouse. Hubert était là, en train de remballer ses affaires.

– Tu pourrais au moins attendre le petit-déjeuner, au lieu de partir comme un voleur.

– J’ai un vent favorable à attraper, Betty, désolé. Merci encore pour l’accueil.

– Fais attention à toi, Hubert.

Il sourit.

– Prends soin de toi, Betty.

Il partit, et on pourrait croire qu’il était heureux. Il s’éloigna rapidement, sous le regard de Betty. Son île se dirigea droit, vers un anniversaire à fêter, sur la tombe de sa fille, au cœur du dangereux nœud de vents.

LA PREMIÈRE RIVIÈRE

9 mars

Ce n’était que la première rivière de son périple, et il savait qu’elle n’était que la plus facile. Son eau était trop salée pour être potable, si encore il lui était venu à l’esprit d’en boire. Et, de toute façon, son contact vous coupait toute envie, ne menait qu’à une triste et totale résignation qui vous paralysait. C’était la première rivière de l’Enfer, faite des larmes des damnés.

LA PELOUSE

10 mars

Ce n'était qu'une simple colline. Du moins, c'est ce qu'il avait toujours vu, et c'est pourquoi il avait toujours détesté qu'on lui interdise d'y aller. En ce jour, il souriait effrontément en s'avançant dessus. Il monta jusqu'en haut.

Il se tint droit, les mains sur les hanches, l'air de dire « je vous l'avais bien dit ! ».

Puis, il entendit les voix.

Elles mirent à susurrer, à murmurer dans son oreille, en même temps qu'une faible brise agitait l'herbe autour de lui. Leurs voix se firent plus fortes, insistantes. Elles lui disaient de manger, qu'il avait faim, une faim prenante, tiraillante. Il se précipita chercher tout ce qu'il pouvait manger.

Quelques heures plus tard, il se tenait allongé sur le haut de la colline, entouré des restes de l'immense festin qu'il avait dérobé là où il avait pu. Il se tenait le ventre gonflé à l'extrême.

L'herbe s'agita autour de lui. Elle les préférait bien dodus...

TACHES D'ENCRE

11 mars

En s'installant à son bureau, il poussa une exclamation de surprise teintée de colère. Tout le bas de son manuscrit était trempé d'encre, faisant pleuvoir des gouttes lorsqu'il s'en saisit. Stupéfait, il chercha autour de lui ce qui avait bien pu causer cela, sans rien trouver. Il se résolut à vérifier les dégâts à l'intérieur.

Sur la dernière page, il trouva son personnage, dessiné à l'encre, assis et la tête dans les genoux. Toutes les secondes, une larme bleu profond lui échappait et coulait jusqu'au bas de la page, éclaboussant le papier. Il pleurait, car la fin du livre et de l'écriture arrivait, mais lui ne voulait pas mourir...

RÊVES DE POUSSIÈRE

12 mars

Dans le ciel nocturne, invisible pour tous, se jouaient de nombreuses scènes, en poussière dorée sur le fond noir. Elles étaient souvent joyeuses, douces ou aventureuses. Les particules qui en composaient les dessins montaient du sol, de l'intérieur des bâtiments, depuis les lits dans les chambres.

Mais un nuage plus sombre encore que la nuit arriva. Il éclata en grondant, et de sa pluie noire et huileuse, il salit les rêves en cours, les effaçant en longues traînées boueuses.

Certains, cependant, résistèrent. Parce que des personnages lumineux se saisirent de parapluie et protégèrent les images en dessous d'eux. Si on suivait la piste de lumière dorée, on les voyait reliés à des personnes bien spécifiques. Ici, une mère tenant son enfant, là, un couple serré ensemble, ou encore un grand frère accueillant sa petite sœur collée contre lui.

TROUPEAU DE NUAGES

13 mars

Dans le ciel, un grand oiseau tournoyait autour des nuages en poussant de grands cris. C'était un pélican, et il n'était pas là par hasard. Il travaillait.

Il était sous les ordres de son berger. Qui était assis à califourchon sur un petit nuage docile. Et qui, sous son grand chapeau, agitait un long bâton pour donner ses ordres à son troupeau.

Il réorienta son pélican de berger, pour qu'il aille bien dans la bonne direction. Il emmenait ses nuages paître en Atlantique.

VOLEURS D'OMBRES

14 mars

La combine était bien montée. Un complice vous distrait, en vous demandant quelque chose, ou en vous renversant une boisson dessus. Pendant que vous étiez occupé, deux voleurs s'approchaient discrètement, et se jetaient d'un coup sur votre ombre. Après un bref moment de lutte, ils l'emmenaient dans un grand sac en toile de jute.

Vous vous retrouviez alors complètement désespéré, sans avoir rien compris de ce qu'il vous était arrivé. Il ne vous restait plus qu'à essayer de trouver une ombre d'occasion à racheter, et vous pouviez parfois même tomber sur la vôtre.

LA CONQUÊTE

15 mars

La vieille femme s'avança dans l'artère principale, désertée de ses habitants. Une pluie de flèches s'abattit sur elle, mais elle continua en les ignorant. Aucun projectile ne l'atteignit, car ils se volatilisaient en arrivant près d'elle.

Cela continua pendant plusieurs dizaines de minutes, tout le temps qu'elle mit à remonter jusqu'à la place centrale.

Une armée l'y attendait, en arme et en armure. Les soldats crièrent en la chargeant. Le premier à l'approcher, le visage déformé par une grimace, avait le bras levé pour la frapper de son épée. Au moment où il l'abattit, elle claqua des mains.

Le temps sembla se figer une seconde. Une bulle dorée se formait. Elle grandit soudainement, repoussant l'arme, le bras, le soldat, et continuant encore. Elle dépassa l'armée, puis les archers, toute la ville, emmenant toute vie humaine avec elle.

Elle arriva aux murs, et les habitants furent tous projetés au-dehors. Les portes, pourtant défoncées, se refermèrent dans un claquement définitif.

POMPIERS LUTINS

16 mars

– Vite, vite, vite !

Le lutin se pressait. Avec des mouvements vifs, il attrapa la queue du petit serpent devant lui dont la tête reposait sur l'eau de la rivière. Il se mit à l'agiter de haut en bas, levée puis rabaisée, comme un cric. L'animal se mit à aspirer l'eau et à gonfler. Il termina presque tout rond, les yeux exorbités.

Deux lutines s'en emparèrent, pendant qu'on amenait un autre reptile pour être rempli. Elles partirent en courant, la bestiole

au-dessus de leurs têtes. Elles n'étaient pas seules, d'autres duos avançaient de même.

Elles arrivèrent à leur village en proie aux flammes. La lutine de tête orienta le serpent vers le feu le plus proche, et la seconde attrapa le bout de la queue.

D'un coup sec, elle tira dessus et il se mit à recracher toute l'eau dans un jet puissant.

LA FIGURINE

17 mars

Assis dans son train, il sortit un objet de la taille d'une montre à gousset de sa poche. Il le tint un instant avant d'en ouvrir le clapet. Les éléments minuscules, presque liquides, du robot se déplacèrent et formèrent un humain miniature. Une petite fille. Elle se mit à danser un ballet qu'il regarda un moment.

Il finit par refermer le souvenir en le claquant. Il soupira avant de tourner la tête vers la fenêtre. Elle lui manquait.

CONFRONTATION DE NUIT

18 mars

Il partit de son travail et fit son trajet retour habituel dans un bus bondé. Arrivé chez lui, il se fit cuire rapidement quelques

pâtes et réchauffer un reste de soupe. Il s'installa devant sa télévision et mangea rapidement. Sur son téléphone, il consultait vaguement les réseaux sociaux, apprenait brièvement quelques nouvelles sur les femmes qui perdaient des libertés, des étrangers qui n'avaient plus le droit d'être soignés. Des gens dans la rue parce qu'on voulait qu'ils travaillent toujours plus.

Il éteignit son téléphone et se contenta de sa série. Il finit de manger, alla se laver, puis se coucher directement.

Il s'endormit dans son lit.

Il se réveilla sur un sol froid et dur. Clignant des yeux, il essaya de distinguer quelque chose. C'était noir.

Il se redressa. Il n'y avait aucune source de lumière, et pourtant il avait quand même l'impression de voir autour de lui. Mais c'était seulement noir.

Il crut percevoir un mouvement et se retourna brusquement. Rien.

Et soudain, si. Un visage apparut devant lui, en un instant, montant depuis le vide. Ce n'était pas un visage humain. Il était rectangulaire, et la face plate. Et il faisait deux fois sa taille. Il n'y avait pas de nez, et il ne distinguait pas de bouche. Seulement deux yeux immenses, et surtout complètement ronds, aux pupilles complètement noires. Et ces deux yeux le fixaient lui.

Cette tête était attachée à un corps longiligne et tout autant bizarrement anguleux. La peau en était terne, grisâtre, ressemblant à de la pierre. Il ne comprenait pas comment, mais ce corps semblait continuer dans le sol et être pourtant visible.

– Que... qui êtes-vous ?

Pour toute bouche, une fente s'ouvrit dans le visage de la *chose*.

– Je suis tes rêves.



Il était effrayé et ne comprenait rien à ce qu'il se passait. Sa voix tremblotait.

– Comment ça mes rêves ? Où est-ce que je suis ?!

– Tu dors. Tu es dans un rêve. Mais moi je suis différent. Je suis *tes* rêves.

Il remarqua que le géant ne clignait pas des yeux. Jamais.

– Non, je ne ferme jamais les yeux. J'observe, tout le temps. Toi.

Il frissonna.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– *Je n'aime pas ce que je vois.*

Il se réveilla en sursaut, tremblotant et trempé de sueur, son réveil sonnait de toutes ses forces sur sa table de chevet.

LA MARCHANDE DE CERFS-VOLANTS 2

19 mars

– Bonjour.

– Oh, encore toi. Bonjour.

La femme, encore habillée de son tailleur qu'elle mettait pour aller travailler, jeta un regard autour d'elle. Elle reconnaissait la

petite fille, et plus loin ses cerfs volants attachés à des ficelles. Et sinon, il n'y avait toujours que le nuage, blanc et moelleux.

Avec un soupir, elle se laissa tomber en position assise, rebondissant légèrement sur la matière élastique.

– C'est bizarre. Normalement, les gens reviennent pas comme ça. Mais vous, vous êtes revenue très vite.

– Et qu'est-ce que ça veut dire ?

– Je sais pas.

Une pause, pendant laquelle la petite fille prit un air songeur.

– Peut-être que ça veut dire que ça va pas très bien dans vos rêves. C'est pas stable, vous comprenez ? Pour ça que c'est plus facile d'en tomber.

Elles restèrent silencieuses un moment.

– Vous voulez pas redescendre ?

– Non, j'ai bien envie de rester un peu ici. Si ça ne te dérange pas.

Elle avait étendu ses jambes et se tenait appuyée sur ses bras tendus derrière elle. Il n'y avait pas un bruit autour d'elles, et elle profitait, paisible, les yeux mi-clos.

Elle aperçut quelque chose.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Au loin, et plus haut, bien plus haut, se trouvaient deux nuages gigantesques. L'un était blanc, classiquement, mais l'autre était tellement gris et orageux qu'il en paraissait noir. De violents éclairs l'agitaient.

L'enfant parut peiné.

– Ça, c'est une guerre de rêves. C'est très violent.

La femme se rendit compte qu'elle pouvait distinguer plus de détails si elle se concentrait bien dessus. D'un côté se trouvaient des licornes chargeant la tête en avant, des dragons crachant un feu intense, des elfes majestueux, des lutins en pagaille maniant des machines de guerre miniatures... Mais de l'autre s'avançaient de grandes créatures humanoïdes à la couleur terne, des voitures gigantesques qui écrasaient les petits êtres en roulant à pleine vitesse, un humain étrange dont les bras étaient remplacés par des matraques immenses qu'il maniait en tournoyant.

Elle frissonna fortement. Il lui semblait qu'elle pouvait entendre les cris de douleur depuis là où elle était.

– Où sont les miens, mes rêves à moi ?

Elle fouillait du regard le côté du nuage blanc, parmi les satyres et les magiciens, les fées et les tortues parlantes.

– Pas de ce côté-là, non. Là, tenez, il y en a un à vous.

Elle suivit le doigt pointé vers la frontière. Tout là-bas se trouvait un monstre difforme, une grande masse molle, entièrement constituée d'argent, des dollars américains d'un vert presque vif. La créature ouvrit une gueule béante, et d'un geste ingurgita une foule de rats sous le regard horrifié d'un joueur de flûte.

Elle détourna le regard.

Après un instant passé à respirer fortement, elle se retourna vers la petite fille et se leva. Elle montra les cerfs volants.

– Ils peuvent monter là-haut ?

PIÈGE DE SABLIER

20 mars

Lorsque le piège se referma sur lui, il fut projeté tête la première. Il fut rapidement enseveli, et il se débattit en tout sens, cherchant à se sortir de là et à reprendre son souffle. Mais du sable lui coulait dessus par tonneaux, ajoutant à sa confusion et son impuissance.

Ayant finalement réussi à se dégager le visage, il voulut s'arrêter pour évaluer la situation autour de lui.

Aussitôt tout se figea, sans un bruit. Cela le fit sursauter, et immédiatement un paquet de sable lui tomba dessus.

Il s'immobilisa à nouveau, et tout autour de lui fit de même. La pluie de sable se stoppa en plein vol.

Lentement, très lentement, il bougea les yeux pour examiner les alentours et planifier ses prochaines actions.

MANIFESTATION

21 mars

Les manifestants s'arrêtèrent sur la place centrale envahie. Ils s'alignèrent en rangées ordonnées, et un silence imposant se répandit sur toute la foule. Un mouvement commença, une onde au cœur du groupe, qui se propagea aux milliers de personnes présentes. Toutes se mirent à sauter sur place, de manière coordonnée et simultanée.

La ville s'était déjà enfoncée de plusieurs mètres quand les pouvoirs publics capitulèrent.

LES RUBANS BLEUS

22 mars

– Allez, vite, on se dépêche ! Noël, c’est dans quatre heures !

Alors qu’elle prononçait ces mots, la porte d’entrée de la maison explosa. Dans un vacarme assourdissant, des personnes entrèrent en criant « Go go go ! » et « Dans le salon ! ». Les enfants se réfugièrent dans un coin en tremblant, les oreilles encore sifflantes.

Il y eut quelques minutes d’agitation folle, ponctuée de « Là ! », « Par ici ! » et « Je le tiens ! ». Puis, tout s’arrêta aussi soudainement que cela avait commencé.

Il n’y eut plus personne dans la maison à l’exception de ses habituels occupants. Et, sur la table, tous les cadeaux de Noël étaient impeccablement et soigneusement emballés, entourés chacun d’un ruban bleu.

ARC-EN-CIEL

23 mars

Salim marchait d’un pas décidé. Il arriva rapidement dans une petite clairière, et là il jeta un long regard inquisiteur. Il était enfin arrivé au pied de l’arc-en-ciel.

Déception. Aucune marmite d'or, pas même un saladier, ou juste une petite bourse. Et pas l'ombre d'un poil roux de leprechaun.

Il soupira en s'approchant des rayons de lumière colorés. Il tapa du pied dans un caillou... qui alla ricocher sur l'arc-en-ciel.

Surpris, il se pencha dessus et l'inspecta. Il avança un pied circonspect et le posa lentement dessus. Et il tint. Un deuxième pied, et cela tenait toujours. Il haussa les épaules avant de se mettre à marcher sur l'arc-en-ciel, et de commencer à prendre de la hauteur.

PLAQUE TOURNANTE

24 mars

Elle pénétra furtivement dans l'immense entrepôt. Elle était tout juste venue à bout du verrou dans l'obscurité, et elle avait enlevé la chaîne dans ce qui lui avait paru être un vacarme immense.

Le cœur battant la chamade, elle s'avança dans le noir. Au bout d'une vingtaine de mètres, elle finit par apercevoir un semblant de luminosité dépasser du rayonnement. Elle s'approcha lentement, prenant le temps de poser précautionneusement le pied à chaque mouvement. Elle en était sûre, il y avait bien de la

lumière, mais elle ne pouvait rien voir, tout était masqué par l'étagère devant elle.

À chaque pas, désormais, un son grandissait, qui venait de là-bas. Il était répété, en boucle, d'abord un chuintement, suivi d'un « splaf », humide. Elle se sentait trembler sous l'adrénaline, les yeux écarquillés, le sang battant dans les tempes.

La lumière dorée se dévoilait de plus en plus à elle, tandis qu'elle contournait l'obstacle. Enfin, lentement, la scène se dévoila à elle.

Elle aperçut, manœuvrée par un homme habillé d'un tablier blanc tâché de rouge, une guillotine, dont la lame descendait à ce moment-là, venant s'abattre dans un claquement définitif sur une pastèque.

Puis, une soudaine douleur dans l'arrière du crâne, et plus rien.

Elle se réveilla, la tête douloureuse, assise et les mains liées dans le dos, ne voyant rien d'autre que le tissu brun, rugueux et épais d'un sac jeté sur sa tête. Affolée, elle agita la tête en tout sens, tirant sur ses liens sans résultat. Elle entendit des voix colériques parler, et surtout dire « qu'elle en avait trop vu »...

CONTRÔLE DE DOUANE

25 mars

– Halte là mon gaillard !

Salim s'arrêta en entendant l'ordre. Celui-ci venait d'un agent en uniforme, une sorte de gobelin, installé dans sa petite cabane ouverte sur le côté de l'arc-en-ciel. Une barrière en bois coupait le chemin, et un pélican était garé à proximité, prêt à décoller si nécessaire.

L'agent s'approcha et brandit une matraque, dont il se servit pour tapoter le torse de Salim.

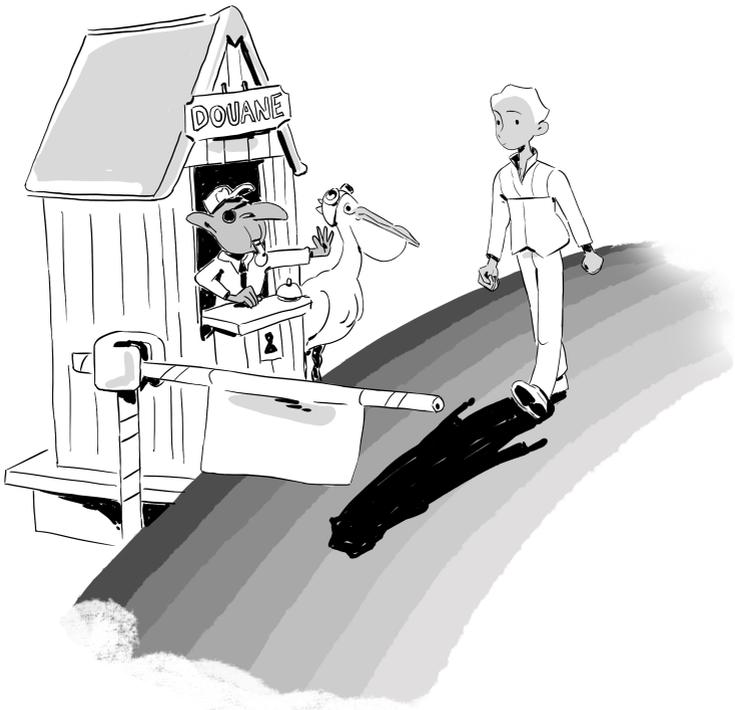
– Ça m'a l'air trop vieux pour passer par ici, ça. Papiers d'identité.

Il s'exécuta, sortant sa carte d'identité de sa poche. Il était très content de toujours la prendre avec lui, au cas où.

Le gobelin la lut, la retourna, l'examina, la lut une seconde fois, sans lui trouver le moindre défaut.

– Mouais, ça ira. Mais l'année prochaine ce ne sera plus possible. Allez, circulez.

Salim se pressa de passer sous la barrière que l'agent tenait levée, et s'éloigna en sentant son regard planté sur son dos.



SUR LES BAS-CÔTÉS

26 mars

Alors qu'il continuait de monter, Salim finit par atteindre les premiers nuages. Et sur l'un d'eux, des anges l'aperçurent. Souriants, et l'aurole bien peignée au-dessus de la tête, ils lui firent de grands signes de la main.

Il monta encore un peu, et arriva entre deux strates nuageuses. Sur la première, une petite fille le regarda passer sans rien dire. Mais Salim discerna également au loin une femme en train de monter, accrochée à une sorte de cerf gonflé comme un ballon. Elle ne le remarqua pas.

Salim s'éleva toujours, marchant sur son arc-en-ciel. Cette fois, une femme put l'accueillir depuis un nuage proche. Elle était allongée, lisant un livre, une canne à pêche fixée à côté d'elle, la ligne pendant loin dans le vide.

AU SOMMET

27 mars

Salim arriva tout en haut de l'arc-en-ciel. Il le savait parce que ça ne montait plus. Il regarda autour de lui : il était entre le ciel bleu clair et le bleu foncé de l'espace.

Il s'assit, appuya ses coudes sur ses genoux et son visage sur ses mains et admira les étoiles filantes qui pleuvaient autour de lui.

DÉCEPTION

28 mars

Salim était en train de redescendre tout son arc-en-ciel en sens inverse, les mains dans les poches et l'air maussade. Il passait

devant la pêcheuse et sa canne à pêche, la petite fille et les anges, sans les regarder.

Il avait été de l'autre côté de l'arc-en-ciel, à son deuxième pied. Et il n'y avait même pas de marmite d'or ou de quelconque trésor.

DISPERSION

29 mars

– Dispersez-les !

Les agents, presque en un seul mouvement, mais un peu désynchronisés quand même, chargèrent leur fronde et la firent tourner. Ils décochèrent, et leurs projectiles partirent en grande parabole.

Les gros oignons jaunes retombèrent en plein milieu de la foule, et tout le monde se mit à s'enfuir en courant, les yeux piquants.

MIRETTE LA POULE

30 mars

Les enfants surveillaient étroitement Mirette, leur poule. Depuis plusieurs jours, elle disparaissait presque toute la journée, ne venant que réclamer à manger matin et soir. Elle ne

se cachait pas dans le poulailler – où ils l'auraient trouvée facilement.

Au bout de plusieurs jours, ils finirent par la repérer dissimulée derrière d'épais buissons. Ils eurent beau essayer, impossible pour eux de passer. Ils ne purent que l'observer de loin, sans savoir ce qu'elle dissimulait.

Et trois semaines plus tard, Mirette ressortit, mais pas toute seule : des pépiements joyeux la suivaient. Ils provenaient de trois poussins, tout entier en chocolat.

TOUT PROPRE

31 mars

Jules s'était si bien lavé qu'il sentait encore le savon. Il brillait, comme un sou neuf. En fait, il était si propre, que même son ombre sur le mur reluisait – ce qui avait plutôt tendance à gêner les autres ombres.

LES CARTES-VENT

1^{er} avril

Piotr était assis sur un banc, les bras étendus sur le dossier de chaque côté. C'était un de ces bancs en étroites lamelles de bois

espacées de vide, et à la courbure qui rentrait dans le dos, mais malgré l'inconfort il profitait de la petite brise.

Le vent lui porta alors une petite voix qu'il reconnut en souriant :

« Salut Piotr, c'est maman. J'espère que tu vas bien. Ça fait longtemps que tu m'as pas donné de nouvelles, alors je t'envoie cette petite carte-vent, mais il faut que tu penses à nous répondre. Chez nous ça va, je suis allée au marché tout à l'heure et maintenant je suis en train de préparer une tarte. Bon, tu connais ton père, la cuisine c'est pas son truc, par contre il a vu une tâche dans la salle de bain et maintenant il est en train de nettoyer toute la maison. Il a même pas voulu s'arrêter pour venir te parler. Enfin voilà, pense à nous répondre, gros bisous. »

Cela le fit rire. Il se nota intérieurement de penser à lui renvoyer un message, mais ses pensées furent interrompues par une nouvelle voix, hautaine :

« Bonjour Justine, c'est maman. Quand est-ce que tu vas nous répondre, hein ? C'est à cause de cette Juliette, c'est ça ? Je t'ai déjà dit que... »

Il détourna la tête, les yeux légèrement écarquillés par la surprise de recevoir un message qui ne lui était clairement pas destiné. Mais un autre surgit alors :

« Salut, Christian, comment ça va ? J'étais avec Olivier l'autre jour, et il me racontait... »

Le vent forçait, autour de lui, soulevant les feuilles et les poussières au sol. D'autres voix se firent entendre, en même temps, « ... on parlait de ce qu'il se passe en Crète, et... », « ... et là, on a vu une loutre, t'y croirais pas... », « ... et là, le mec, il me dit... ».

Piotr se releva et se mit à courir alors que les rafales se succédaient de plus en plus fréquentes. Dans le parc autour de lui, tout le monde se précipitait de la même manière pour se mettre à l'abri.

Une fois arrivé à son appartement, il claqua la porte derrière lui en soupirant. La tempête à l'extérieur secouait les fenêtres, et un brouhaha de paroles indistinctes perçait à travers. Ça arrivait régulièrement, quand ils avaient du retard dans l'acheminement, tout débordait d'un coup. Décidément, MétéoPoste avait toujours besoin de peaufiner ses techniques.

À CROISSANCE RAPIDE

2 avril

Il emmena sa toute jeune fille dans le jardin, et ensemble ils sortirent gants, grattoir et pelle de jardinage. Il lui montra les gestes, la laissa creuser en l'aidant discrètement, et ils transplantèrent la pousse du pot vers la pleine terre.

Pendant qu'il tenait l'arrosoir, et qu'elle l'inclinait pour arroser la bosse de sol retourné, il lui expliqua :

– Maintenant, elle va grandir, si on l'arrose bien. C'est une espèce à croissance rapide, et dans deux ans, la cabane aura déjà poussé. Regard, tu vois, cette boule, là ? C'est sûrement elle, encore toute petite pour l'instant.

AU PAYS DU VENT TRÈS FORT

3 avril

Il était un pays lointain où le vent soufflait si fort que les bateaux volaient dans les airs. Les marins naviguaient au milieu des nuages, et pêchaient des oiseaux. Par contre, ils y perdaient au niveau des sirènes – des harpies, là-bas.

BAGUETTE MAGIQUE

4 avril

« Poum poum tss... »

Olga termina sa session de batterie, avec un peu de transpiration dans le cou. Elle sourit avant de prendre sa bouteille pour boire à grandes gorgées. Elle se leva ensuite et prépara ses affaires pour sortir faire des courses.

Dans les couloirs de son immeuble, elle se rendit compte qu'elle tenait encore ses baguettes de batterie. Avec une expression amusée, elle fit quelques battements sur une barre de fenêtre, qui vibra en rendant un « tsoing ».

Une fois dans la rue, elle fut prise d'une idée étrange et tapota un muret. Celui-ci s'agita ! Avec une sorte de bruit de grosse caisse, sur une note encore plus grave.

Prise d'un doute, elle se pencha. Elle frappa une fois la route de sa baguette.

Une note lourde, puissante, lui prit tout le corps, la faisant trembler de haut en bas. Mais surtout, l'onde de choc se dégagea, et parcourut la rue d'un bout à l'autre, soulevant le sol sur plus d'un mètre. Une voiture resta là, vitres cassées et alarme hurlante.

FRISSONS DE COMLOT

5 avril

Pôle Nord, pleine banquise. Entre deux glaciers, une crevasse s'ouvre et devient un gouffre. Au milieu, cachés de tous, de très grands ventilateurs abritant d'immenses pales de ventilation. Elles brassent et aspirent l'air froid.

Si on continue dedans, on se trouve dans un très long tunnel qui s'enfonce loin sous terre. Et, au bout d'un moment, on peut entendre les échos d'un rire machiavélique...

Si on se dirige à travers la paroi, on arrive dans une grande salle de réunion. Les murs sont d'un beige laid et terne, la table en affreux faux bois. Des hommes et des femmes, habillés de gris déprimant, trônent autour. Ils écoutent tous celui qui est debout, qui porte une fine moustache enroulée sur elle-même, et qui reprend son discours après avoir fini de rire.

– Mes confrères et consœurs glaciers ! Bientôt le monde entier sera à nos portes ! Parce que ces conduites, en attirant tout l'air froid, nous permettent non seulement de faire fonctionner nos installations, mais également de réchauffer le monde entier ! Bientôt, pas une seule personne ne pourra vivre sans manger, *tous les jours*, une crème glacée ou un sorbet !

Et il éclate de rire à nouveau, accompagné de ses sinistres complices...

MANGER.

6 avril

Assis sur son canapé, il mangea son chocolat devant la télévision. Quand il voulut se lever pour aller régler un problème dessus, son plaid l'en empêcha, alors il le mangea aussi. La télévision ne voulant pas fonctionner, il l'avalait en entier.

Quelqu'un voulut lui dire quelque chose comme « Tu ne peux pas manger tous tes problèmes » alors il le mangea. Il goba ensuite son portable qui commençait à sonner en permanence.

Il mangea même la police qui venait le chercher.

ROSE SANGLANTE

7 avril

Joël se promenait lorsqu'il aperçut une rose, fanée et courbée. Il se prit de sympathie, et revint lui donner de l'eau. Voyant que cela ne suffisait pas, il amena du compost, de quoi enrichir le sol sur lequel elle était. Mais elle restait désespérément triste.

Il voulut l'examiner, vérifier qu'elle n'ait pas de maladie ou de parasite, mais il se piqua sur une épine. Une goutte de sang perla et... fut absorbée par la plante. Un frisson la parcourut soudainement, sous le regard circonspect de Joël.

Un instant plus tard, la rose s'agita comme un fouet et le captura, avant de l'enserrer fort, fort, et de faire goûter le sang qu'elle but avidement.

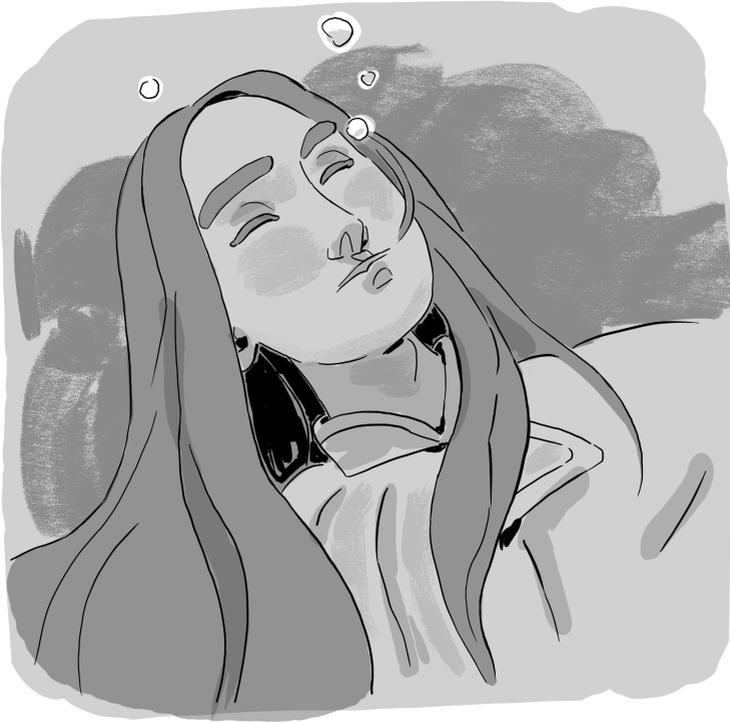
MONTÉE DES EAUX

8 avril

En traversant les milliers de mètres de cet océan, on arrive dans une eau de plus en plus obscure, puis totalement noire. Et, plus profond encore, écrasé par la pression, on peut noter un changement, comme si... Comme si une nouvelle lumière venait ramener un peu de bleu.

Et en descendant juste un peu plus, on peut l'apercevoir, brillant légèrement, allongé au fond du fond des abysses, le dieu endormi. Il est immobile, ne semble même pas respirer.

Le seul changement, irrégulier mais fréquent, trop fréquent, est une larme qui pointe sous sa paupière fermée et se détache avant de se dissoudre, contenant, chacune, l'âme d'un être qui vient de décéder.



UN DERNIER MESSAGE.
9 avril

Avec un soupir, il reposa son stylo, puis il plia sa feuille de papier, une unique fois, en deux. Ensuite, il rajuste sa veste sur ses épaules.

Assis dans l'herbe, en légère pente, il regarda le ciel.

Il se laissa tomber en arrière, les bras en croix, la terre trembla avant de se fissurer, et il disparut engouffré.

Par-dessus, un couvert de tulipes fleurit avant de s'envoler, en traînée dans le ciel bleu. Ce serait son dernier message.

ACCROCHÉ AU SOLEIL

10 avril

Il avait étendu les bras et attrapé un rayon de soleil, qu'il avait utilisé pour faire un lasso et emprisonner le soleil. Il y était accroché depuis, soufflant et huant, les pieds pédalant et dérapant sur la terre, les muscles tendus jusqu'à la rupture.

Mais il ne lâchait pas, il ne pouvait pas lâcher, car s'il lâchait, alors le soleil continuerait sa course et irait se coucher, mais sans elle, et il ne voulait pas la perdre...

PEINTURE ET CERF-VOLANT

11 avril

La petite fille le fixait en fronçant les sourcils. Autour d'eux, la grande étendue blanche et cotonneuse.

– Vous, vous êtes pas tombé de là-haut.

– Non, en effet. Je pense que j'étais en train de monter, mais que j'ai pas réussi à aller jusqu'au bout. Trop lourd.

Il tapota les objets autour de lui, et les barils rendirent un son métallique. Il avait aussi un rouleau de peintre, un grand modèle, avec un très long bras.

– C'est quoi tout ça ?

– De la peinture. Blanche. Dis-moi, tu permettrais que je t'emprunte un de tes cerfs-volants ? J'ai besoin de monter là-haut.

– Mais pourquoi vous avez besoin de faire ça ?

– J'ai des choses à effacer.

– Des rêves ? Vous voulez effacer des rêves ?

Il la regarda avec un sourire triste.

– Pas tout à fait. Enfin, ici ils prennent la forme de rêves, mais ils sont pas comme les autres. Et moi, j'aimerais ne plus les voir toutes les nuits.

DANS SA BULLE

12 avril

Il flottait en l'air, paisible et serein. Les sons lointains ne lui parvenaient qu'assourdis, et il se réchauffait au délicat soleil de printemps.

Soudain, sa bulle éclata. Il tomba en chute libre, le vent lui fouetta le visage, ses yeux se mirent à larmoyer. Hâtivement, il sortit un jouet à bulle de sa poche. Il tenta d'en faire grossir une nouvelle, et à chaque fois qu'elle éclatait, il se mettait à souffler plus désespérément encore dedans.

CHANT DE LUMIÈRE

13 avril

Alors que les Ténèbres avaient vaincu, et tout recouvert d'un noir abyssal, Elle apparut. Elle apparut et Elle chanta la Lumière, et les étoiles se rallumèrent, une à une.

RÉSOLUTION DE CONFLIT

14 avril

Dans le grand hall, une vingtaine de personnes, hommes comme femmes, s'engueulaient. Ils criaient tous, sans jamais s'écouter, à pleins poumons, en crachant des postillons.

Au milieu de tout cela surgit un groupe de cinq étranges individus, deux masculins et trois féminins. Ils étaient habillés de combinaisons gris anthracite, fermées d'une fermeture éclair sur le torse. Ils portaient également des équipements bizarres. Quatre d'entre eux avaient des bouteilles pressurisées dans le dos reliées à des outils qu'ils tenaient en main, et qui

ressemblaient vaguement à des fusils. La dernière, qui menait le groupe, tenait un amas de bizarreries électroniques, d'antennes et d'écrans.

Personne ne réagit à leur arrivée.

– Ok, la situation est déjà bien tendue. Préparez-vous pour le switch.

Pendant qu'elle installait son matériel, les autres se campèrent autour et se concentrèrent.

– Switch dans 3, 2, 1...

Soudainement, le monde vira au gris. Les bruits s'assourdirent et s'éteignirent, et tous les gens en colère devinrent des silhouettes noires. Cependant, d'autres choses apparurent, vives et colorées : des flammes, autour de la tête de chaque silhouette.

Deux des quatre agents qui avaient opéré le switch se mirent aussitôt en mouvement. Ils brandirent leur fusil et tirèrent de longs jets d'eau qui vinrent étouffer les flammes. Mais les autres se déplacèrent lentement en inspectant leurs alentours.

– Cible repérée !

Une sorte de petit lutin noir, aux allures démoniaques, jaillit à toute vitesse. Il se précipita vers une ombre et brandit deux bouts de bois calcinés qu'il frota à toute vitesse, allumant un

nouveau feu. Celui qui l'avait aperçu lui tira dessus, mais il esquiva sans peine les projectiles qui vinrent se coller au sol.

Un jeu de poursuite se lança, entre le lutin et l'homme au visage ferme qui le suivait. Qui fut interrompu brutalement par l'autre tireuse, avec deux coups bien placés. Le lutin resta piégé dans la glu épaisse qui s'était solidifiée presque immédiatement après impact. Ils le capturèrent et le préparèrent pour le switch retour, pendant que les autres terminaient d'éteindre les feux.

Une fois leur travail terminé, ils revinrent à leur position de départ. Une sensation étrange plus tard, les couleurs et les sons étaient revenus. Cette fois, les éclats de voix étaient plus rares, et teintés d'une certaine indécision. La plupart des personnes présentes se regardaient d'un air mi-peiné, mi-interloqué.

Le groupe d'intervention remballa rapidement son matériel, et son prisonnier, avant de s'éclipser discrètement.

TAUPINERIE

15 avril

Jean se promenait, tenant sa canne à pêche et son matériel avec lui, sur un petit sentier éclairé par un doux soleil de début d'été. Il se retourna vivement.

Il avait eu l'impression de voir un mouvement, et la drôle de sensation d'être observé. Il scruta les alentours en fronçant ses sourcils épais, mais n'aperçut personne. Rassuré, il fit un pas en avant.

« Boum ! », une pierre atterrit à cinq mètres de lui.

Il sursauta avant de se tourner à nouveau. Mais toujours rien ni personne ! Alors il haussa les épaules en maugréant avant de repartir.

... un tournesol le suivit du « regard » en pivotant.

Un mètre sous terre, accrochée aux racines de son périscope, une taupe se frotta les yeux.

– On a raté la cible, cheffe. Mais c'est pas passé loin, c'est sûr !

– On continuera de se perfectionner ! La révolution est inarrêtable !

TROLL DE PONT

16 avril

En arrivant au bout de la route, la charretière s'interrogea.

– Mais, où est-ce qu'il est, ce pont ?



Un troll surgit.

- Péage. Payez si vous voulez emprunter le pont.
- Euh, oui, j'ai ce qu'il faut, bien sûr, mais il est où, le pont ?
- Payez d'abord, et je montre après.

Bon gré mal gré, elle lui donna le prix de son passage. Le troll se pencha alors et se saisit de deux énormes troncs bien lissés. Il s'avança vers la rivière, s'étendit bien grand, et soudainement se laissa tomber. D'un côté, il reposait sur ses orteils bien ancrés dans le sol, et de l'autre, les deux arbres s'abattirent violemment. Il tint comme ça.

- Dépêchez, quand même, c'est lourd.

Elle s'avança alors, tout doucement et précautionneusement, pour ne pas déséquilibrer son véhicule sur le dos de la créature qui commençait à trembloter.

– Restrictions de budget, voyez.



LE PODOLOGUE *17 avril*

– Vous vous êtes trompé de porte, monsieur, le podologue c'est l'étage du dessous.

La petite vieille pointait le sol en même temps qu'elle parlait de sa voix chevrotante.

– Qu'est-ce que tu racontes la vieille ! File-moi tout ton fric !

– Ça pique ? Vos pieds piquent ? Vous savez, moi j’y connais rien.

– Donne ton argent !

– Ah bah oui, si vous voulez, tenez, voilà des gants. Mais je comprends pas pourquoi vous avez besoin de gants pour aller chez le podologue.

La vieille le fit tourner en bourrique tant et si bien, que le podologue finit par monter de l’étage du dessous accompagné de deux agents de police.

DUEL À LA LANCE

18 avril

Aurélie la pompière, en tenue complète, se retrouva bien embêtée quand elle comprit que sa lance à eau, qu’elle avait apportée avec grande difficulté, n’était pas ce qui avait été prévu pour son duel à la lance.

L’ENFANCE DU JOUEUR DE FLÛTE

19 avril

Suite à un... différend avec ses parents, le petit garçon s’était retranché en hauteur, dans le grenier. Garçon... c’était

justement ce terme-là qu'ils n'appréciaient pas, peu importe ce que lui en pensait.

En larmes, il était effondré dans un coin, pleurant dans ses genoux qu'il tenait serré fort contre lui, au milieu de vieilleries oubliées et couvertes de poussière. Il resta comme ça un long moment, marquant le plancher de petits cercles humides.

Il finit par se calmer et renifler bruyamment. Regardant autour de lui, il aperçut une flûte, en bois de poirier, abandonnée dans un coin. Il s'en saisit et la frotta contre sa tunique pour en enlever la poussière.

Il la porta à sa bouche, et commença un petit air simple pour enfant. Si la... Si sol... Si la sol la si sol si la...

Il entendit fureter autour de lui. Sans s'arrêter de jouer, il remarqua de minuscules traces dans la poussière, même pas de la taille de son petit doigt, et elles n'étaient pas là avant.

Sur son pied, un petit museau rose apparut soudainement. Suivi de deux yeux en billes noires, et deux oreilles allongées tournées vers lui. Deux toutes petites pattes, même pas de la taille de son petit doigt, s'appuyèrent directement sur lui.

Son premier raton s'était approché.



LE GANG DES TROIS BIKEUSES

20 avril

Le gang des trois bikeuses, Fatima, Sara et Mía, âgées de cinq ans, quatre ans, et encore cinq ans, faisait régner la loi parmi leurs protégés – les enfants du quartier – et la terreur parmi leurs ennemis – les adultes du quartier, et globalement tout ce

qui bougeait et n'était pas un enfant, et parfois également ce qui ne bougeait pas. Aujourd'hui encore, on raconte qu'un enfant en détresse, en regardant vers le ciel, pourra invoquer ces trois valkyries qui surgiront alors depuis les airs, juchées sur leurs tricycles pimpants aux sonnettes tintinnabulantes.

L'OMBRE DANS LE COIN DE LA PIÈCE

21 avril

Dans la pénombre de la chambre d'enfants aux rideaux fermés, les jouets en désordre sur le sol aux contours à peine discernables, une ombre debout dans l'angle de la pièce les regardait dormir. Elle n'était pas tout à fait visible, pas tout à fait présente, mais quelqu'un aurait ressenti sa présence. Et son regard semblait percer, lourd et intense.

– Que fais-tu là ?

Une voix féminine avait murmuré à l'oreille, ou l'emplacement supposé d'une oreille, de l'ombre. Mais sa propriétaire restait invisible, ou peut-être inexistante.

L'ombre attendit un moment avant de répondre d'une voix douce.

– Tu sais ce qu'il se passe dans leur tête ?

Silence.

– Moi je le vois. Je suis en train de les regarder rêver, de regarder leurs rêves.

Silence.

– À quoi cela te sert-il ? Quelle étrangeté me fais-tu là ?

Silence, encore.

– Qu'est-ce que ça fait, de rêver, tu le sais, toi ? Est-ce que c'est ça, être humain ?

Il n'y avait jamais vraiment eu de présence, et pourtant une absence certaine se fit sentir, et elle se fit sentir hautaine et dédaigneuse. Le silence qui s'installa se fit long, et se teinta de solitude.

L'HOMME QUI MANGE UN SANDWICH

22 avril

Un homme aux longs cheveux gris, habillé d'un antique imperméable brun fatigué, assis tranquillement, et mangeant un sandwich. C'est un sandwich aux œufs. Son visage est éclairé par-dessous, par la lumière orangée du soleil qui se reflète sur l'océan en se couchant. Cela dessine des ombres un peu étranges, inhabituelles, sur sa peau.

Il est tout en haut d'une butte. Sous la mousse et les quelques touffes d'herbe qui ont réussi à s'accrocher, ce n'est pas de la terre ni même de la pierre... Un métal, autrefois bien lisse, aujourd'hui rouillé par le temps. Arrondi, très arrondi, c'est un corps d'acier. Par-dessus un autre, et encore un autre.

En haut, l'homme termine son repas et se lèche les doigts un à un avec un petit soupir repu et satisfait. Il saute pour se relever, et atterrit avec un « clonk » sonore avant de s'en aller tranquillement.

Derrière lui, sans qu'il ne l'aperçoive, une LED rouge clignote avant de s'allumer...

CHASSE AU TROLL

23 avril

Ce texte a été écrit dans le cadre de l'atelier « spin-off » de mon groupe d'écriture. C'est un spin-off d'un texte de Mya Red.

* * *

– Ah mince, j'en ai plein le pantalon !

– Chut ! le réprimande son compagnon.

Ils sont tous les deux allongés dans l'herbe haute, guettant leur proie.

– C’est un ogre, il ne faut surtout pas l’alerter ! On doit le suivre discrètement jusqu’à ce qu’il baisse sa garde en rentrant chez lui.

– D’accord, mais c’est super sale de s’étaler par terre.

– Allez viens, suis-moi !

Ils se relèvent tous les deux et courent accroupis, comme des canards. Ils se précipitent derrière un buisson, mais se tiennent à distance respectueuse de ses épines.

– Baisse-toi, vite !

Ils se font tout petits et retiennent leur respiration alors que le regard de la bête passe sur leur maigre abri. Fort heureusement, leurs tenues sont adaptées pour se camoufler dans les bois, et ils ne sont pas repérés. Ils continuent en redoublant de précaution, se déplaçant par sauts de puce, d’une cachette à une autre.

Enfin, ils arrivent à destination.

– Là ! C’est son repère. Il va relâcher sa garde, et on va pouvoir lui tomber dessus.

Les deux hommes dégainent silencieusement leurs épées et approchent un pas après l’autre dans le dos de la créature. Elle est énorme ! Son torse est gros comme un tronc d’arbre, et ses

bras sont deux branches énormes. Elle semble invincible, indéracinable ! Mais les deux héros prennent leur courage à deux mains, et se mettent à hurler à pleins poumons en lui fonçant dessus, et crient avant de frapper :

– Vengeance pour Dun Valmar !

– Meurs, sale monstre !

Leurs épées viennent s'abattre, arrachant un rugissement à la bête, mais la peau est si épaisse que le choc leur fait trembler les bras et même claquer des dents ! Leur ennemi se retourne, postillonnant de rage, et tente de se défendre. Elle allonge un coup terrible de son immense gourdin.

Habilement, le premier guerrier l'esquive en se baissant, mais le deuxième, encore plus habile, saute carrément au-dessus ! Et ils ripostent immédiatement, faisant claquer leurs armes à chacun de leurs coups.

Le terrible affrontement se prolonge, les deux hommes évitant tant bien que mal chaque mouvement du gourdin qui leur serait sinon fatal, et lacérant leur adversaire dès que possible, criants et haletants.

– Contourne-le, je vais faire diversion !

Obéissant, il s'éloigne un peu, et commence à se décaler en pas chassés. Son camarade fait de grands gestes et ne laisse pas un moment de répit à l'ogre, gardant son attention le plus possible afin qu'il ne repère pas la manœuvre.

Mais soudainement, un revers de gourdin le prend sans qu'il ait le temps de réagir ! Il s'envole sans un son et va s'écraser au sol.

– Noooooon ! hurle son ami, qui, dans son dos, saute sur le monstre et s'agrippe à ses épaules.

Il le taillade en tous sens, lacérant son affreux visage de nombreux coups, et enfin il tombe au sol, rendant son dernier râle avant de rester immobile.

Mais il ne s'y intéresse même plus, car il s'est précipité au chevet de son frère de bataille tombé au combat, qui lui sourit pâlement.

– Alors, on a gagné ?

– Oui on a gagné, mais chut, tu dois pas parler.

– Je savais bien qu'on gagnerait, ah...

Une voix de femme retentit alors :

– Les enfants, le goûter est prêt !

En un instant, ils sont tous les deux sur leurs pieds, toute blessure oubliée, et abandonnent en courant l'arbre lacéré de coups de manches à balai. La mère de Louis enchaîne :

– Attention, on s'essuie bien les pieds avant de rentrer !

– Victoire ! Les villageois nous offrent un festin !

LONG FLEUVE TRANQUILLE

24 avril

Le fleuve est rapide et agité, de l'eau est projetée en tout sens sur les rochers, et là-dessus le petit garçon est brinquebalé sur son embarcation. Sur les berges, c'est une jungle sombre et épaisse, inquiétante, d'où s'échappent les bruits de nombreux prédateurs. Pas que des bruits, d'ailleurs, on peut directement apercevoir des serpents fixer l'enfant avec envie.

Mais il y reste insensible, car il est sur son singulier bateau. C'est un livre géant, ouvert, et lui s'agrippe aux épaisses feuilles de papier, avec assurance, ignorant le reste.

DOULEUR FUSIONNELLE

25 avril

Depuis des centaines d'années, on lui remuait, fouillait et rongait les entrailles, sans mesure ni précaution, avidement et

cupidement. On l'avait éventrée à n'en plus finir, et aujourd'hui la souffrance devenait intolérable. Alors, la montagne se mit à pleurer, mais ses larmes étaient de lave, et tous les mineurs se précipitèrent, criants et vagissants, pour essayer de s'enfuir.

COMPTER LES MOUTONS

26 avril

On lui avait dit de compter les moutons pour s'endormir, mais il avait du mal à le faire dans sa tête depuis son lit. Alors, il se décida à se lever et aller à la fenêtre compter ceux dans le jardin.

Avec étonnement, il en aperçut trois juste en dessous, bien serrés, comme s'ils l'attendaient. Il sauta et se réceptionna moelleusement dessus, s'enfonçant dans la laine épaisse.

En bêlant discrètement, les moutons partirent et l'emmenèrent plus loin dans les champs, derrière les collines. Ils ne revinrent qu'après minuit, et l'enfant retourna discrètement se coucher, et il s'endormit comme une souche.

Le lendemain soir, son papa l'interrogea :

– Alors, tu as compté les moutons hier soir ?

Le petit garçon sursauta en regardant son parent qui... lui fit un clin d'œil complice...

L'ARC DE CHOIX

27 avril

L'enfant décocha sa flèche, qui partit en sifflant avant d'exploser la cible, traverser le tas de paille derrière puis retomber mollement quelques mètres plus loin. Elle en rit pendant un moment.

Discrètement, un inconnu approcha par-derrière et s'empara de l'arme. Mais, à sa plus grande surprise, il fut incapable de la bander ! Il la reposa et se dissimula à nouveau. Un petit garçon la saisit, et tira en souriant sans aucune difficulté sur un bonhomme carotte à cent cinquante pieds de distance.

Le voleur en resta stupéfait.

COIFFE DE MONTAGNE

28 avril

Le sol tremble, gronde, se fissure, et... se soulève, d'un coup dans les airs. Mais de manière étrange, très allongée, comme deux gigantesques membres. L'un des deux se saisit d'un rocher à la forme peu commune, et l'emmène haut en altitude. Il se plie, l'approche du flanc de montagne... et délicatement brosse la forêt de pins. Il termine avec un petit coup de peigne sur ses prairies délicatement rasées.

Enfin, le bras de la montagne se redéplic, et, avant de reposer le rocher, le tapote sur le côté, faisant tomber quelques moutons bêlants piégés dans ses dents.



LE FANTÔME DE LA PAGE BLANCHE

29 avril

Dimitri déprimait, seul dans son appartement. Son bureau était jonché des cadavres de ses projets échoués : manuscrits, gribouillages, éléments de scénario jetés par-ci par-là. Mais il n'arrivait toujours à rien.

Il déballa ce qu'il avait trouvé dans un vide-grenier. Un vieux carnet, qui traînait. Mais il était joli, et cela faisait toujours plaisir de s'offrir un joli carnet pour griffonner quelques mots.

Il le posa devant lui en soupirant, et sortit un crayon.

Sous ses yeux, une lumière bleutée jaillit des pages vides. Dimitri écarquilla les yeux, avant de s'arquer en arrière lorsqu'elle l'atteignit et le pénétra, avant de s'éteindre. Il rebassa la tête, les yeux luisants d'une lueur bleue, et se mit à écrire sans s'arrêter.

LA QUÊTE SACRÉE

30 avril

Après des années de recherches, il touchait au but, il pouvait le sentir. Il parcourait la caverne interminable et labyrinthique, déchiffrant au fur et à mesure une carte antédiluvienne à moitié effacée. Pour cela, il s'éclairait à la lumière tremblotante d'une torche – c'était sacrément moins pratique qu'une lampe torche, mais ça correspondait mieux au caractère épique de sa quête.

Enfin, il arriva au bout. Le passage s'élargit puis donna place à une grande salle. Une lumière éclairait faiblement la pièce, elle provenait du halo de lumière qui tombait de nulle part en plein

centre de la pièce, pile sur son trésor. Il s'en approcha, la larme à l'œil.

Malgré les années, pas un seul grain de poussière ne venait ternir sa perfection. Il s'allongea dans le lit sacré et enfila le bonnet de nuit – pile à sa taille.

LES PROCÈS DE GUTENBERG

1^{er} mai

– Pour refus d'obtempérer, rétention d'informations, et contrefaçon, l'accusée est condamnée à 5 000 € de dommages et intérêts, et à 6 mois de travaux d'intérêt général.

Le public applaudit la décision, et l'accusée, face à cette foule hostile, n'émit qu'une série de bips désappointés.

– Affaire suivante !

Avec un sourire satisfait, la victime sortit de la salle d'audience du tribunal. Dans le couloir s'étendait une longue file de personnes qui arrivaient comme elles avant son jugement : l'air sombre et le regard torve braqué sur leur accusée, ces satanées imprimantes multifonctions.

LA MUSIQUE DU LAC
2 mai

Cela faisait trois heures que Marine marchait, mais elle les avait passées presque sans y penser, complètement habituée à son trajet. Et surtout, c'était le chemin pour son petit refuge secret, qu'elle était heureuse de retrouver.

Elle y arriva : petit plateau enserré entre les pentes raides de la montagne, couvert de verdure entourant un lac minuscule, plus un étang. Elle le connaissait si bien qu'elle savait chronométrer sa venue avec l'ensoleillement. Elle posa son sac volumineux et s'assit à côté pour le déballer.

Elle en sortit un délicat pavillon de cuivre, qu'elle vint placer entre elle et l'eau, puis elle déplia le fragile bras métallique et vint poser – tout doucement – la pointe de diamant sur la surface de l'eau.

Elle s'écarta ensuite pour se rallonger. La tête sur son sac, allongée dans l'herbe, réchauffée par de légers rayons de soleil, elle laissa l'après-midi s'écouler lentement en écoutant la musique du lac.

BABY BOOM

3 mai

Saviez-vous que les petits enfants naissent dans les feuilles de chou ? Denise en avait bien l'habitude, dans son champ. Mais, lorsqu'elle découvrit, pour la quatrième année d'affilée, que toute sa récolte avait été boulottée par une vague de nouvelle progéniture, elle ne sut que tomber à genoux pour se lamenter...

MOUTON-MORPHOSE

4 mai

Julianus était mage en métamorphose. Il avait été embauché pour mener un troupeau de brebis à travers un passage difficile, aussi s'était-il transformé en mouton pour prendre les devants.

Ce qu'il ignorait, c'est qu'Agena, une autre métamorphe, avait, elle, reçu la mission de mettre le bazar dans la troupe. Il fut très surpris quand elle lui sauta dessus, sous sa forme de louve.

VISITE IMMOBILIÈRE

5 mai

– L'entrée est un peu étroite, mais vous allez voir, l'intérieur est plutôt spacieux.

Effectivement, il dut se plier en deux, voire en quatre ou en huit, pour rentrer. En fait, il dut carrément se mettre à quatre pattes.

– Voilà, une grande pièce à vivre. Bon, pas de fenêtres, mais la surface au sol est convaincante. Une extension est en cours pour une chambre supplémentaire.

Il loucha et fronça les sourcils en observant le sol de terre, les murs de terre, le plafond de terre, et le cadavre de lapin dans le coin qui servait de cellier. Il avait du mal à se rappeler ce qui était normal, aussi se retourna-t-il vers son agente, et son museau et ses poils orangés. Elle continuait en ignorant son trouble :

– Et bien sûr, c'est très discret, vraiment l'idéal pour se cacher quand on est un fugitif.

Il se réveilla en sursaut.

Ses paupières étaient lourdes et tremblantes à cause de la fièvre. En face de lui glapissait un renard cherchant à faire fuir l'intrus dissimulé dans son terrier.

DIEU-PEINTRE

6 mai

Alors qu'il avait fini de peindre la terre, les arbres et les étoiles, et maintenant le bleu sombre de l'espace, le Dieu se rendit compte qu'il avait perdu son eau de rinçage. À défaut, en haussant les épaules, il nettoya son pinceau dans les océans, et ceux-ci devinrent bleus.

FORÊT DE CRAYONS

7 mai

Maelle enfila ses gants de cuir de souris – c'était à peu près le seul équipement qui composait son uniforme de travail – puis elle sortit de son cabanon. Elle alla prendre son grand seau, soit la taille d'une tasse à café espresso, et comme tous ses jours de travail, elle commença par arroser les petites pousses.

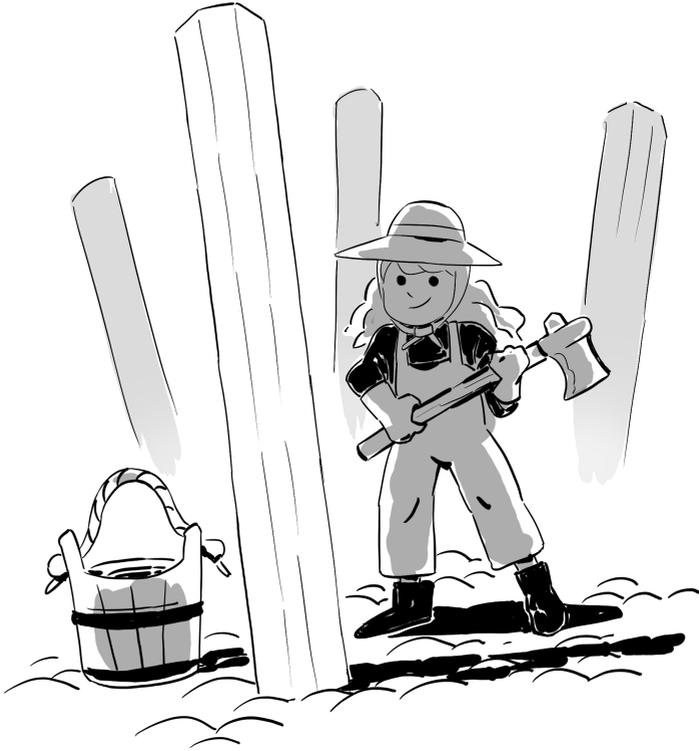
Certaines étaient minuscules, dépassant à peine du sol. Elles n'avaient pas encore de couleur, cela viendrait plus tard, quand ils seraient un peu plus haut. Humidifier la terre meuble lui prenait toujours beaucoup de temps, à cause des allers-retours au puits, mais ce n'était pas nécessaire toute l'année – elle ne faisait pas de nouvelle plantation tous les jours.

Elle s'enfonça ensuite dans le cœur de sa forêt, pour l'examiner et l'inspecter, détecter au plus tôt les problèmes et les maladies. Les grands crayons l'entouraient de toutes parts, rouge, bleu, jaune, orange, et toutes les autres couleurs. Elle avait même quelques blancs qui poussaient en prenant leur temps – c'est pourquoi ils étaient si rares. Les troncs étaient parfois hexagonaux, parfois ronds, et certains mêmes ovales, tout dépendait des variétés. Elle préférait avoir une forêt variée et diversifiée, mélanger les essences, c'était plus résistant.

Elle retourna se saisir de sa hache. Elle devait abattre quelques crayons à maturité aujourd'hui. En circulant, elle sourit devant la crème de la crayoniculture. Un grand crayon multicolore se dressait fièrement, et elle le tapota de la main en passant devant. Il était très exceptionnel d'en avoir, aussi attendait-elle qu'il grossisse le plus possible.

Elle arriva devant le crayon vert qu'elle devait découper, et se mit à l'ouvrage à grands coups de hache. Il tomba enfin dans un grand fracas, et elle s'épongea le front.

Bien évidemment, la découpe était irrégulière, elle devrait retailler ça proprement à la scie. Ensuite, le ferronnier passerait fixer la gomme qu'elle se faisait livrer depuis des plantations dans le Sud, et le crayon serait prêt.



LE MAQUILLÉ
8 mai

L'homme, grand mais maigre, filiforme, est assis de dos, et l'on ne peut que distinguer ses membres tenus bien droits et serrés, genoux collés, bras contre le corps et les mains posées sur les

cuisse, dans son costume gris. L'arrière de son crâne, brun, ne nous apporte aucun indice.

On se décale, d'un pas, vers la droite. Le meuble apparaît devant lui, une coiffeuse à l'ancienne, étroite, avec son miroir ovale entouré d'ornements aussi délicats qu'inutiles. Et, dans le reflet, apparaît son visage.

Sauf qu'il n'y a rien, rien d'autre qu'un aplat blanc et vide, encadré sur le dessus par ses cheveux, et relié au reste du corps par le cou.

Il tend une main fine et allongée vers les instruments devant lui, et s'empare d'un pinceau et d'une palette de couleurs. Il trempe l'outil dans l'eau, puis le lève vers son visage et commence à peindre.

D'abord, un sourire. Il dévoile quelques dents, étire les lèvres, pas trop mais tout de même franchement. Les yeux, ensuite, profonds, mais pas noyés, les paupières bien ouvertes, surtout pas tombantes. Le nez, ce n'est pas très important, il faut juste qu'il reste discret.

Il revient ensuite pour ajouter des détails.

Quelques étincelles de lumière dans le regard.

Les petites rides aux plissures de la bouche, celles qui marquent le rire.

Et de même, aux coins des yeux.

Il se lève, tache gris foncé dans cette pièce grise et vide, sans murs visibles. Il ouvre une porte là où il n'y avait rien, et ressort dans un monde soudain plein de couleurs, de sons, d'odeurs. Son masque est prêt, pour ses collègues, sa famille, ses amis.

EXTRACTION

9 mai

La machine sur sa tête vrombissait, les soufflets s'actionnant, la vapeur d'eau sifflant et les engrenages cliquetant. À sa sortie coulait un liquide aux allures métalliques, une sorte de vif-argent épais et visqueux. Il extrayait, petit à petit, sa honte, jusqu'au bout, dans sa totalité, mais il avait oublié en quoi elle était indispensable à l'humain...

RECONNAISSANCE FACIALE

10 mai

– INFRACTION CONSTATÉE

La foule criait, de colère, de rage et de désespoir, elle crachait son refus. Les gens habillés de noir couraient, maniaient des

battes de baseball, lançaient des briques, ou cognaient avec ce qu'ils avaient sous la main. Des choses brûlaient, à certains endroits, et partout ailleurs retentissaient les bris de verre et le fracas du métal.

Les drones automatiques de contravention, débordés, continuaient :

– IDENTITÉ CONFIRMÉE : VLADIMIR POUTINE.

Le manifestant eut un rictus. Puisqu'il avait été décidé de sortir la technopolice, la débauche de moyens automatiques pour surveiller et contraindre la population, celle-ci s'était finalement adaptée.

Chacun portait, parfois un peu tremblotant, un masque hologramme projeté par un petit boîtier bidouillé à la main attaché autour du cou. C'était quelque chose que de voir des milliers de Poutine, le visage fixe et terne, ravager la rue.

L'IMPRIMANTE

11 mai

– Woah, vous avez même une imprimante à nourriture !

La petite, habillée d'une petite robe, se baladait dans la petite pièce. Elle était stupéfaite devant l'étrange appareil. Le petit garçon haussa les épaules.

– C’est pas grand-chose. C’est si différent le passé ?

Elle ignora sa question.

– Comment ça fonctionne ?

– Il suffit d’aller acheter un sachet de protéine. Puis la machine peut synthétiser plein de trucs avec.

Elle le regarde d’un air soupçonneux. Il n’avait pas l’air de bien s’y connaître. Elle se détourna et refit une course devant chaque étagère en riant, avant de s’affaler sur le fauteuil délabré.

– Tu as des imprimantes pour tout faire ! Imprime-moi un livre !

– Un quoi ?

FABRIQUE À PAPIER

12 mai

L’animal devait peser au moins quinze tonnes. Quadrupède, trapu, le cuir épais, il était placide et presque immobile, car ses seuls mouvements étaient ceux de sa mâchoire. Sortant une immense langue râpeuse, il attirait directement de grandes bûches de bois et les mastiquait lentement.

Au bout d'un moment, il recrachait une pâte blanche et baveuse, que des gens devaient ensuite étaler pour faire sécher en de grandes feuilles de papier.

ROC
13 mai

Rachel n'était qu'une pierre comme les autres. Faite de caillou, plutôt patiente, pas mal sédentaire.

Par contre, elle avait une spécialité, une passion bien à elle, elle était fan de musique, et plus particulièrement de percussions. Alors, un jour, elle décida de se démener pour réussir à jouer sa mélodie. Elle bougea, roula, frappa en tout sens, excitée comme une puce.

Des tremblements commencèrent à côté, puis un rocher bascula. Soudainement, un immense fracas se fit entendre... qui dura, dura, et dura encore.

Penaude, Rachel contempla le flanc de la montagne dévasté par l'avalanche qu'elle avait provoquée.

AU CŒUR DES HOHERBERGS

14 mai

Il gravit les Hoherbergs, la plus haute chaîne de montagnes au monde. C'est en leur cœur, dans une vallée cachée par les murailles de pierre de ces géantes, qu'il trouva le Lac de Soupe, épaisse et onctueuse, orangée.

Il n'en but qu'un bol, qui se révéla étrangement tiède. C'était la meilleure soupe qu'il ait jamais mangée, et il s'endormit aussitôt après. Mais le lendemain, le résultat était déjà là.

Il avait pris quinze centimètres dans la nuit.

CHASSE AU FANTÔME

15 mai

La chasseuse de fantôme était arrivée sur place aussi vite que possible. Elle pénétra dans la maison hantée, portant tout un attirail sur son dos, mais surtout son fidèle détecteur à la main. Le parquet grinça sous ses pieds tandis qu'elle progressait lentement.

Elle arriva dans le salon. Soudain, l'air lui sembla plus froid, et sa respiration devint visible, projetant un petit nuage blanc à chaque expiration.

Son appareil s'emballa, bipant à tout-va, et le fantôme se manifesta. Un objet tomba, c'était un petit pot de fleurs qui avait jusque-là été placé en hauteur sur une étagère. Il fut rapidement suivi par un cadre photo, puis un autre, puis une boule à neige. Tous ces objets et bibelots tombaient de haut. Uniquement des possessions fragiles.

Une demi-heure plus tard, elle ressortit de la maison. Elle posa ses affaires et s'essuya le front.

– Je suis désolé, madame, mais je ne pense pas que l'on arrivera à communiquer avec lui.

– Mon dieu !

– Je crains que ce ne soit le fantôme d'un chat.



LA DÉESSE DU SOLEIL

16 mai

Dans son atelier, la Déesse préparait le lever du jour. Elle tenait contre elle une marmite, qu'elle mélangeait avec une cuillère en bois. Il s'agissait de la lumière du matin, en cours d'élaboration, ses grands mouvements envoyant parfois gicler une petite goutte de lueur.

Elle arrivait à la dernière étape, celle de son astuce secrète. Elle saisit, sur une étagère, un pot de confiture de fraise et le vida

dans la mixture. Celle-ci se teinta et devint chaleureusement orange.

Elle trempa son doigt et le lécha avec plaisir. Le goût sucré était un petit plus très appréciable.

CULTURE COUVRANTE

17 mai

– Dites donc, il est drôlement à nu votre champ.

– Pour l’instant, oui, mais vous en faites pas, c’est très couvrant en réalité. Ça va pousser et bien s’étendre.

– Et vous l’arrosez souvent ?

– La première semaine, oui, faut les arroser quotidiennement. Faut que ça prenne bien, vous imaginez, ça doit bien s’implanter dans le sol. Après on continue un peu pendant un mois, puis on laisse avec juste la pluie. Le secret, c’est de planter tôt, dès la mi-mars. Y en a qui font ça plus tard, mais après ils se font avoir par le soleil et les chaleurs. Ils craignent le gel, mais je vais vous dire, moi, c’est plutôt robuste. Ça craindra pas le gel tant que ça durera pas trop longtemps !

– C’est impressionnant ça ! Et ça met combien de temps à mûrir ?

– C’est là que c’est particulier ! Il lui faut un an et demi, vous en connaissez d’autres, vous, des cultures qui poussent en un an et demi ? Bah celle-là, oui. Ils seront mûrs l’année prochaine.

– Donc vous les récolterez en août l’année prochaine ?

– Hein ? Bah non, on les laisse sur place, c’est comme ça qu’ils produisent. Mais vous savez pas comment ça marche un panneau solaire ?

CLOCHER LUTIN

18 mai

– Il est midi, il faut sonner l’heure !

Le lutin d’office grimpa la tour de son clocher, en passant par une échelle à l’intérieur. Arrivé en haut, il se saisit de son outil, un gourdin en bois de noisetier. Il le leva haut, et l’abattit fortement...

... sur une pauvre grenouille, qui poussa un croassement si fort qu’il traversa toute la vallée. C’était le premier des douze coups.

LE NETTOYEUR

19 mai

Alors que l’enfant dort, que la chambre est silencieuse, la porte s’ouvre lentement sans aucun bruit. Une silhouette apparaît

dans l'entrebâillement, celle d'un homme chauve, aux grandes oreilles rondes et au nez crochu. Il avance, posant les pieds l'un après l'autre sans émettre aucun son, et se dresse au-dessus du lit et de son occupant insouciant.

Soudainement, il se jette... sur une ombre. Il lutte quelques secondes mais se redresse bien vite en la tenant bien fermement dans la main.

Il ouvre une sacoche qu'il porte à la ceinture et en sort une autre, qu'il dépose à la place de l'ancienne. Il ressort aussi discrètement qu'il est entré, en refermant la porte derrière lui.

Il rentre ensuite à son atelier. Là, suspendues à des fils par des pinces à linges, des dizaines d'autres ombres en train de sécher. Il prend sa dernière récolte et les met dans de grandes machines à laver.



CONTRE-LACRYMOGÈNE
20 mai

Les manifestants couraient en tout sens, essayant de s'éloigner le plus possible des grenades lacrymogènes qui avaient explosé un peu partout et leur brûlait la gorge et les yeux, slalomant

entre les grenades de désencerclement qui explosaient en grands coups de tonnerre. Mais la foule était si nombreuse, tellement affolée, qu'elle n'arrivait pas à s'échapper.

La file de CRS avançait lentement, frappant de leur matraque. Soudain, ils se retrouvèrent face à un homme assis sur un petit tabouret, tenant dans ses mains un violoncelle.

Il fermait les yeux. Il leva son archet et frotta les premières cordes, partant dans une mélodie triste et mélancolique, mémoire d'un temps passé plus heureux et moins violent.

Les policiers s'arrêtèrent en l'entendant. Leurs bras tombèrent, ballants, et sous leur casque, leurs yeux brûlaient.

LE BUVEUR

21 mai

– Excusez-moi madame, vous auriez un peu d'eau ?

Lorsqu'elle lui tendit sa gourde, il la remercia avant de boire trois gorgées dedans, puis de la lui rendre. Elle fut quelque peu outrée de constater qu'elle était désormais vide – et surprise, aussi, parce qu'il avait fait ça très vite.

Mais il était déjà parti et répétait sa demande à quelqu'un d'autre. Et ainsi de suite, à tel point qu'il gonfla et enfla.

Après quoi, il prit le train. Il était devenu tellement énorme qu'il prenait maintenant quatre places pour lui tout seul.

Quand il arriva, il descendit, puis il alla droit vers une forêt proche. Un incendie y faisait rage, et il recracha d'un coup toute l'eau qu'il avait avalée !

GARDIEN DE TROUPEAU

22 mai

Le loup s'approcha à pas mesurés, silencieux comme une ombre, tout près du troupeau de brebis. Il était affamé et prêt à prendre des risques, mais il restait prudent, alors il scruta minutieusement les alentours. Il n'aperçut ni humain ni gardien – pas de chien ou autre bête ennuyante.

Par contre, il repéra de grands couverts végétaux qui lui permirent de s'approcher sans se faire remarquer. Bien dissimulé derrière une de ces plantes, il se lécha les babines en se préparant à sauter sur sa proie...

CLAC

Le loup glapit de douleur, arrêté en plein vol par le bout de la queue. Il se débattit et se retourna pour voir ce qui l'avait mordu. La grande plante carnivore le fixait de sa mâchoire immense en salivant...

Il prit la fuite sans demander son reste.

POÉTO-SCULPTRICE

23 mai

Se tenant tellement droite qu'elle en était presque penchée en arrière, engoncée dans sa tenue bouffante aux couleurs rouge et or, dressée dans ses chaussures pointues, et sous un chapeau à la plume arrogante, elle brandit son parchemin devant ses yeux, entre elle et le bâtiment fraîchement terminé en face. C'était un monument en pierre brute, aux surfaces lisses, sans aucun détail.

Elle commença son poème, attaquant de façon grandiloquente et pompeuse.

À chaque phrase, la pierre réagit en frissonnant, et des éclats volèrent de partout.

Quand elle eut terminé, sur la façade se dressaient quatre colonnades, des bas-reliefs et des frises finement sculptées.

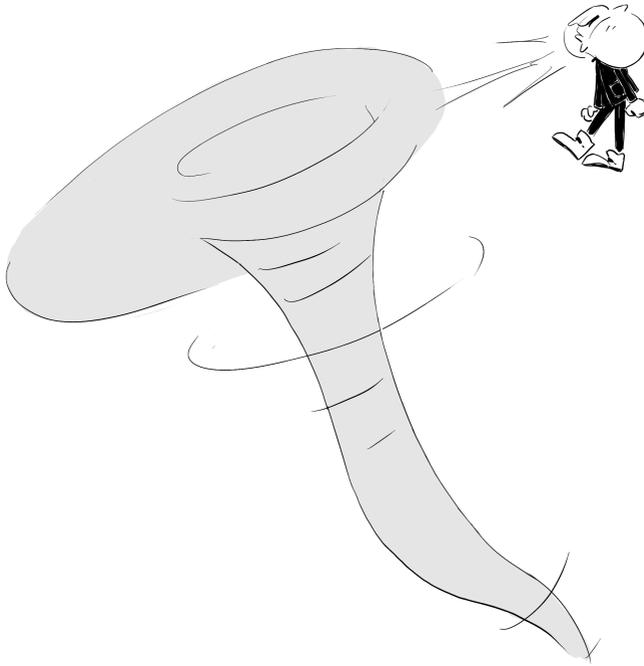
L'ÉRUPTION

24 mai

La terre trépidait en tout sens, agitée par la colère du volcan. Le feu jaillit, en même temps que le bruit explosait en un vacarme

assourdissant. La lave se mit à s'écouler, prenant rapidement de la vitesse, descendant le flanc de la montagne à toute allure et s'approchant de la végétation et des habitants...

Un petit point apparut dans le ciel, qui grossit lentement. C'était... un enfant, flottant étrangement en l'air, porté par ses joues toutes gonflées, et...



Il se mit à souffler tout l'air qu'il avait accumulé, dans une bourrasque, une rafale, un tourbillon qui frappa tout le volcan,

refroidissant brusquement la lave et la figeant en un basalte inoffensif.

LE JOURNAL RETROUVÉ

25 mai

– Tiens, regarde ce qu'on a trouvé pendant la dernière fouille, c'est un journal gaulois.

– Un journal gaulois ? Mais ils ne pratiquaient pas la culture écrite.

– Jette un œil au nom !

– Le... druide Panoramix ? C'est une blague ?

– Non ! On l'a vraiment trouvé comme ça, en état ! Et on a tout vérifié, c'est bien la bonne période ! Tu te rends compte ?

– Tu veux dire que le druide Panoramix, il a vraiment existé ? Mais c'est n'importe quoi !

– Et y a un truc vachement marrant aussi. Dedans, il raconte qu'il a confié la recette de sa potion magique à une reine dont les sujets étaient trop faibles et se faisaient détruire par le reste de la nature, qu'il a ainsi équilibré leur force. Et ils parlent des fourmis ! Des fourmis !

APRÈS LA NEIGE

26 mai

Un blizzard s'abattait sur tout le pays, obstiné et permanent, et la neige épaisse, tourbillonnante, étendait son grand manteau blanc. Bientôt, les traces de vie humaine, d'animaux, de végétation, de terrain... s'effacèrent.

Le silence régna, troublé seulement par une brise légère.

Des crissements se firent entendre, ceux des flocons qui s'écrasaient à chaque pas. Une femme apparut, laissant derrière elle deux files d'empreintes. Elle se saisit à deux mains d'un immense pinceau, qui faisait sa taille, et se mit à tracer avec sur la neige immaculée.

Derrière elle, les dessins gonflaient, grandissaient, et prenaient vie, révélant nouveaux bâtiments, nouveaux habitants, nouvelles villes...

RÉVEIL HUMIDE

27 mai

Jao se réveilla en sursaut, et surtout tremblotant. Son lit était entièrement trempé. Fatigué, il lui fallut un certain temps avant qu'il réussisse à se lever, et laborieusement sortir de son pyjama pour se sécher avec une serviette. Lentement, pour ne pas faire

de bruit et ne pas réveiller ses parents, il défit ses draps et les étendit.

En les regardant, il fit une moue pensive. Il réfléchissait à pourquoi ses draps étaient mouillés, sans raison. Il se souvenait qu'avant de se réveiller, il faisait un mauvais rêve, sur un grand bateau qui coulait, et lui qui nageait difficilement pour ne pas se noyer.

Bien sûr, cela ressemblait beaucoup au Titanic. Mais il y avait quelque chose qui ne collait pas, il ne se souvenait pas avoir percuté l'iceberg...

À L'ÉCOLE
28 mai

– Tiens, prends ça, gros naze !

Et en même temps, Marline lui tapa dans les mains, faisant tomber ses livres et ses papiers par terre. Jao baissa la tête et se pencha pour ramasser ses affaires, sans regarder ses agresseurs.

– C'est ça, vas-y, baisse les yeux !

– Allez, on ramasse ! Ahah !

Il ne répondit rien aux insultes et moqueries de Marline et ses acolytes. Avant de partir, l'un d'eux le poussa du pied dans le dos, le faisant tomber à quatre pattes.

– Rampe, limace !

Autour d'eux, personne n'avait réagi. C'était Marline qui faisait la loi à l'école, on évitait de la provoquer. Jao sentit les larmes perler à ses yeux, alors il les ferma et serra très fort les paupières sans rien dire.

CAUCHEMAR

29 mai

Jao s'agitait dans son sommeil, battant des jambes sous sa couette, transpirant dans son lit. Il gémit, en écho à son rêve...

Il était dans la salle de classe, mais il était tout petit alors que ses camarades lui paraissaient être des géants. Leurs contours étaient flous, mais il les entendit le pointer du doigt, rire et se moquer. Il se ratatina, et eux grandirent encore plus.

L'un d'entre eux surgit devant lui, et sa voix sonna comme au ralenti :

– Ah ! Ah ! Ah ! Jao la pauvre limace !

La personne s'approcha encore plus de lui, et Jao remarqua alors qu'elle avait la peau grise et lisse, et ne semblait même pas être habillée.

Un claquement sonore retentit brusquement : elle venait de poser ses deux mains immenses sur son bureau ! Elle se pencha soudainement sur lui, et son visage était entièrement lisse, sans aucun détail, pas de bouche ni de nez, juste deux grandes taches noires à la place des yeux qui se braquèrent sur lui. Sa voix se fit quand même entendre :

– Laisse-moi passer !

La créature ne semblait pas contente, et violemment elle le saisit par les épaules et le serra, lui faisant mal, le poussant à des pleurs. Elle hurla :

– LAISSE-MOI PASSER !

Jao se réveilla en sursaut et en pleurs. Il avait eu très peur. Et il avait mal, il avait mal aux deux épaules, sur lesquelles il trouva la marque rouge de longs doigts fins.

BERGER À BULLES

30 mai

Aujourd'hui, il n'avait pas croisé Marline, et Jao était de bien meilleure humeur. Il avait fait ses devoirs, mangé son dîner,

puis il s'était jeté sur un livre pour le dévorer, oubliant tout le reste. Il était parti se coucher en souriant, sans plus penser aux coups à l'école, sans plus penser au monstre de son rêve.

Emmitoufflé sous la couette, son sommeil était beaucoup plus calme.

Il rêvait d'un paysage coloré. L'herbe n'était pas verte, du moins pas seulement, elle était aussi bleu et rouge. Les arbres étaient des champignons, oranges ou roses, et le ciel était de plein de couleurs différentes. Et lui, il courait au milieu de tout ça, derrière son troupeau... de bulles.

Il les guidait au moyen d'un long et fin bâton. Il le maniait si adroitement qu'il arriva même à en dompter une, et elle vint le soulever dans les airs, le faisant rire. Il s'éleva avec les autres bulles, qu'il continua de mener là où il voulait.

Dans son dos apparut un long bras gris, tendant une longue main grise, dépliant un long doigt gris... Et d'un geste elle éclata la bulle.

Jao n'eut pas le temps de comprendre ce qu'il se passait, il était en train de tomber... Et cela le réveilla tout de suite.

Dans sa main, il tenait un long et fin bâton, et quelques bulles flottaient dans la chambre autour de lui avant de s'éclater une à une.

TRISTE COUCHER

31 mai

Jao était rentré chez lui la tête basse et les épaules courbées, le regard fuyant. Il était monté sans faire un seul bruit, sans même manger son goûter. Il avait abandonné son cartable et ses devoirs.

Il était maintenant dans la salle de bains, et il retint sa respiration en grimaçant pour relever lentement son t-shirt. Il inspecta son flanc sur lequel fleurissaient de grands hématomes, des bleus si sombres qu'ils en étaient presque noirs. Il retint de nouvelles larmes en repensant aux événements de l'après-midi.

* * *

Il est étalé au sol, sous les moqueries et les insultes de Marline et sa bande. Il essaye de se mettre à quatre pattes pour se relever, mais l'un d'entre eux le repousse dans le dos et le renvoie par terre.

Quelque chose se passe, alors, il ne sait pas quoi. Mais soudainement, une douleur explose dans ses côtes. Puis une autre, et encore une autre... Ils se déchaînent, et les coups de pied lui tombent dessus sans cesse, alors il se recroqueville et essaye vainement de se protéger...

* * *

Jao partit se coucher presque aussitôt. Il prétextait être malade et ne voulut voir personne. La seule chose qu'il fit avant de se réfugier sous sa couette fut d'aller dans un coin de sa chambre, où traînait un vieux panier. Il fouilla dedans et en ressortit une peluche, un ours, brun et souriant. Caché dans ses draps, il ferma les yeux et serra fort son doudou.

POURCHASSÉ

1^{er} juin

Jao sautillait dans une prairie s'étendant à l'infini. Dans sa main, il tenait par le bout du bras son nounours, le secouant un peu à chaque pas.

Mais une sensation étrange se fit sentir, une angoisse qui monta et le prit aux tripes. Il se retourna et surveilla les alentours.

Un arbre au loin disparut, presque d'un coup, comme aspiré par le sol. Un autre. Encore un. De plus en plus proche.

La crainte forçait, le stress arriva, et son rythme cardiaque s'accéléra. Il regarda, les yeux écarquillés, et il l'aperçut alors. Le Gris. L'être qu'il avait déjà vu en rêve, humanoïde mais longiligne. Il apparut sous un arbre, et il ouvrit une gueule immense, faisant chuter le tronc entier dedans avant de l'engloutir.

Jao se rendit compte que l'herbe lui paraissait de plus en plus grise, que les couleurs étaient petit à petit aspirées hors de son rêve.

Tout à coup, le Gris était là, juste devant, immense et effrayant, le fixant toujours de ses deux taches noires. Il gueula :

– LAISSE-MOI PASSER

Il se pencha sur lui, s'approchant inexorablement. Tétanisé, Jao prit conscience qu'il était incapable de bouger, de s'enfuir, et même de parler. Il voulait crier, se retourner, courir loin d'ici, mais tout son corps refusait de lui obéir.

Il remarqua alors une ombre qui grandissait derrière le Gris, énorme et silencieuse. Et elle poussa soudainement un rugissement féroce, terrible, qui lui fit trembler les dents, et dans le même temps une lourde patte griffue s'abattit sur le Gris, l'envoyant voler au loin.

Devant Jao se tenait un ours titanesque, fier et impérieux. Mais il ne put se reposer, car le Gris lui sauta dessus, et une lutte implacable s'engagea. Ils s'envoyèrent des coups bestiaux, et à un moment ils s'empoignèrent tous les deux les bras, chacun cherchant à faire plier l'autre. Lentement, mais sûrement, l'ours céda du terrain face au gris...

Jao ouvrit les yeux, dans son lit. Son ours en peluche, immobile, était assis sur lui, tourné vers le reste de la pièce.

PRÉPARATIONS DE GUERRE

2 juin

Ce jour-là, Jao sécha les cours. Ce n'était pas quelque chose qu'il faisait normalement, mais il avait cette fois quelque chose de vraiment plus important à faire : il devait se préparer.

Il passa chez son amie Béa, discrètement, sans attirer l'attention des adultes. Il savait qu'elle serait seule, elle ne se laissait pas faire et faisait la guerre à tous ceux qui avaient atteint l'âge de la puberté. C'était une vraie dure à cuire.

« J'ai besoin d'une arme », lui déclara-t-il, sans même prendre le temps d'échanger quelques politesses. Elle le jaugea de haut en bas, les poings sur les hanches. Elle lui répondit qu'à un bleu comme lui, elle ne pouvait conseiller qu'une lance, et à son air grave elle comprit que l'affaire était sérieuse.

Elle lui confia donc une bonne lance, une branche de chêne ramassée en forêt il y a fort longtemps et passée de génération d'enfants en génération d'enfants.

Jao alla ensuite trouver Mario. Mais celui-ci n'était pas comme Béa, aussi dut-il attendre qu'il rentre de l'école, assis sur le

trottoir devant le portillon de son immeuble. Lorsqu'enfin il le vit arriver, il sauta sur ses deux pieds et trottina à lui.

Encore une fois, il ne put s'expliquer en détail. Mais il lui demanda de l'aider à s'équiper pour une dure bataille, parce qu'il savait que Mario avait toutes sortes de choses qu'il collectionnait, trouvait, ou bricolait.

Avisant la lance, Mario lui conseilla de prendre de quoi se défendre en plus. Et, comme il lui faisait confiance, et que c'était un très bon copain, il lui remit son bouclier Captain America, édition collector limitée, plus vrai que vrai.

Rentrant chez lui, Jao se prit cette fois un solide goûter. Pour endormir les soupçons, il fit consciencieusement ses devoirs. Au dîner, il dévora tout ce qu'on lui donnait, pour prendre des forces. Enfin, il alla se coucher.

Aussitôt la lumière éteinte, il se releva et alla chercher son équipement. La mine ferme et résolue, il se rallongea, en tenant sa lance dans une main, et le bouclier dans l'autre. Et, sur son ventre, il avait pris son ours en peluche.

À LA RECHERCHE
3 juin

Jao était perché sur une sorte de minuscule îlot flottant, tout juste une plateforme de terre, suspendue dans une sorte de vide spatial bleuté. Autour, dans toutes les directions et altitudes, des centaines d'autres îles flottaient mollement. Il fit un tour sur lui-même pour observer son environnement, désespérément désert.

Son ours en peluche était accroché à son dos, mais le reste de son attirail manquait. N'ayant rien d'autre à faire et voulant se préparer au plus vite, il se mit en tête d'aller le chercher.

Il prit quelques pas d'élan et bondit jusqu'à la plateforme la plus proche, qui oscilla un peu sous son poids avant de revenir à sa position initiale.

Encouragé par ce premier résultat, il prit rapidement de la vitesse et s'élança bientôt en tout sens. Mais il restait bredouille, parcourant des espaces toujours aussi stériles et inoccupés.

Un moment, alors qu'il regardait autour de lui, essayant d'apercevoir un quelconque indice, mais aussi de distinguer les endroits qu'il avait déjà visités du reste, il sentit un tressaillement parcourir la peluche dans son dos. Il réagit immédiatement, se retournant, tous les sens en alerte.

Il ne remarqua rien. Mais il lui sembla sentir une ombre s'épaissir.

Il frissonna et accéléra encore. Il se mit à courir et s'envoler partout, prenant à peine le temps d'atterrir avant de sauter à nouveau, sans jamais s'arrêter. Toujours, il ne trouvait rien.

Et, alors qu'il était suspendu dans les airs entre deux îlots, il sentit un poids se détacher de ses épaules. Regardant sous lui, il discerna son nounours en train de chuter. Tournée vers lui, la peluche se retourna vers le bas. Ses membres commencèrent à s'agrandir, à s'épaissir, elle gonfla entièrement et des poils apparurent en une onde presque instantanée. Soudainement, c'était à nouveau l'ours féroce qui tombait, en rugissant.

Sous elle, une ombre se brisa et le Gris en sortit en hurlant, tendant le bras vers le haut en direction de Jao. Elle fut interceptée par l'ours qui lui tomba dessus en plein visage.

L'AFFRONTMENT

4 juin

Cette fois, le Gris était tout simplement colossal, un véritable titan. L'ours, normalement immense, semblait ridicule à côté. Il lui tomba sur le visage, rugissant, et tenta de le lacérer en griffant en tout sens. Mais il n'était qu'un chaton pour le Gris,

qui le projeta d'un revers de main, l'envoyant s'écraser contre un îlot dans un craquement terrible, soulevant un nuage de poussière.

Il gronda de douleur en tentant de se relever, les membres tremblants, mais le coup l'avait affaibli. Lentement, l'ombre du Gris le recouvrit.

Sur son visage griffé, alors qu'il ne s'y trouvait toujours aucune bouche, on croyait lire une grimace cruelle, une joie malsaine, alors qu'il s'approchait pour donner le coup fatal à la bête qui l'embêtait.

Il leva le bras haut en l'air, ferma le poing, et l'abattit de toutes ses forces.

« CLANG »

Dans un flash de lumière, sa main rebondit et le Gris partit en arrière, déséquilibré.

Au tout dernier moment, Jao s'était élancé. Il se tenait fièrement devant l'ours, brandissant un grand écu de métal dont jaillissaient des rayons lumineux, créant un grand écran de protection devant lui. Ils décréurent doucement, leur rôle accompli.

Mais déjà le Gris se rétablissait. Ses yeux foudroyèrent l'enfant devant lui, puis il renvoya tout de suite une attaque qui se voulait dévastatrice. Jao souleva à nouveau son bouclier devant lui, et l'impact fut à nouveau repoussé. Mais cette fois, il n'eut pas le temps de se reposer, le monstre devant lui renvoyant sans cesse coup sur coup en un déluge inarrêtable. Jao ploya le genou sous la pression, sentit ses bras, ses épaules, tout son corps vibrer, transpirant sous l'effort.

Et alors qu'il allait lâcher...

Une ombre jaillit au-dessus de lui. L'ours rétabli sauta sur le Gris qui l'avait oublié, mais cette fois il planta fermement ses griffes sur son épaule et s'en servit comme pivot pour atterrir sur son dos, entre ses deux omoplates. Il s'agrippa fermement, et mordit violemment la nuque de son adversaire, secouant la tête pour en accentuer l'effet.

Le Gris s'agita en tout sens, battant vivement des bras pour essayer de le déloger, mais il avait du mal à l'atteindre. Il réussit finalement à s'en saisir, d'un geste brusque à le détacher, puis à le jeter au loin.

Mais l'ours avait rempli son rôle.

Car en face se tenait Jao, qui levait haut son arme. Il tenait une lance qui faisait trois fois la taille d'un homme adulte, mais la

manipulait comme si elle ne pesait rien. Et surtout, sur les deux tiers de sa longueur, elle était enflammée d'un feu ardent et crépitant, si intense qu'il en était blanc.

Il tira de toutes ses forces.

L'arme cueillit le Gris en plein sternum et l'entraîna avec. Il fut projeté sur plusieurs dizaines de mètres et alla se clouer contre le plus grand et lourd îlot des alentours. Mais il ne s'avoua pas vaincu, et commença à se débattre, à vouloir saisir la lance qui le transperçait malgré les brûlures qu'elle lui causait.

Alors Jao saisit son bouclier à deux mains, par le bas. Il sauta vers une plateforme proche, et la frappa avec l'écu, comme avec une raquette, l'envoyant s'écraser contre le gris. Puis il sauta à nouveau, et recommença, et encore et encore, un saut, flash, « BONG », et un îlot explosait sur le monstre.

Enfin, le Gris fut vaincu. Il laissa retomber ses bras, sa tête s'avachit, et il se fit consumer par les flammes. Et Jao le regarda, épuisé, l'ours le rejoignant difficilement.

NOUVELLE AUTODÉFENSE

5 juin

La veille, Jao était allé rendre ce qu'il avait emprunté à Béa et à Mario, après l'école. Il les avait remerciés avec beaucoup de

sérieux en leur tendant la lance ou le bouclier, et il leur avait assuré ne plus en avoir besoin. Même s'ils ne savaient pas tout, ses amis étaient au moins contents de voir qu'il allait mieux.

Aujourd'hui, il alla en cours, et il se sentait comme un nouveau garçon. Il se sentait bien, parce qu'il arrivait enfin à dormir sans souci. Il suivit ses leçons assidûment, et trottina toute la journée en souriant. On pouvait apercevoir deux bras de peluche dépassant de chaque côté de son cartable.

Il se préparait à quitter l'école, se dirigeant vers la sortie, lorsqu'il fut interrompu brusquement en se faisant tirer dans le dos.

Marline se tenait là derrière.

– Et bah alors, où il va comme ça, le naze ?

Le visage de Jao s'éteignit, et il prit un air grave.

Un acolyte qu'il n'avait pas vu lui envoya soudainement un coup de pied dans l'arrière du genou, l'envoyant tomber à genou. Dans le même mouvement, Marline lui arracha son sac en riant grassement.

– Bouh, le bébé, il a même pris sa peluche !

Les moqueries fusèrent encore une fois, pendant qu'elle jetait le nounours derrière elle sans même y prêter plus attention,

fouillant le cartable pour essayer de trouver autre chose. Jao regarda droit devant lui, mais ce n'était pas ses agresseurs qu'il fixait.

C'était quelque chose derrière elle, qui grandissait lentement.

Quelque chose de lourd vint tapoter l'épaule de Marline, qui se retourna.

Une gueule béante, plus grosse que la tête entière de l'enfant, attachée à un animal plié en deux à cause du plafond trop bas, poussa un rugissement sauvage pendant une dizaine de secondes, agitant ses crocs à quelques centimètres de son visage et lui postillonnant dessus tout du long.

Toute la bande hurla de panique et s'enfuit en courant. L'un d'entre eux glissa sur le sol et se releva avec difficulté en dérapant, puis essaya de rattraper les autres en criant « Attendez-moi ! Attendez-moi ! ».

Jao ramassa ses affaires et les rangea dans son cartable. Puis il récupéra son ours en peluche assis au sol, et l'épousseta avant de le remettre à sa place. Il partit de l'école en souriant.

TAG-BALL
6 juin

Nia approcha doucement et lança un regard furtif autour d'elle. Ne voyant aucun danger immédiat, elle fit trois pas chassés rapides et lança le bras par-dessus sa tête, jetant sa tag-ball sur le mur de béton gris.

En atterrissant, la ball éclata et libéra sa peinture, dessinant un « ACAB » fluorescent.

Nia partit immédiatement en courant. Quelques secondes après passèrent des drones policiers, les moteurs vrombissants et la sirène hurlante.

À LA RECHERCHE DE LA MORT
7 juin

Il avait toujours été connu pour son obsession pour la Mort, et c'est pourquoi il était parti à sa recherche à travers le monde entier. Pendant des années, il la suivit à la trace, guettant toutes les rumeurs, fouillant tous les endroits où elle avait été aperçue. Il avait traversé un désert aride, escaladé des falaises abruptes, retourné des forêts incendiées, arpenté des villes en ruine et d'anciens temples.

À chaque fois qu'il arrivait, elle était déjà repartie.

Ce jour-là, il était allé à l'extrême Nord, affrontant le froid, le vent, et le blizzard, emmitoufflé dans d'épais manteaux et le visage rougi. Une trouée soudaine dans les nuages le surprit, et il releva la tête.

Il se figea.



Elle était là, dressée sur un rocher noir, le fixant. C'était un chien, immense. Ou alors, était-ce un loup ? Il s'approcha en tremblant et tomba à genoux devant elle.

– *Bonjour.*

– Je t'ai enfin trouvée...

– *Tous finissent par me trouver.*

– Mais moi, je t'ai cherchée ! Pendant des années ! Car je voulais te voir, je voulais te comprendre, de mes propres yeux, de mon vivant !

La Mort s'enroula autour de lui, et sa longue queue touffue vint enserrer son torse. Ce contact le réchauffa jusqu'aux os.

Elle parla d'une voix douce :

– *Tous me voient, mais on ne me voit qu'une seule fois. Jamais avant, jamais après, toujours au même moment.*

– Mais...

Elle pointa derrière lui de son museau.

– Oh...

Il contempla son propre corps allongé dans la neige. La peau était devenue plus blanche que la neige qui commençait déjà à le recouvrir.

– Viens, maintenant. Un long voyage nous attend. Peut-être celui-ci pourra-t-il répondre à tes questions.

UN AUTEUR

8 juin

Un simple studio, quatre murs, une porte d'entrée. Le sol est couvert de parquet, dans un coin, un lit aux draps défaits, et à côté un bureau. Au bureau, avachi sur une chaise roulante, un homme, grand et maigre, les cheveux bruns en désordre. Devant lui, un écran et un clavier.

Par la fenêtre, il y a... rien. Ce n'est pas une pelouse vide, ce n'est pas non plus une obscurité à cause d'un manque de lumière. C'est juste... rien du tout.

Car ce tout petit appartement flotte dans une sorte de néant. Rien ni personne tout autour, même pas vraiment d'autour en réalité.

L'homme se redresse soudain. Il se met à pianoter sur son clavier, il écrit. Et, au fur et à mesure, derrière la fenêtre, un brouillard, un flou apparaît. Lentement, il se précise, les couleurs se font plus vives, les bruits se font entendre. Et, en tout dernier, des odeurs se faufilent à travers la porte.

Tout un monde est apparu derrière elle, un petit sentier et des collines derrière. Des animaux, peut-être même des créatures s'y promènent.

Il se lève de sa chaise et attrape un sac qu'il enfle sur son dos, se dirige vers la porte, et l'ouvre en grand. Il fait un pas et s'arrête, ferme les yeux, inspire à fond. Expire lentement.

Demain, il écrira autre chose. Et le lendemain, encore autre chose.

Index des Saynètes

Avant-propos.....	7
Saynètes.....	13
Transports publics.....	13
Tony rentre chez lui.....	14
Newsletter.....	15
Figé en pleine parole.....	16
Facteur.....	17
Afternoon tea.....	18
Joueur de flûte.....	19
En courant.....	20
Invasion.....	20
Origami.....	21
Joueur de flûte 2.....	23
L'ombre des loups.....	24
Les chasseurs.....	25
La flûte à monde.....	27
La musique des nuages.....	27
Œuf.....	29
Attrape-rêve.....	29
Châtiment.....	30
Le cristal du temple.....	31
Portrait à la peinture.....	32
Temps accéléré.....	33
La lettre.....	34
Combat de magiciens.....	35
Un orc chez vous !.....	35
L'entraînement.....	36
Peinture murale.....	38
La manufacture de rêves.....	38
Bataille navale.....	39

La marche des morts.....	40
La poupée de la couturière.....	41
Telep-horses.....	42
La charge.....	43
L'ogre personnel.....	44
La sieste.....	46
Le cube.....	46
Les bulles.....	47
Exosquelette.....	48
Le moulin à sel.....	48
La grève.....	48
Dans le livre.....	49
Champignon.....	50
Celle Aux Trois Visages.....	51
Nouvelle lune.....	51
La carte.....	52
La cloche.....	53
Convoi lutin.....	53
La Fontaine du Recommencement.....	54
Le déménagement.....	55
Fendax.....	56
Violoniste.....	56
Le génie des livres.....	57
C'est fini.....	57
La chaise rouge.....	58
La musique des morts.....	59
Voyage aride.....	60
L'homme de métal.....	62
Les tonneaux fuient par temps d'orage.....	62
En silence, dans le hall.....	63
La pêcheuse.....	65
L'arbre et le bûcheron.....	66
Le déluge.....	66

Voie lactée.....	68
Étoile filante.....	68
Les chantiers du bout du monde.....	69
Jardinage.....	69
Métro boulot.....	70
La réprimande.....	71
Bad trip.....	72
Le feu.....	72
Champignons.....	73
Embarquement.....	74
Faïlle dimensionnelle.....	75
Relooking.....	77
À cœur perdu.....	77
La skieuse.....	78
Repli.....	79
Feu de cheminée.....	80
La voyante.....	80
L'incendie.....	81
Inclusivité acupuncturale.....	82
Transport fluvial.....	83
Couvre-têtes.....	84
L'horloge vide.....	85
Feux follets.....	86
Légende terrestre.....	86
Soufflante.....	87
Pour se soulager.....	87
Au milieu.....	88
Sculpteur.....	89
Mare de pelouse.....	90
Les abeilles.....	90
Les canons de la tourmente.....	91
Il est gonflé.....	92
Accessibilité.....	93

Le petit parc.....	94
Les braqueurs de temps.....	96
Les corbeaux.....	97
Tony rentre encore chez lui.....	99
Le joueur de flûte et la joueuse de luth.....	100
Chat-sseur.....	101
Le soleil de Lana.....	102
Encre-tastique.....	103
Chêne littéraire.....	104
Les Deux Oiseaux.....	105
Ravalement.....	105
Éclaireurs et repérage.....	106
Rien qu'un rêve.....	107
Salle de shoot.....	109
La robe.....	111
Pêche au soleil.....	112
Astreinte.....	113
Connexion.....	114
L'armée des Pinocchio.....	115
La grosse boule de gaz.....	116
Monument lutin.....	117
Une Histoire différente.....	117
Orchestre nimbologique.....	118
Mage ouvreuse de chemin.....	119
Une histoire de temps qui passe.....	120
Vous prendrez bien une pomme.....	121
Le Réseau de Surveillance Mère-Grand.....	122
L'aérien lutin.....	125
Train lutin.....	126
Les bottes de sept lieues.....	127
La Vérité sur l'univers.....	127
Objet de pouvoir.....	128
Bottes de sept lieues.....	130

Les mémoires.....	131
Jack le Consoleur.....	132
Une certaine idée de la mine.....	132
Voisinage onirique.....	133
Au pied du mur.....	133
L'arbre aux histoires.....	134
Le journal.....	134
Travail de sape.....	135
Le billard avec de petites gens.....	136
Les larmes.....	137
Moissonneuse d'étoiles.....	137
Lutin et soleil.....	138
Justice réparatrice.....	139
Moissonneuse d'étoiles – suite.....	140
L'armure de l'agent Brique.....	140
Le couteau à nuages.....	145
Le bisou magique.....	145
Le briquet contre l'artillerie lourde.....	146
Juste pour un sourire.....	146
Les guerriers littéraires.....	147
Le début d'un nouveau voyage.....	148
Funérailles lutines.....	149
Le coureur.....	150
La pêcheuse 2.....	151
Customisation d'avatar.....	151
Les dernières volontés.....	153
On a mis le bâtiment en mallette.....	153
L'entraînement.....	154
MétéoPoste™.....	155
Coiffure musicale.....	155
Réveil parlant.....	156
Esquif lutin.....	156
La pluie.....	157

Esquif lutin 2.....	158
Esquif lutin 3.....	159
La fleur.....	160
Pot de peinture.....	160
Le juste retour de la princesse.....	160
Les huîtres.....	161
Le complot.....	162
Sous la glace.....	163
Chasse à la souris.....	164
Pêche à la ligne.....	165
Les ombres.....	165
La zone d'ombre.....	167
L'autobiographie.....	168
Le jardin des joyaux.....	168
Sans un bruit.....	169
Les chaussons.....	169
Les boucliers de Karaas.....	169
Nocturnal.....	170
Rite funéraire.....	171
Une épée très affûtée.....	171
La fête interrompue.....	172
Shooting Stars.....	172
L'écrivain torturé.....	173
Le jugement.....	174
Le jugement 2.....	174
Carte postale.....	174
Le masque.....	175
La violoniste.....	175
L'étrange cavalier lutin.....	177
La chute libre.....	177
Là où elles se donnaient rendez-vous.....	178
Le marchand ambulancier.....	179
Paradoxa.....	181

Mauvaise révolution.....	182
Innovation humaine.....	183
Intervention onirique.....	183
La petite plante au fond du jardin.....	184
Les boutons d'or.....	187
L'inspiration.....	188
L'Éclatement.....	190
Une odeur de peinture.....	191
Mage d'édition cartographique.....	192
Vent d'âge.....	193
Larmes de mercure.....	193
Étoile et main verte.....	194
Moutonneries.....	195
Deuil numérique.....	196
Services de poche.....	196
Dans sa bulle de temps.....	197
Dépanneur en Terre du Milieu.....	198
Séparation.....	200
Encre noire.....	201
Trou noir.....	201
Trou noir épilogue.....	202
Dressing royal.....	202
L'interrogatoire.....	203
L'instant de bascule.....	204
Les éclairs.....	206
Communion.....	206
L'Oiseau du Destin.....	207
Aquilus.....	207
Le cœur de pierre.....	210
Point de vue interne.....	210
Le tour de magie.....	212
Larme.....	213
Feu de peinture.....	213

Machine à écrire.....	214
La carte.....	214
La madame de feutre.....	215
Non létal.....	215
La pause.....	216
Le café.....	216
Un point de bascule.....	217
Broyer du noir.....	217
Le dressing.....	218
Bûcheronnage.....	219
Le gardien de la porte.....	221
La chanteuse.....	222
Vexation.....	224
Les lunettes.....	225
Pollenias.....	226
Commande de forge.....	226
La Tortue.....	227
La rencontre.....	229
Le sauvetage.....	232
La surprise.....	234
Le retour.....	235
L'affrontement.....	237
Épilogue.....	239
La grève.....	240
Transferts.....	241
Objectif ZAN.....	243
L'assemblée.....	244
La capsule.....	245
Le toboggan.....	248
Le toboggan, l'autre version.....	250
Sur la montagne.....	252
Poisson-phare.....	252
Anachronisme.....	253

Suivi migratoire.....	254
Inversion.....	254
D'une Déesse.....	255
L'escalier.....	256
À la vitesse de la lumière.....	257
La marchande de cerfs-volants.....	258
La Mort est un chien de berger.....	262
Fièvre d'écrire.....	265
L'aétite.....	266
Sur son vélo.....	268
Trahison et vengeance.....	269
La rivière noire.....	269
Une voix pour le vent.....	271
Îles.....	271
La première rivière.....	277
La pelouse.....	278
Taches d'encre.....	279
Rêves de poussière.....	279
Troupeau de nuages.....	280
Voleurs d'ombres.....	281
La conquête.....	281
Pompiers lutins.....	282
La figurine.....	283
Confrontation de nuit.....	283
La marchande de cerfs-volants 2.....	286
Piège de sablier.....	289
Manifestation.....	290
Les rubans bleus.....	291
Arc-en-ciel.....	291
Plaque tournante.....	292
Contrôle de douane.....	294
Sur les bas-côtés.....	295
Au sommet.....	296

Déception.....	296
Dispersion.....	297
Mirette la poule.....	297
Tout propre.....	298
Les cartes-vent.....	298
À croissance rapide.....	301
Au pays du vent très fort.....	301
Baguette magique.....	302
Frissons de complot.....	303
Manger.....	304
Rose sanglante.....	304
Montée des eaux.....	305
Un dernier message.....	306
Accroché au soleil.....	307
Peinture et cerf-volant.....	307
Dans sa bulle.....	308
Chant de lumière.....	309
Résolution de confit.....	309
Taupinerie.....	311
Troll de pont.....	312
Le podologue.....	314
Duel à la lance.....	315
L'enfance du joueur de flûte.....	315
Le gang des trois bikeuses.....	317
L'ombre dans le coin de la pièce.....	318
L'homme qui mange un sandwich.....	319
Chasse au troll.....	320
Long fleuve tranquille.....	324
Douleur fusionnelle.....	324
Compter les moutons.....	325
L'arc de choix.....	326
Coiffe de montagne.....	326
Le fantôme de la page blanche.....	327

La quête sacrée.....	328
Les procès de Gutenberg.....	329
La musique du lac.....	330
Baby boom.....	331
Mouton-morphose.....	331
Visite immobilière.....	331
Dieu-peintre.....	333
Forêt de crayons.....	333
Le maquillé.....	335
Extraction.....	337
Reconnaissance faciale.....	337
L'imprimante.....	338
Fabrique à papier.....	339
Roc.....	340
Au cœur des Hoherbergs.....	341
Chasse au fantôme.....	341
La Déesse du Soleil.....	343
Culture couvrante.....	344
Clocher lutin.....	345
Le Nettoyeur.....	345
Contre-lacrymogène.....	347
Le buveur.....	348
Gardien de troupeau.....	349
Poéto-sculptrice.....	350
L'éruption.....	350
Le journal retrouvé.....	352
Après la neige.....	353
Réveil humide.....	353
À l'école.....	354
Cauchemar.....	355
Berger à bulles.....	356
Triste coucher.....	358
Pourchassé.....	359

Préparations de guerre.....	361
À la recherche.....	363
L'affrontement.....	364
Nouvelle autodéfense.....	367
Tag-ball.....	370
À la recherche de la Mort.....	370
Un auteur.....	373

